

Université de Montréal

Qu'importe – une faute au texte
suivi de
Mécanismes et dialogisme photographique dans
Crimes passionnels et Darlington Heroes d'André Martin

Par : Jean-Frédéric de Lorimier

Département des littératures de langue française
Mémoire recherche-crédation présenté à la Faculté des études supérieures et post-doctorales en
vue de l'obtention du grade de maîtrise en littératures de langue française

Évalué par :

Catherine Mavrikakis - Présidente du jury

Claire Legendre - Directrice de Maîtrise

Élisabeth Nardout-Lafarge - Membre du jury

Août 2015

© Jean-Frédéric de Lorimier, 2015

RÉSUMÉ

La première partie de ce mémoire en recherche-crédation est une photofiction intitulée : *Qu'importe – une faute au texte*. Située à Montréal, l'histoire est celle d'une déambulation sur l'île, d'un amour réciproque entre ville et personnages, celle de la liberté d'agir, de voir et d'aimer. C'est une plongée dans Montréal par les yeux. Une série de photographies, tantôt imbriquées, juxtaposées, apposées, tissées, imposées dans le texte, participe à l'intrigue par un dialogue entre texte et image. Plus qu'une simple parenthèse, elles dépassent l'illustration pour devenir elles-mêmes le récit. Ainsi, l'histoire est-elle celle de la trace des personnages, d'un tracé de la ville à travers une multitude d'écarts. C'est Montréal vue par ses habitants. Ils se vouent à Montréal sans s'y mêler. Ils la parcourent les bras grands ouverts, l'embrassant de toutes parts, tout en cherchant à s'y enraciner.

Suit, *Mécanismes et dialogisme photographique*, un essai portant sur deux photofictions québécoises de l'auteur André Martin : *Crimes passionnels* et *Darlinghurst heroes* et sur ce que peut apporter la photographie au récit lorsqu'elle n'est plus confinée à sa fonction d'illustration. Dans un premier temps, j'interroge la photographie dans sa relation au texte, d'un point de vue narratif. Ensuite, j'étudie la présence du photographique dans le texte : subjectivité, allusions textuelles, procédés d'évocation picturale, texte-photo et photo-texte. Je termine en questionnant ce que j'appelle la fonction « parenthèse » de la photographie, son caractère amovible, la nécessité de la relation au texte : « auxiliarisation », obligation, collision, contradiction, collaboration, temporalité. À terme, il s'agit d'un travail critique sur les deux œuvres dans la perspective de participer à l'élaboration d'une bibliographie photolittéraire et favoriser une reconnaissance de son existence dans la littérature québécoise.

ABSTRACT

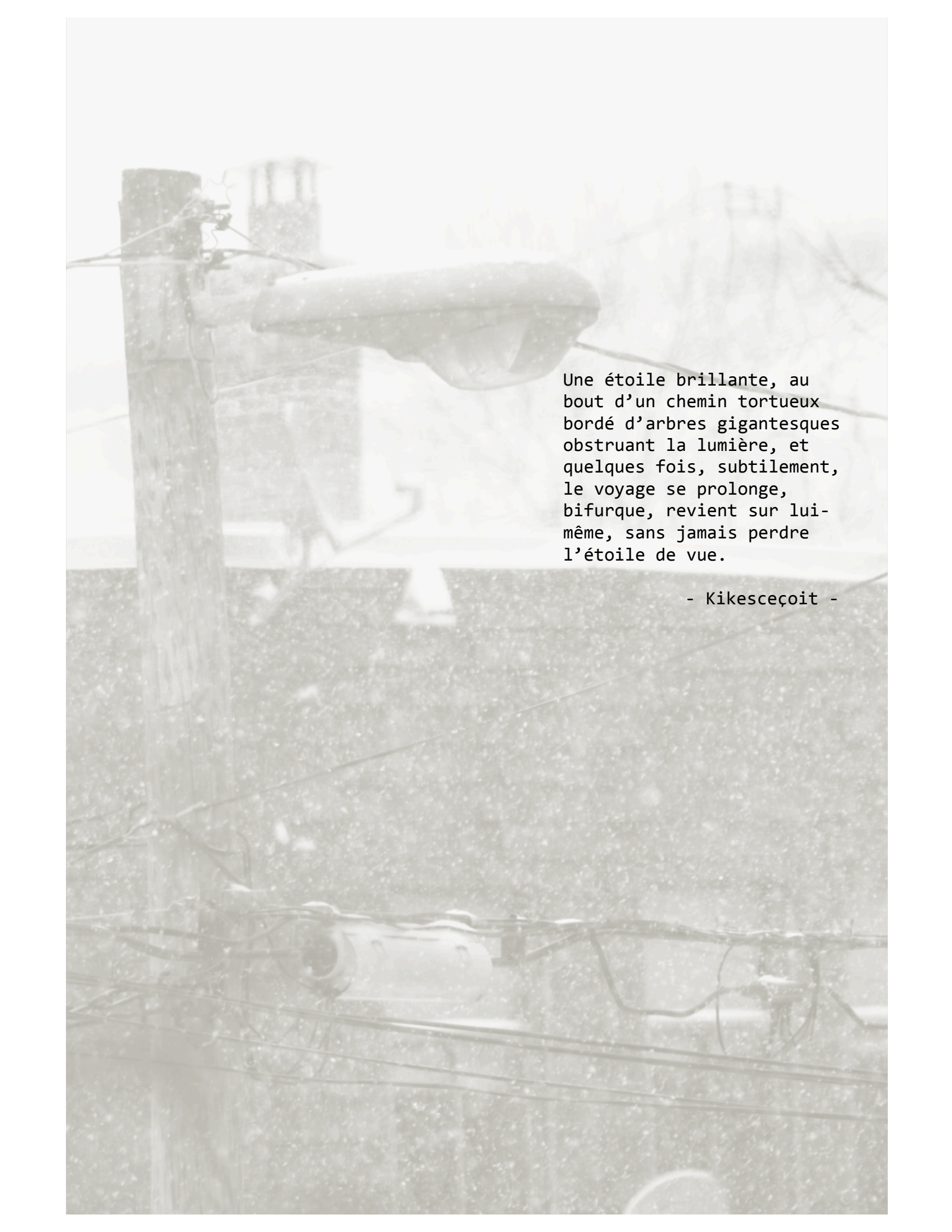
The first part of this thesis in research-creation is an entitled *photofiction: Qu'importe – une faute au texte*. Situated in Montreal, the story is that of a wandering on the island, of a mutual love between the city and characters, the freedom to act, to see and to like. It's a dive in Montreal by eyes. A series of photos, sometimes imbricated, juxtaposed, affixed, weaved, imposed in the text, participate to the intrigue by a dialogue between text and image. More than a simple parenthesis, they exceed the illustration to become themselves the narrative. Thus, the story is about the imprint of the characters, the plan of the city through a multitude of deviations. They devote themselves to Montreal without blending in. It is Montreal as seen by its residents. They travel it with wide-open arms, embracing it everywhere, while trying to take root.

Follows, *Mécanismes et dialogisme photographique*, an essay on two Quebec's *photofictions* of the author André Martin: *Crimes passionnels* and *Darlinghurst heroes* and on what can bring the photography to the narrative when it's not any more confined to its function of illustration. At first, I question the photography in its relation to the text, from a narrative point of view. Then, I study the presence of the photographic in the text: subjectivity, textual allusions, methods of pictorial evocation, text-photo and photo-text. I close by questioning what I call the "parenthesis" function of the photography, its removable character, the necessity of the relation to the text: "auxiliarisation", obligation, collision, contradiction, collaboration and temporality. In the end, it's about a critical work on both *photofictions* to participate in the elaboration of a photoliterary bibliography and promote an acknowledgment of its existence in the Quebec's literature.

TABLE DES MATIÈRES PRINCIPALES

RÉSUMÉ	I
ABSTRACT	II
QU'IMPORTE – UNE FAUTE AU TEXTE	p. 6
<i>MÉCANISMES ET DIALOGISME PHOTOGRAPHIQUE</i>	p. 99
BIBLIOGRAPHIE.....	p. 135
ANNEXE.....	p. 139

Qu'importe
Une faute au texte



Une étoile brillante, au
bout d'un chemin tortueux
bordé d'arbres gigantesques
obstruant la lumière, et
quelques fois, subtilement,
le voyage se prolonge,
bifurque, revient sur lui-
même, sans jamais perdre
l'étoile de vue.

- Kikesceçoit -

VERBE

Aliénation délirante

On est... Ça suffit! On arrête! On allumera plus tard. Oui, on va partir ensemble. Non, on ne se tiendra pas par la main. On a besoin des deux pour passer le vitrail. D'accord, on peut faire un dernier salut. Vite par contre. L'abbé va revenir après la bénédiction des hosties. Non, on ne va pas bénir le curé. Encore moins manger les hosties après un *je vous salue Marie*. Qu'est-ce qu'on fait encore là? Vite! On s'agrippe et on saute! Pas le temps pour la croix. Elle sera là la prochaine fois. On reviendra. Les bâtiments n'ont pas commencé à se déplacer. Ils n'ont pas de cou pour s'y prendre les jambes. Pas encore du moins... On a l'adresse de toute façon. Même pas besoin de la retenir, on l'a griffonnée quand on est passé à côté et on l'a collée sur la commode de la chambre des Écluses. Pis si on ne se grouille pas, on ne pourra pas la relire tranquillement assis sur le matelas. Hé! V'là l'abbé! Vite! On se pousse! Pas de cérémonie, au plus maudit la sortie, on se retrouve de l'autre côté de la vitre barbouillée.



Le sol accueille mes pieds pendant qu'Ophélie tente toujours d'extirper ses jambes de la bouche béante du vitrail. Elle pousse, crie, geint et grimace de plus belle jusqu'à l'atterrissage de son front dans la seule flaque d'eau boueuse de la cour arrière. Elle lève alors sur moi un regard de colibri, de bête meurtrie, troublé, mêlé d'un doux brun visqueux. On ne peut pas se contenir. On essaie le plus possible d'éviter l'éclatement, mais on est comme une vessie gonflée à bloc, incapable d'endiguer : on cède! L'écho de nos gorges se répercute sur les murs briquetés, fuse vers le ciel et les rues avoisinantes, ricoche sur les morceaux de vitrail encore hérissés, pareils à des dents acérées, prêtes à mordre. C'est la débandade. Des hyènes saturent l'atmosphère de leur

ricanement. On est débordé. L'un regarde l'autre, ou vice et versa, et on explose radical, des kamikazes du rire, incapable de mettre un frein à notre hilarité. D'un coup sec, d'une main agile et d'un pied bien placé, elle me flanque le visage dans la boue, ajoutant un autre nègre à la cour presbytérienne. Hurlant de rire, Ophélie en profite et s'élanche vers la ruelle, notre trois petits points de fuite...

Sacrément aveuglé, je me relève et peine à différencier le mur de l'église de celui de la cour. Mes jambes en révolte, je titube doucement vers la brèche par laquelle on s'était infiltré. Tranquillement, ma vision s'éclaircit. La boue aura séché et mes paupières auront remporté la



guerre à la terre. Aucune trace d'Ophélie. Je suis seul avec moi-même et ce goût de terre sacrée. Après un dernier regard au vitrail où apparaît encore, seule au-dessus d'une mer tranchante, une étoile, je me faufile par l'ouverture et, subitement, me retrouve face contre fèces. Des hyènes, encore des hyènes. « Eh merde alors, pas de chance... Je ne pensais pas que tu passerais par là! » Fanfare de rire. Je toise Ophélie qui vire écarlate tellement elle crampe. Les yeux plissés, je lui lance un sourire de mange-marde et me lève prestement

afin de me venger. C'est la course-poursuite dans le quartier.

Les badauds sont témoins d'une jolie petite fille à la crinière enflammée poursuivie par un vil et sale personnage, au visage crasseux et à la tignasse cendrée. Des bras en croix tentent l'interception, mais c'est un jeu auquel on est habitué. Cinq ans, poursuivis, ça te travaille la technique d'évitement. On zigzague de oh en ah, de criss en tabarnaque, de p'tit verrat en p'tit sacripant, on a du fonne. On tripe à mettre les tripes des autres sur le carreau. Parfois, je frôle le tissu rêche de la robe d'Ophélie; juste assez pour lui indiquer que ce n'est pas gagné d'avance. On court comme des faunes à midi. Par-dessus et en dessous des terrasses. À travers et autour des nappes immaculées des cafés. Contre vendeurs, à se marrer. Elle est la flamme olympique de la

rue des Écluses. Moi, l'éthiopien qui tente de s'en emparer. Le plus drôle dans tout ça, c'est qu'on ne sait pas pourquoi on s'amuse autant. C'est de même et c'est tout. C'est bon. Tellement, qu'arrivés à notre île on est déçus. On en redemande. On se regarde, le visage cramoisi, elle plus que moi, et on sait ce que l'autre désire. Il ne faut pas, oh non. Il faut résister. Plus le temps pour les gamineries. Pas tout de suite, sinon on va alerter ceux qu'on a mis tant de temps à semer. Le calvaire avec eux, c'est que même si on ne les arrose pas, ils poussent à une vitesse effarante et on



s'en attrape toujours un, un de ces jours... On a le pouce vert des ennuis. On récolte sans même avoir mis la terre en jachère, c'est pour dire...

Ni une ni deux, on est effouaré dans les coussins du coin gauche de notre île. Pas de divan pour les savants, on est des pachas qui accumulent les objets duveteux et plein de mousse pour disparaître dans le confort. Notre coin de paradis n'a rien de merveilleux pour celui qui vit les

yeux fermés. Sur le mur, au-dessus de notre montagne, vagabondent des traces pour chacune des trouvailles qu'on a faites. Ce sont les pattes de mouche d'Ophélie afin qu'on ne perde pas le compte. C'est notre calendrier coussiné... À côté de nos coussins accotés, il n'y a rien... Des chaussettes, des culottes, des boîtes de Kraft Dinner, des cannes de soupe Habitants ouvertes ou pas encore, des choses comme ci, comme ça, du pêle-mêle de truc qu'on utilise une fois de temps en temps. C'est là... Après ce petit rien tout neuf bordé en bleu, et bien c'est la fameuse commode qui a appartenu à une personne avant nous, on ne sait pas qui, mais ce n'est pas rien. On l'a trouvée, elle faisait pitié au coin de la 13^e et Beaubien. Tout humide, visqueuse et boiteuse, le tiroir de droite manquant, un clin d'œil aux passants. Celui du bas légèrement sorti comme si la commode grimaçait. On s'est donné cinq et, sans attendre, on avait les mains à l'ouvrage. On a tiré, braqué, poussé; donné des coups de pied, de main, de tête, de coude et tout le tralala; on l'a déplacée de son coin de rue sordide jusqu'à notre plancher de bois mal équarri. Une deuxième tape, dix en haut, et on était fier. Sans perdre un instant, on a ouvert tout grand les tiroirs et tadam, ils étaient vides. On jubilait, tout cet espace rien que pour Ophélie et moi. Ça va bientôt faire un an qu'on la possède et rien n'a changé. De peur de perdre tout l'espace qu'on venait de gagner, on n'a jamais rien mis dedans, sauf peut-être quelques insectes, mais ça... Pour son anniversaire, on lui a collé une adresse dessus, pour qu'elle ne se sente pas trop seule durant la deuxième année. Sinon pas grand-chose et toi? Elle est majestueuse dans la pièce, placée entre notre place à vide et notre *boxspring*. C'est un vrai matelas à ressorts, mais on n'a plus ce qui allait dessus. Ce n'est pas grave, ça dort bien quand même... À dormir trop au-dessus du sol, on en perd la gravité... C'est joli tout ça. C'est là où on tue le temps qu'on ne passe pas ailleurs. C'est chouette parce qu'on n'a de compte à rendre à personne. On est là, on se serre les coudes pis les bobettes, on s'arrange pour que personne ne nous soupçonne et, voilà, la tour est à côté du cavalier.



Lors des nuits trop chaudes pour dormir, on monte sur le toit et on se raconte des histoires. Ophélie est une conteuse hors pair. Elle sait tisser des intrigues à la hauteur des constellations. Elle me pointe les petites taches blanches tout en cristallisant une fresque sublime. Elle file sans effort nos rêves les plus sordides, caressant de gestes gracieux nos plus profonds désirs. Je n'ai pas son talent. Quand c'est moi qui prends la parole, quand c'est moi qui trace le ciel, je barbouille plus que je ne peins. J'étends et j'estompe le blanc sur le noir, le noir devenant la souris grise (non, elle n'est pas verte, *baslaque*), vice et Verseau... Ça l'amuse et c'est pourquoi je continue à tenter ma chance. Le problème, c'est que les étoiles sont trop fines et moi, trop grossier. Ophélie, elle, elle a des doigts de fée, minces, allongés, agiles. Là-dessus, on se complète bien. Ses gestes sont précis et les miens sont voyants. À part peut-être Ophélie lorsque son nez lui démange, mais ça... Ça fait que quand qu'on veut¹, c'est-à-dire jamais, prendre quelque chose incognito, c'est elle qui s'en charge et quand on veut être voyant, se déplacer à l'aide du pouce par exemple, ça encore moins, le mien est tout indiqué. Pas un automobiliste ne pourrait le manquer. Le bonheur dans tout ça, ni l'un ni l'autre ne profite de son talent. C'est qu'on ne veut pas y prendre goût. On a déjà assez de difficulté à s'interrompre dans nos courses folles pour y ajouter d'autres tentations. J'ai fini par reléguer mon pouce à l'écrasage de grosse bestiole. Pour ça aussi, il est tout indiqué. Le son des carapaces qu'il explose est sublime. Quelquefois, lorsque je suis vraiment précis, le craquement rappelle le grincement des planches de notre île. Mais pour ça, je ne dois pas m'impatienter. Tout est dans la douceur et le temps qu'on y met. Un pouce bien aligné fait des ravages dans les rangs. Quand la prise en vaut la peine, je conserve la galette. En d'autres cas, je la balaie du revers de la main. Ma plus belle prise

¹ Vous devriez lire : « Cela dit, lorsque nous voulons prendre... » Je sais! Je ne sais pas écrire en parlant... de toute façon, on a toujours dit que ça ne se faisait pas...

est un énorme cancrelat. J'ai dû y joindre mes deux pouces pour en faire une belle crêpe. Je la garde en trophée en dessous de la commode.

Écouter le temps passer et le souffle d'Ophélie dormir. Fixer le vide comme on fixe de la gommette sur le mur, comme on applique une punaise à un souvenir qu'on veut conserver à vue. Maintenir sa respiration afin de voir jusqu'où on est capable de tenir avant de sentir qu'il faut absolument respirer. Approcher ses mains des jambes nues d'Ophélie sans les toucher, juste comme ça. On aimerait avoir sa douceur. C'est beau. Sa peau soyeuse susurre une invitation. Les yeux se plissent. Les lèvres se pincent. Deux pattes d'oie se plaquent sur le visage. Des rides se creusent aux commissures de la bouche. « Stu fais? » Les yeux clignent, les lèvres se desserrent, les oies s'envolent et la jeunesse revient. On a une face d'ahurie, petite furie. Vite l'enrubanner et la faire taire. Je lui saute dessus et elle crie. Les mains captives sous la couverture de laine, elle s'attaque à mes tympan. Alors, j'hurle grave pour couvrir ses idées si belles. Un coup de genou me renverse et c'est moi, l'enfirouapé dans la couverture. Ophélie me nargue de sa supériorité écrasante et se moque bien de moi. Saucisson-lon-lon. Il ne manque plus que de la ficelle et nous avons un rôti dans son jus... Ha! Rire aux larmes. J'ai le visage mouillé par les gouttes salées d'Ophélie. Elle tente de me noyer. J'ouvre grand le tiroir de ma bouche afin d'en amasser le plus possible. Je sors la langue, le dentiste dit que ça ouvre plus grand. Mais ses yeux ne coulent plus... Agace... Vlan! D'un geste vif, Ophélie me la pince. « Ze sfuis pus capabe d'arrthickuler... » Ha! Trop mouillée pour se l'accaparer. Tout juste rentrée au bercail, je la ressors juste assez pour la taquiner et la range aussitôt, on ne me la fait pas deux fois celle-là. Je me tortille, el tortillas, sans réussir à me détortiller de la prise fine d'Ophélie. Elle sait s'y prendre. Toréador, tu seras venu à bout de mon agression. Je salue ta magnificence et maintenant, on va manger. Hop! Ni une ni deux, je reprends le dessus. C'est simple. Bon.

Assis sur notre conteneur tout content du Marché Jean-Talon, on attend. Ophélie dévisage les gens, le doigt bien affairé. Je m’amuse à compter le nombre de tomates restantes sur le présentoir du *Trottier*. C’est difficile, aujourd’hui, il en a fait deux étages bien serrés, d’une largeur de douze, d’une profondeur de trente-six et d’une hauteur de deux. Je calcule, mais ma calculatrice ne fait pas les multiples de dix-huit. C’est de la tridimension, dis-je à Ophélie qui vient de repérer un chien abat-jour qui ne pourra plus avoir de chiots. Son attention fait des va-et-vient entre le derrière rougi du cabot et les lèvres maquillées de la cabochonne. Elle finit par hausser les épaules, chiquenauder sa trouvaille nasale, plonger sa main dans la petite ouverture de rouille – ce n’est pas nous, c’est la corruption – et sortir une pomme encore toute vivante et rutilante. Bien fait, pas de gargouillis les tutti. Juste à temps, avant qu’on se fasse chasser par les goélands qui veulent aussi leur part de bonheur. Quoi, quoi, quoi? On ne rechigne pas. On saute et on déguerpit. Ouste qu’on va? On verra. Pour l’instant, on suit nos jambes et elles nous mènent bon train vers la rue De Gaspé. On s’engage vers la poissonnerie tenue par des homards. On bloque à Mozart. On s’arrête un peu pour souffler. Par où on va maintenant?



Ma tête dit non. Elle ne dit pas oui : on ne sait pas voler, eh... C’est simple.



Ophélie prend alors une roche au sol et l'élève à hauteur de bouche. Elle l'embrasse tendrement et dit qu'en tombant le minéral va nous dire par où aller, que la terre saura toujours par où aller et qu'elle voudra toujours nous aider à trouver notre chemin. C'est saint. Elle me dit que c'est dans le ventre de ma main qu'elle a appris ça. C'est comme la boussole du *Christ of Colon*. Elle étend le bras raide, raide, raide. Le poing fermé telle une lance mousse. Regarde bien. La pierre va tomber, mais ne touchera pas le sol. Le vent va la prendre délicatement dans sa grippe et la faire danser. On va assister à une valse *rock and roll*. On retient notre respiration histoire de ne pas influencer. Les quatre yeux complètement écarquillés, au comble de leur capacité d'ouverture, nos paupières engloutissant nos arcades sourcilières, notre front, nos cheveux tout entiers (on ne manquera pas d'yeux), on fixe ce poing tenu, prêt à se détendre. Ophélie écarte à peine les doigts que la pierre entame déjà sa chute. Elle voyage verticalement vers le trottoir qui ouvre grand les bras. « Hé! Qu'est-ce que tu fais là, petit gammé? Tes parents ne t'ont pas appris les bonnes manières? Ça ne se fait pas ces signes-là! S'ti clair? Et encore moins ici, au coin de la rue, quand il y a plein de touristes, dans un lieu public! » Bam! Apostrophé par une guenillarde édentée, sermonné à grand coup de savonnette orale, de pincette sourde et de remontrances nasillardes. On a rien vu venir et encore moins la trajectoire de la roche. Elle vitupère sans cesse, provoquant l'effet *becket* au coin de Gaspé et Mozart. On attire trop les regards. On doit filer. On bafouille des excuses et des pardons confus. On se prosterne tellement qu'on s'en érafle le nez sur la gravelle. On est des bridés repentants, saluant la dame de tout notre corps, à reculons et le visage au sol. Kosse qu'on fait? On recule. On ne peut plus avancer sous peine de se faire tirer. On ne peut plus parler sans risquer de se fourcher la langue. On est fourchu. Tant et aussi longtemps que je ne te dirai pas ok ce ne sera pas ok. Ok? Pas celui-là, le prochain. C'est bien. Chut alors... On se tait et on continue. Ainsi prostré, on retourne rue des Écluses. Fini pour aujourd'hui les petits soucis néfertitis.



Assis dans notre galetas cinq étoiles, les fesses d'Ophélie bien campées dans l'oreiller à la tête de Turc et les miennes bien placées derrière moi, on joue à qui rira aura une tapette. Ok. C'est un jeu connu de tous les gens de notre âge. Ses règles sont simples, mais les maîtriser, c'est plus difficile. On se pratique plusieurs fois par jour et on ne sait jamais qui va gagner. On se fixe les yeux bien, bien longtemps, le plus longtemps possible. On ne cligne pas des paupières par peur de s'attraper la tapette sans même avoir perdu. On s'agrippe le menton pour sentir le moindre mouvement qui serait un indice de faille chez l'autre. On chante une petite comptine au début pour se dégourdir. Et c'est parti. On ne dit rien. On s'étudie comme on étudierait un dictionnaire à la recherche de protozoaire ou de calvaire. Nos respirations se synchronisent, chacun désirant laisser le moins de prise possible à l'adversaire. Nos têtes oscillent et se suivent comme des serpents en transe. Nos mentons s'humidifient. Nos mains moitent. Des cernes se forment sous nos aisselles. Nos fronts perlent sous la pression des pupilles de l'autre. Ophélie me darde l'âme à grand coup d'azur. J'esquive tant bien que mal ces intrusions. Je peine à conserver mon sérieux. Elle me chatouille le creux de la tête. Elle perce de plus en plus mes défenses. Je me sens faiblir sous les assauts répétés de ses iris. Mes doigts glissent doucement de son menton. C'est la débandade dans ma gorge. La meute se pointe au pas de course. Mes lèvres se pincent et se dépincent, se serrent et c'est le dessert. La marée monte pour Ophélie. Une crue sacrée salée refroidit son arsenal. Ses paupières doublent d'ouverture. Ma moue semble avoir de l'effet sur sa

tactique. Elle empoigne davantage mon absence de barbe. Sa main part tel un coup de fusil. Une douleur vive se colle à ma joue. Je la regarde, l'esprit confus. « Hé! Je n'ai même pas ri! » Elle se tord. Pliée en deux, son ventre l'oblige à cramper tellement elle convulse. Ça y est! Le bruit de sa gorge se répercute sur les quatre murs nous protégeant des intempéries. *Bong, bong, bong*, de bond en bond parmi les trous laissés par les anciens locataires et leurs décorations à se décrocher la mâchoire tellement c'est *watatow*, au-dessus et en dessous de la commode mal accommodée, pas sur les coussins parce qu'ils ne rebondissent pas, mais sur notre tout confort pour la nuit – ça oui – à cause des ressorts ensachés, c'est écrit sur l'étiquette.

Ophélie gigote tellement elle se noie dans les plumes d'oie, la mousse de coussin et de nombril. Elle ne rigole plus, elle crie à l'aide. « Je me noie, vite il faut me tendre une corde moussaillon, je sombre au fond des abysses. » Il n'y a qu'un bras qui paresse à la surface. Je peine à percevoir la voix d'Ophélie à travers la rage de l'océan. « Vi(*bloubloublou*)te sauve (*bloubloublou*) moi! » Je n'hésite plus, j'enfile mon gilet et je saute, une corde entre les dents. Brasse, brasse, brasse, *crawl, crawl, crawl*, dos, dos, dos, pas si vite papillon, tu vas t'essouffler avant même de l'avoir écartée du danger. « Atten(*bloubloublou*)tion! Des (*bloubloublou*) requins! » Un aileron gris se profile à l'horizon. C'est un gros, probablement un requin blanc (ou rose je ne me rappelle plus trop trop mes cours d'anatomie, c'est assez). La mâchoire serrée, les muscles tendus, les nerfs à vif, j'affronte le monstre. Je l'emprisonne dans une étreinte de fer. Il se débat, tantôt en haut, tantôt en bas, sans parvenir à prendre le dessus. C'est le pied. Je mords à pleines dents son nez et un cri strident me perce les oreilles. Je l'ai blessé. Bang! Ma joue me fait encore plus mal que la première fois. Ophélie m'assassine du regard, l'air courroucé. Je la dévisage, une chaussette entre les dents, l'air de rien. C'est ça, qui rira aura une tapette...

Aujourd'hui, c'est jour de fête. On s'habille de nos vêtements. Guenuine est en ville et on va la visiter. Du moins, on va voir où elle est et c'est bon. C'est un pigeon qui nous a apporté l'information, dans une petite bague, oui oui. L'écriture en attaché-pressé nous a tout dévoilé, sans même que nous ayons à lire quoi que ce soit. Guenuine sait qu'on n'a pas le téléphone, ni l'électricité et encore moins le télégraphe (les anciens locataires ont perdu le fil...). Mais on possède des graines de tournesol pour les pigeons, ça on en a. Pas question de les faire germer, ni de les consommer. Elles sont réservées, comme les sièges à l'opéra, comme les places dans les voitures des gens qui ont des voitures ou comme les bancs dans les parcs pour ceux qui n'ont pas de poisson. Une, deux, trois, on ne regarde pas à la dépense et on en donne tant et aussi longtemps qu'il pécore. C'est notre façon de lui dire merci de nous donner des nouvelles de notre tendre et chère Guenuine. Dès que la panse est pleine, il déploie ses ailes, nous fait un clin d'œil, à la Clint Bois-de-l'Est, hurle à l'ampoule et part. C'est fou comme c'est doux. On débute alors le décompte, notre décompte des moments importants, des événements qui n'arrivent pas souvent, on commence à treize et on court à deux, c'est mieux, et quatre à quatre ça va plus vite.



Se talonnant le derrière à grand coup de savate et d'élégance, Ophélie en tête d'affiche, on zigzague les rues de notre trajet direction Guenuine l'égoïne. À chaque feuillu que l'on croise, nos bras l'enserrent d'amour et de dévotion. Un gros bec mouillé, corsé, écorché de plaisir ne retarde pas notre élan du cœur. Moi, moi, moi nos lèvres effleurent la sève des générations précédentes. Frotte, frotte, frotte, frissonne la jupette grippette d'Ophélie de bond en bond, la gambade dans le tapis. C'est merveilleux, ce n'est pas loin et ça demeure la demeure de sa sœur, la demeure, mais elle a trépassé de l'autre côté des pivoinés, c'est ce qu'on dit... Ce qu'on raconte alors... Plus que plus, on ne peut pas se tromper. La girouette bien assise sur le pignon du pavillon indique qu'on reçoit du vent dans le visage. Sa flèche fend le sud et tourne le dos au nordique. Puis nous, c'est la bouche qui fend de tout bord tout de côté, de but en blanc. On pompe l'air de s'être tant amusé, le poitrail gonflant et dégonflant comme un boxer devant Ali. Les mains sur les genoux, je récupère l'oxygène dépensé si goulûment. Quand vient le temps de s'oxygéner, je ne regarde pas la quantité, ton prix sera le mien. Oh oui, je te le dis! Gonflés à bloc, l'ego dans le bateau, un pied devant l'autre, les orteils au talon, on entame la marche nuptiale sur les dalles de pavé désuni. Bras dessus, bras dessous, notre bras extérieur battant l'air à force de répandre des pétales de roses sur les convives bordant l'allée, on chemine l'air de rien vers le marteau en forme de chameau, outil fort utile afin de prévenir l'occupant de notre présence sur le perron. Lève, frappe, lève, frappe dans une symphonie de toc qui émoustille les papilles auditives de l'assemblée!

Le massif d'arbres qui officialise la porte grugée de l'entrée des invités nous met le holà du « passe pas par là ». La routine de Guenuine quand elle veut se faire dire qu'il y a quelqu'un, c'est de sonner les matines. Ding dang dong... C'est clair, on ne fait pas ça. Une fois sur le pas, un devant l'autre, on attend qu'elle se manifeste... C'est un chameau qu'elle a, pas un serpent à sonnette... Quelquefois, on est obligé de s'amuser parce qu'elle ne fait aucun des deux. On se

tape dans les mains en chantant des refrains; on sautille à la corde sans aucune corde...; on se cache, mais jamais bien longtemps, de peur de la manquer. Deux bosquets de chaque côté, dressés sur leur derrière et le nez en l'air offrent une verdure chatoyante, odorante, voir larmoyante. Ça ne change rien à notre entrain, les effluves, on laisse ça pour les marins. Depuis le temps qu'on connaît ces taillis, ce n'est pas quelque interactions ou questions qui vont nous en apprendre davantage sur la situation.

L'attente nous plonge dans nos émotions. On se mordille les doigts à coup de palettes et d'incisives. Les petits bouts boudinés des baguettes effilées d'Ophélie ne luisent pas autant que mon jumbo pouce à tout écraser. Au moment où on joue à celui qui réussit à cacher le plus son poing dans sa bouche; à celui-là même où Ophélie réussit sans un seul clin d'œil, sans larmes et sans cri, à engloutir sa petite roche personnelle, on écarquille doucement à l'apparition momentanée de la très chère et très honorable dame Guenueine, habillée de sa plus belle pelisse et de son sac de jute rafistolée par des années de chats d'aiguille et de soupirs. L'écarlate de ses joues ne tarde à poindre démontrant tous les sentiments qu'elles peuvent contenir. Deux belles tomates soutenant des prunelles stellaires invitent notre hospitalité d'aliénés de bas quartier, c'est pour rire!

Sur le qui-vive du « on ne sait pas ce qui va arriver », on toise le cap de Guenueine qui ne finit plus d'alterner entre nos deux bouilles. Si le vent souffle les arbres et les insectes aux alentours, nos poumons, eux, restent inactifs et l'oxygène cesse de circuler dans notre système. On ne sait toujours pas et on se demande... Saut vertical à répétition, petits clapotis de mains à la mesure rapide d'un merengue, des gencives à profusion serties de perles nacrées à l'éclat mystérieux; Guenueine danse l'émotion du moment... La scène vue d'ici est banale, voire ordinaire et pathétique, mais quiconque passerait dans le quartier déserté de cette île bizarroïde ne pourrait s'empêcher de sortir le kodak, de mettre un genou à terre, s'accroupir pour prendre tous

les clichés possibles et inimaginables de la chorégraphie émotive de Guenuine. Pose, pose, pose, telle l'égérie d'un magazine où les sous-vêtements représentent la décadence pré pubère de ces années-là. Puis, sans un seul mot, sans même nous toucher, nous effleurer, nous respirer, Guenuine fend notre haie d'honneur, s'arrête sur le pas pour fouiller dans son trousseau, en sortir une clé de journal intime et ensuite exécuter quelques tours contre le chambranle pas de verrous. Portée par deux coups de talons d'Hermès, elle disparaît par l'embrasure sans cérémonie. Qu'est-ce qu'on fait. PAQUESSION QUONNYAILLE. On n'entre pas sans invitation, c'est monsieur et madame Parent qui ne seraient pas contents. La porte grande ouverte, les enveloppes de plusieurs années d'envoi postal prenant la fuite au moindre courant d'air, le plancher couvert de timbres-poste, on reste là à scruter l'ombre fuyant la lumière. On fait alors ce qu'on sait faire le plus, ce qu'on est habitué à faire dans de telles circonstances...



On tourne de bord, on relève nos bas et nos oreilles et on met un pied devant l'autre, parce que dans la troupe, il n'y a pas de jambe de bois. Main dans la main, jambe droite en cadence avec l'autre, on avance en chantonnant des paroles qu'on ne connaît pas, mais qui nous font rire. On s'harmonise la voix. Si l'un chante fort, l'autre chante encore plus fort. Jusqu'à s'égosiller comme les merles dans les fontaines publiques. On n'abandonne pas pour autant le projet de revoir Guenueine. Seulement, on a d'autres chats à fouetter. Bien entendu, on ne fouette pas les chats, ils ne nous ont rien fait; les cafards, eux, non plus, c'est vrai, on les écrase, mais ce n'est pas pareil, on ne pourrait pas collectionner des chats fouettés en dessous de la commode. Au fond, on ne fouette personne et tout le monde est content. Bien, où va-t-on. Là où il n'y a pas de chat!

On trotte sur le bord de la rue, moi sur l'asphalte et Ophélie sur la bordure bétonnée afin d'avoir le même horizon d'attente. Main sur l'épaule et main sur la cuisse, on ne se presse pas. De tout bord tout côté les maisons cernent notre trajet de briques et de revêtement d'aluminium. Les rideaux tirés des maisons du quartier ne nous disent rien qui vaille et on accélère jusqu'à partir en frousse à la vue de cette pancarte rouge représentant deux personnes l'une plus grande que l'autre, se tenant par la main. Il ne faut pas, on les connaît ceux-là. Des bons voleurs de chemin faisant, des vagabonds avec un domicile et des rideaux chatoyants, des ambitions plus grandes que leur pansement. Ce n'est pas gênant, l'autre jour il a fallu s'échapper de leur prison dorée de peur d'avaler de la purée de chicorée vitaminée. On sait que ce n'est pas de la mauvaise volonté, mais on n'en veut pas. On a vu ce que ça fait la santé et la bonne nourriture et on ne veut surtout pas tomber dans un cétroizesse, oh non non non... Si toi, tu ne sais pas pourquoi, viens, je vais t'expliquer.

On a connu, il n'y a pas si longtemps une personne dénommée Subi. Un joli brin d'humain qui ne voulait de mal à personne et qui menait la guerre aux caries. C'est elle pendant un bon moment qui s'est chargée de remplir nos bedons bien ronds. Elle nous fournissait en conserves, en sucettes et en pincettes. On ne comptait plus les matinées grasses et les soirées bien mouillées. C'était le bonheur assuré en sa compagnie et on ne se plaignait jamais de rien. On disait : « Merci » et elle répondait : « De rien ». On faisait ce qu'on voulait et on ne répondait de rien. Plats comme on les aime, les *soirzéweekends* ne changeaient qu'avec les saisons. Quatre routines différentes afin de ne pas trop s'ennuyer, mais sans vraiment nous déranger dans le confort de l'attendu. On n'a jamais été très fort dans les suffixes négatifs. C'est l'intégrale qui importe et non la suffocation par les pessimistes. Cela dit, les journées défilaient avec la légèreté d'une bruine et la douceur d'un agrume. Sans irritant ni constipant, on virevoltait selon les humeurs de Subi. Le plus merveilleux souvenir que nous avons de cet épisode de bandes destinées au mémoriel, c'est un jour où, sortis pour des raisons d'oxygène et de pharmaceutique, on est revenu et ensuite tombé sur Subi, le corps entier investi dans son atelier. Elle travaillait le bois comme on travaille un mutin. Elle caressait, mugissait, frottait, mordillait, et grimaçait en se frottant le gésier sur le billot. « J'écris ma vie », nous a-t-elle lâché d'un air couperet. On voit, c'est grave, profond.

— C'est dommage, on n'a pas amené notre stylo à bille, on aurait pu s'inventer dans ta vie.

Mine de rien, Subi nous apprenait quelque chose. Il ne suffisait que d'un peu de travail et d'un billot pour enfin pouvoir exister concrètement. On a tenté de plusieurs manières de s'y insérer, de s'y amalgamer. Des sourires forcés au mulot ramené en guise de trophée, des journées à l'envoyer promener sans qu'elle en ait besoin, des brouhahas du dimanche au désordre du logis trop bien rangé, pas un geste n'a été assez pur, assez détaché, assez vrai pour que cela aboutisse



le moindrement près d'une *famille*. De ces moments, il ne nous reste que quatre murs, un plafond et un plancher. Subi a du jour au lendemain commencé à dépérir. Sans avertir, sans laisser un papier collant jaune sur la porte du réfrigérateur, sans même nous regarder droit dans les yeux et nous faire une grimace de malice, elle a décliné. Tout a commencé dans le cou. La tête bien droite de Subi ne se tenait plus, paresseuse va. Elle tombait sur une ou l'autre des épaules qui était tout aussi chambranlante que le chef. Sa lèvre inférieure lui changeait la parole qui s'élevait à six sur l'échelle de Richter. Ses yeux oscillaient tels un pendule ou l'aiguille d'un sismographe sur la faille de San Andreas. Si ses narines avaient eu des plumes, elle aurait pu s'envoler à force de battements cadencés. Ce qui était plutôt bien dans sa situation, c'est qu'on a pu rembourrer les coussins qui n'en étaient plus à l'aide de sa chevelure abondante. Au fil du temps, on s'est mis à l'appeler Subi Poli, tellement elle resplendissait. La journée où elle a commencé à faire l'équerre et à ne plus être capable de nous regarder, où le plancher est devenu plus intéressant que l'horizon ou le plafond, cette journée-là où notre attention était portée sur le moment d'arrêter la chute davantage que celui de rire et de se cacher pour qu'elle nous trouve, celle-là là, on ne

pouvait plus dire que Subi était Subi. Lorsque des jambes flageolantes vous rendent le spaghetti du chef Boyardee plus appétissant, on en perd son alpha bits. Sans crier gare, une journée d'octobre comme les feuilles rougissent, on s'est redressé et l'édredon était froid. Pas à ma place, ni à celle d'Ophélie, mais à celle de notre compagne de tous les jours, à notre muse ancienne comme il ne s'en fera plus. Au départ, on ne pensait pas, on ne réalisait pas, on se disait que Subi était bien dans le lit. Ensuite, on s'est raidi. On s'est dit qu'elle voulait jouer à celui qui ne bouge pas d'un pli. Ophélie a perdu la première, son nez lui démangeait et elle y a glissé un de ses doigts effilés tout disposé. Pas un feuillage qui bouge. Depuis qu'on la connaît, elle n'a jamais été aussi rigide. Droite comme un spaghetti pas bouilli. Raide comme le produit contre les fourmis. La statue parfaite qui ne bougerait pas même si on la chatouillait. C'était perdu d'avance.

Les premiers temps, on n'a pas su quoi faire. On se relayait pour lui faire la lecture, de tout, de rien, mais pas du Tremblay, pas capable, lui chanter des chansons, pas de Tremblay, il n'en a pas; la recouvrir de nos lèvres humides d'amour. On ne fermait pas la lumière de peur qu'elle disparaisse, qu'elle nous échappe parce que c'est un tour qu'elle nous joue. Parfois, on comptait jusqu'à 20 en se disant que le tour avait assez duré. Elle était bonne Subi dans ce temps-là, les moments où ça compte, une vraie inanimée du désespoir. Tout cela nous a occupé une bonne secousse, de quoi réveiller la belle au bois dormant sans prince charmant. Mais Subi n'était pas dans un bois, ne faisait pas de fil pour se piquer au fuseau et ça faisait longtemps que le régime monarchique avait été remplacé par les soutanes. Ça fait qu'après, zut, après cela, après toutes les hypothèses de Sherlock, du jeu au sommeil prolongé, on n'a pu qu'en venir à la conclusion que Subi avait expiré. On ne pouvait pas savoir qu'elle avait une date de péremption. Elle a dû nous la cacher depuis le début de notre compte d'hydro. La sacripante. Bonne pour les fossoyeurs du lundi ou du jeudi, car ils ne passent pas les autres journées.

Après cette révélation, un nouveau dilemme a cogné à notre porte : Toc Toc, qu'allez-vous faire de Subi? Toc Toc, comment allez-vous l'honorer sans attirer tous les regards du quartier, ceux des personnes qu'on ne veut pas connaître ou du moins s'attraper. Il n'y a pas de remède contre eux. Un rhume, ça se soigne. Une grippe, ça passe. Une blessure ça guérit. Mais ceux-là, quand on se les coltine, on en a pour longtemps. Trop longtemps. Et ne on veut pas ça. C'est fini ce temps là. C'est dire qu'on doit vraiment trouver quelque chose pour saluer la présence merveilleuse de Subi dans notre vie et le tout dans la discrétion la plus complète. Pas de feu d'artifice, pas de fanfare, encore moins de coup de fusil à blanc parce que Subi déteste la violence. Nés dans la sobriété, élevés dans la simplicité, éduqués au gré des saisons, on se devait de relever le défi, l'ultime jeu que nous proposait Subi la polie. Ni une, ni deux, mais bien trois, on l'a entortillée dans sa courtepointe favorite. Ophélie a sorti de l'écrin sans couvercle la brosse du dimanche pour démêler l'absence de cheveu de sa tête. À force de passer dans le vide, elle s'est tannée et s'est mise à se brosser elle-même la tignasse. Je la regardais aller, dans toute sa finesse, dans toute sa légèreté, dans l'ensemble de l'élégance qu'elle peut produire pour éblouir son reflet dans le miroir. Index et pouce des deux mains formants un rectangle, je clignais des yeux à la vitesse d'un stroboscope, engrangeant chaque image dans mon cerveau. Une belle paire.



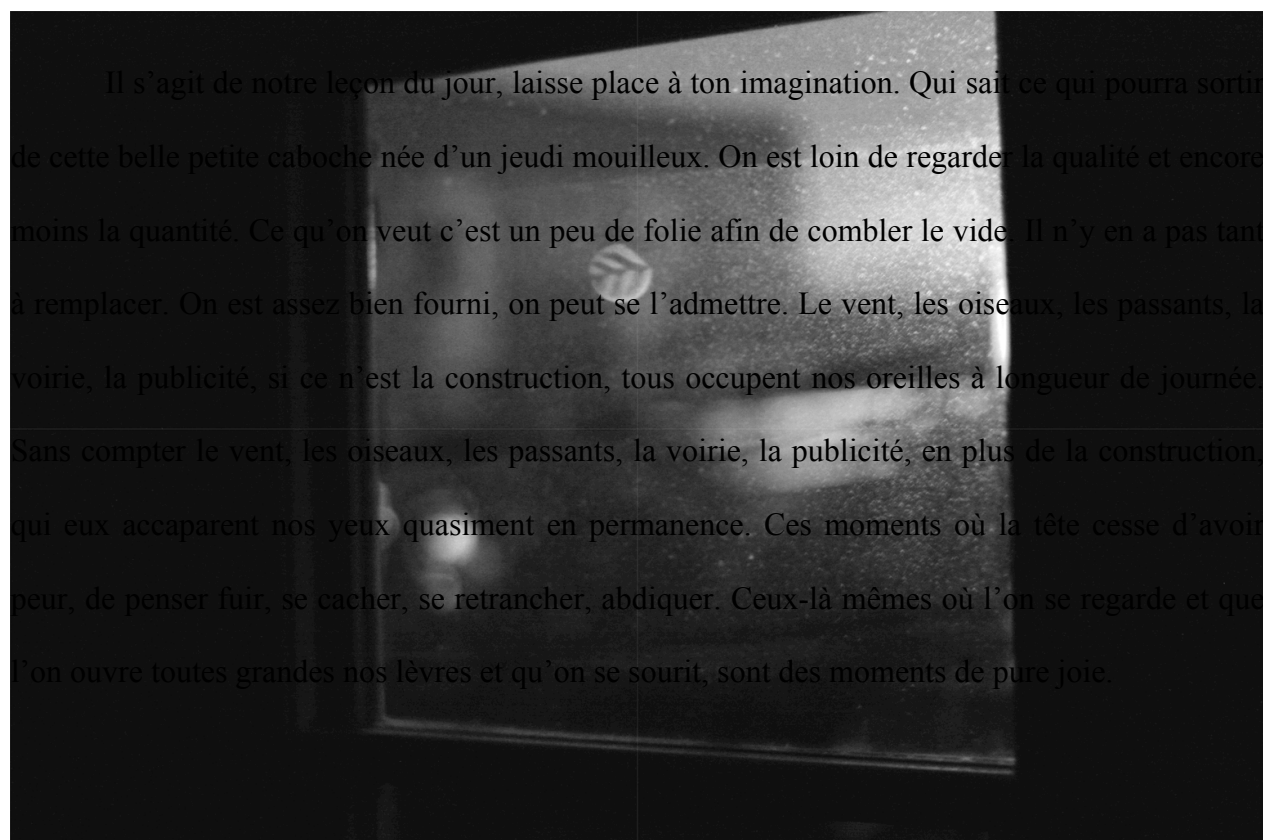
Une fois cela fait, on a pris le centre de table en dentelle pour lui couvrir le visage. On a tiré tout l'encens de la table de chevet. Tenant chacun un paquet, on l'a allumé pour ensuite tracer des cercles de fumée parfumée. On faisait ça dans le silence le plus complet. Impossible de laisser partir Subi dans le vacarme. Tellement que les fenêtres normalement grandes ouvertes, étaient fermées, bouchonnées, calfeutrées pour faire taire ces satanées voitures criardes et geignardes. On

a fait ce qu'on pouvait dans la mesure des moyens qu'on avait. Rendu à ce point, on a été contraint de sortir, laisser tranquille notre statue préférée pour finir par en parler à notre bricoleur d'occasion, façonneur de solution : Platon. Il est parfait niveau discrétion. Il entre, répare et part une fois le tout arrangé. Pas un mot sur la provenance de la cassure, pas d'opinion, pas de jugement, rien qui pourrait le mettre sur une petite piste d'origine mandarine ou maghrébine ou d'autres sorbets de la sorte. C'est Platon qui est entré, a dit – c'est où? – et le temps de mettre des gants, genoux à terre, a emporté Subi sans une pièce sur les yeux. Pas un seul regard à notre haie d'honneur, pas un coin de lèvres chatouillant le lobe d'oreille. Platon nous a libérés autant que dépossédés de Subi. On est resté planté là comme deux codindes, mains sur la poitrine, bouche figée, menton froissé et yeux humectés. Le silence s'est abattu sur nos épaules frêles. Si le plancher n'était pas aussi solide, nos pieds se seraient enfoncés dans l'écorce. Si vide. Plus de courtpointe sur le lit. Plus de centre de table. Seul un léger creux dans le matelas. On peut se demander ce qui a fait en sorte qu'on ne possède désormais qu'un boxpring, c'est juste, on y reviendra, mais pas là. Pas la tête à ça.

Pour le reste, on ne sait pas ce qu'en a fait Platon. On ne sait rien. Depuis le départ de Subi, on n'a pas vraiment eu à le rappeler. Les objets n'ont pas subitement arrêté de casser, mais on ne désirait pas raviver cette mémoire. On a laissé autant de liberté aux choses de notre logis qu'on nous en avait offert. Conséquence : le robinet a la goutte au nez, on a une nouvelle fenêtre entre la chambre et le reste du logement, la seule méthode pour prendre une douche, c'est d'attendre une averse et de se placer au milieu de la cuisinette et on est encore loin du compte, l'idée n'étant pas de s'apitoyer non plus. On ne se plaint pas. On aime même ça. On tripe moins raide que Subi, mais quand même.

Après une secousse à avoir eu la frousse, à s'être faufile dans les ruelles, à longer les murs, on est retombé au point de départ juste à temps pour la douche. Courte paille, roche, papier,

ciseaux, pas de bonnes méthodes pour choisir qui en profitera le premier, seulement celui le plus nauséabond des deux. Renifle l'un, renifle l'autre, je gagne par une distance d'aisselle. Si je me frotte assez rapidement, Ophélie aura peut-être son bout de nuage. Sinon tant pis. Ce sera pour une autre fois. Les semaines où la pluie fait sa timide, où elle reste de glace, on trouve autre chose, une flaque, une toilette, une lingette trouvée par-ci par-là. C'est convenable. Comme une aide ménagère pour les gens occupés. Les jours de pluie sont synonymes de grand nettoyage. On patauge, on éclabousse nos tendresses hospitalières à la poussière. Une averse, c'est un moulin à pourfendre, une croisade en Amazonie, une fusée envoyée sur la lune, toute sorte d'histoire abracadabrante que l'on se raconte en sautillant gaiement dans l'eau dévalant du plafond et s'amoncelant dans un lac profond au milieu du salon partant directement de la douche. On souhaite un jour qu'il sera possible de dévaler en canot d'écorce, chapeau de raton, ceinture fléchée en scandant la chasse-galerie. Mais on sait bien, on n'est pas dupe, notre île ne sera jamais autre chose qu'un brin d'isolement et c'est totalement farfelu d'ambitionner là-dessus.



Aujourd'hui, la chance nous montre ses belles dents tout alignées. L'eau coule à flots et le ciel ne prend pas de photo. Un autre problème, ça. Les jours où monsieur Nuage décide de nous bénir, ce n'est pas impossible qu'il sorte le kodak et illumine le ciel de clichés imprenables et dangereux. On ne se mouille pas dans ces cas-là, notre vie n'est pas du sport. Aujourd'hui, pas de soucis. Je me lance dans l'averse sans crier gare et je batifole tout en chassant la saleté incrustée sur ma petite peau perlée. Frotte ici, frotte là, pas un recoin de mon corps n'échappe à l'exercice. Pendant ce temps, Ophélie me fait dos, face au boxspring, et patiente le temps de ma cérémonie. Hop, je trouve un endroit sec et me secoue afin d'évacuer les dernières coulisses et ainsi en faire profiter nos amours alentour. Ça y est. C'est bon. Ophélie m'observe, m'envie, et n'en laissant pas passer une, virevolte vers la trombe et entame de son côté son rituel. Au simple contact de l'eau, elle se met à gazouiller. Au début, une oreille distraite se dirait qu'elle trouve ça froid et gémit d'inconfort, mais je sais que ce n'est pas ça. Elle émet des sons qui lui travaillent les cordes vocales afin de pouvoir propulser des notes au ciel et aux nuages, à notre chère Subi qui continue de nous envoyer des averses pour qu'on ne sente pas le petit canard (le nôtre est habile, il ne s'est pas cassé la jambe). Très vite les notes incongrues déploient leur queue tel un paon, ouvrent les volets au soleil et mirent le firmament. On est loin des miaulements de chat trempé, de la souris coincée ou de la vis dans la styromousse. Elle gazouille, gargouille, gribouille de musique. Elle ne lésine pas sur les Fa, les Mi, tout en se lavant le dos. Haha, trop facile celle-là, mais bon. S'additionnent à sa voix des clapotis d'eau, je vous le dis, un vrai orchestre.

Le pied c'est qu'elle n'a même pas besoin de faire attention comme dans les salons ou les salles d'attente pour une ponction. Nos voisins ne sont pas là, du moins jamais vraiment réellement là. D'ailleurs, afin d'éviter tout conflit d'intérêts vis-à-vis de la possession des escaliers, bien qu'ils en aient un et nous aussi, on ne le prend tout simplement pas. On passe par-derrière, sans fausse promesse, la tête basse et sans mot dire. De vrais politiciens du logement. En

vrai, on ne sait pas trop bien qui sont les hurluberlus qui logent dans les locaux adjacents. Tout compte fait, on ne pense pas qu'il y ait âmes qui vivent là et c'est tant mieux. S'il y a bien une chose qu'on ne souhaite pas, c'est de la publicité et encore moins des touristes curieux qui se demandent comment nous faisons pour vivre une vie aussi parfaite et aisée. Trêve de bavardage, Ophélie en est rendue au chant de gorge, signe qu'elle aura bientôt terminé de désincruster l'ancre de ses orteils.

L'eau rossignole dans sa bouche. Je l'imagine sortant à petit bouillon de son avaloir, s'écoulant doucement le long de sa mâchoire d'ivoire, de son cou en cléoplâtre, de ses épaules de milot avec tous ses bras et je m'arrête là, le roulement ayant cessé et un fouet monumental s'étant abattu sur mon dos époustoufflé. C'est un piège. Elle me mitraille de sa guenille mouillée pour que je me retourne et qu'elle puisse m'invectiver. Pas qu'elle ne pourrait pas le faire dans mon dos, mais son plaisir est davantage dans l'effet que dans la performance. On a droit à ce petit jeu à chaque averse. C'est douloureux, mais je ne m'en passerais pour rien au monde. On aime ces moments où plus rien n'existe, où le temps se suspend telle une goutte d'eau au bout du nez. On s'aime dans notre univers. Mon dos pulse au rythme des coups affûtés et j'essaie tant bien que mal de ne pas broncher. Elle rigole dans sa tenue la plus légère chargeant l'atmosphère d'humeur changeante, de rire, de pleurs, de couinement, de grincement, de tentation, de frustration, d'intuition, de consolation et je pourrais continuer longtemps si j'avais un dictionnaire dans la main.

Aujourd'hui, demain, pour le reste, on veut être au courant de tout ce qui se trame autour de l'île, de notre péninsule, de notre territoire bordé d'anglosaxophones cuivrés. On s'en sort trop. Bien. Plutôt bien et surtout avec nos moyens jours de toujours. As-tu regardé la lune? Elle était ronde et juteuse, une tranche d'orange Sunkiss dans un ciel racinette. On est hors saison sans

le vouloir sans même se dire qu'il y aura d'autres saisons comme avec Subi... On ne navigue pas, on n'a pas de barque. Pas moyen de s'en procurer une chez Shamrock. Ils n'en ont pas. On se demande bien comment ils font pour avoir autant de poissons. Bah, ça fait partie des questions qui risquent de rester pour de bon. On exécute des tours de garde, bras gauche dans le dos et bras droit droit, main droite droite et doigts droits droits dans un mouvement de balancier afin d'intimider la verdure nous saisissant le regard. Les pigeons feignant l'indifférence profonde et l'air nous enveloppant de sa douce poigne frissonnante. Tout cela, en gardant en tête qu'on ne doit pas attirer l'attention et encore moins celle de ceux qui pourraient être intéressés par notre turbo duo!

S'il y a bien quelque chose que nous avons retenu de la si belle éducation de Subi, de toutes ces années à ouvrir grands les oreilles, les yeux, les narines, le nombril et à se dire qu'il n'est pas important de tout retenir, mais bien davantage d'être là à donner de l'attention à celle qui nous cajolait et nourrissait, c'est bien d'exister le moins possible en dehors de ce que nous sommes, en dehors de notre vie, à l'extérieur, excentrés, marginalisés. On n'est pas autre chose que nous mêmes. On ne peut pas dire qu'on ne se connaît pas. On sait très bien pourquoi on est là. On ne se pose plus ces questions-là. On n'a plus besoin de le faire. On n'est pas de ceux qui s'inventent, qui s'étudient toute leur vie pour tout connaître, avoir la tête grosse comme une citrouille gavée de compliments. Les choses que l'on aime, on les aime d'amour et ensemble. Celles qu'on n'aime pas, qu'on ne veut pas dans notre agréable et voluptueuse histoire de naissance, de vie et d'abracadabra, celles-là quand on les voit, on s'en sort. On s'en sort et c'est tout. C'est aussi sensoriel que censorial. Qu'importe, on n'en veut pas. On leur met l'index sur le museau et on passe notre chemin. Ensuite on se rend sur le grand, très grand, l'immense tas de pierres, de roches, de terre, de poussière, de tombeaux à ciel ouvert ou fermé pour l'intimité sur la côte où c'est encore l'hiver au pluriel. On quatre à quatre au sommet du monticule de surplombs,

loin de la balustrade où notre regard capte l'ensemble, le portrait global, l'autre, sans en avoir peur, puisque protégés par ce qu'on est venu chercher, au pied de laquelle on vient se recueillir après s'en être sorti. Celle qui fut souillée d'un drap rouge, rouge cardinal, dans des temps d'austérité, ceux que l'on vit depuis que l'on connaît ce mot. Celle qui illumine la nuit de ses bras grands comme ça. Crois-moi. On ne se peint pas d'illusion. On a le rationnel dans le tapis, il ne faut pas s'en inquiéter. On sait très bien, même plus que cela, qu'elle ne pourra jamais remplacer la grandeur de notre merveilleuse, quoique tout de même assez vertigineuse. EN REVANCHE, elle est fière et droite, elle se tient et ne nous laissera jamais tomber. On sait, on sait, un génie en civil pourrait décider de nous la jeter à terre, de lui dire les pires bêtises qui soient tout en la



martelant à coup de machinerie à la tête de linotte. Tout en servant la recette du symbolique qui n'a pas lieu d'être. De la laïcisation citoyenne. Des sornettes que l'on compte aux enfants avant qu'ils aillent se coucher pour leur faire peur. Les bonshommes « sept heures » de notre

contemporain. On aime mieux ne pas y penser, vivre dans la certitude qu'on va toujours arriver au sommet et qu'elle sera là, à nous attendre, dans cette position hospitalière et cajoleuse. Ce n'est pas du déni. C'est positif. C'est bon contre l'urticaire, bon.

De retour d'une de nos promenades nocturnes, d'une de nos gamineries de loup-garou gentil comme tout, on a eu droit à toute une surprise. Marchant comme pas un, mais deux, main dans la poche l'un de l'autre, on a amorcé l'ascension habituelle, l'escapade de fer menant à notre si tendre lieu de repos et d'abandon. Ce n'est que les quatre pieds fermement ancrés sur le plancher de toute beauté qu'on a réalisé. Un craquement, un martèlement, un mouvement continu, parfois interrompu, saccadé, précipité, agressif, frondeur, nous jouait un roulement de tambour au-dessus de la tête. On n'a pas voulu savoir. On n'est pas si curieux que ça. On n'a pas voulu être dérangé, encore moins être aperçu et mal vu, alors on a pris nos cliques et nos claques, c'est-à-dire pas grand-chose parce qu'on n'aime pas trop être trop chargé pour se promener et on s'est juré de revenir un peu plus tard, histoire de ne pas dormir ailleurs que sur notre tout confort.

C'est fou comme la ville est douce la nuit après minuit. Peu de gens circulent, peu de voitures vrombissent, le jaune des lampadaires amortit nos pas de papillon. Les ombres prennent la place des touristes, nous toisent de leur aplomb insensible. Le soleil n'agresse personne de ses rayons, la Lune baume les cœurs sensibles et catapulte les lunettes opaques dans les fonds de tiroir. Le silence enveloppe les rares promeneurs de sa couette duveteuse. La Main permet à quiconque s'y aventure de marcher comme il l'entend, un pied devant l'autre, à côté, accoté, croisé, dans un sens comme dans son opposé, zigzaguant, titubant, trébuchant, fermement. Pas un jugement à la ronde. Quelques éclats de rire jaillissent des ruelles, sans directions précises, à part les étoiles, bras tendus à attendre la musique cristalline du plaisir. On baigne dans la moiteur de l'obscurité. L'air embaume le houblon, le tabac un peu humide, l'urine des plus capables de se

retenir, des ça presse, des ça ne me dérange pas de le faire en public. Parfois, tout cela est couvert par le parfum des feuilles libertines, lâchées à leurs risques et périls dans la jungle urbaine. Elles trouvent alors refuge où elles le peuvent, sur les pare-brises de voiture, s'agglutinent en masse compacte au sol, se tenant compagnie, se réchauffant des froids se pointant le bout du nez, dans les caniveaux parmi les rats et les autres objets sordides, partie intégrante de la fresque des

dessous de la ville. On ne se presse pas. On se donne jusqu'aux premières lueurs de l'aube avant d'entamer notre retour. Entre temps, on profite du spectacle. Chaque fenêtre à l'intérieur illuminé offre une chaîne de divertissement différent. On pourrait dire qu'il y a plus de postes enneigés que de belles images claires et colorées, mais ce n'est pas grave, on l'a déjà dit, on ne regarde pas la quantité, mais bien la qualité. Chanceux comme tout, on dégote un banc de beau bois, juste en face d'une porte-patio pas de rideau, nous laissant voir un couple d'un âge quelconque, on n'a



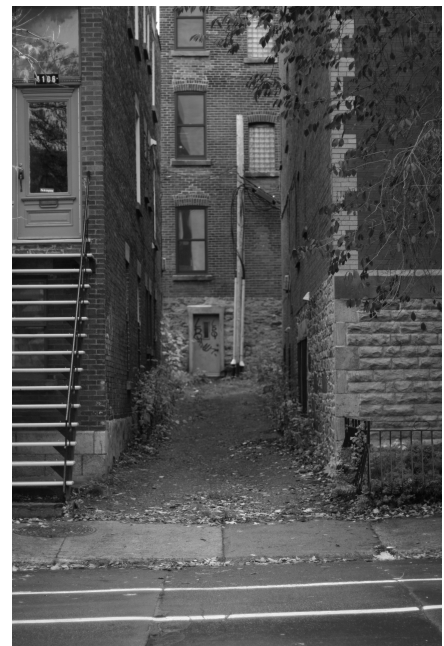
jamais été bon à ce jeu-là, et leur jeune enfant de deux ans. Ils regardent passivement un cinéma maison comme celui sur Beaubien qui nous a joué des vues à couper le souffle.

L'enfant cabriole dans la pièce, s'agite et finit par se cogner le front sur la table basse du salon. La jambe droite en équerre sur celle opposée, on assiste, loin d'être concernés par un drame à contenir. Les pleurs tremblent sur les vitres, l'un agrippe le bambin pendant que l'autre examine le front meurtri. L'espace d'un instant, on se fait le dialogue, comme avant, lorsqu'on faisait jouer un film en sourdine, préférant nos répliques à celles du scénariste indolent.

- Qu'est-ce qu'il a dit?

- Tu sais bien, il ne parle pas...
- Non, le monsieur à la moustache, pas Gustavo (je me dis que le gamin est un mexicain d'adoption).
- Ah! Je ne sais pas, les bêtises de ton fils m'ont distraite.
- Les bêtises... Il chasse des papillons, pas des porte-avions. Et puis je te ferais remarquer que ce n'est pas moi qui ai placé une table sur sa trajectoire de chute.
- Il n'a qu'une prune sur le chef, pas de quoi en faire un arbre à fruit. Il va s'en sortir et poursuivre notre rêve qu'il devienne président de la République.
- Allons fêter ça avec un bagel!
- Mais je veux terminer ce qu'on regarde! Le petit a cessé de geindre.
- Non, pas eux, nous.
- Qui eux?
- Ophélie, c'est à toi que je parle, eux, c'est terminé. On se décroise les jambes et on va au Fairmount. Mon estomac discute à plein régime...
- Ah!

Finis pour aujourd'hui le téléroman familial de la famille à la porte-patio. On en a assez vu et dit. On n'est quand même pas des voyeurs de paparazzi ouistiti! Du coup, on se lève, on se tapote les cuisses comme le font les joggeurs de piste cyclable, et on part direction le phare Ville-Marie pour un arrêt momentané, le temps que Reisha nous tende un sésame par la porte arrière accompagné d'un clin d'œil pas piqué des vers.



On remonte tant bien que mal la ville à contre-courant parce qu'à cette heure les gens vont vers les boîtes plutôt que les clochers. On arrive à Clark pour ensuite longer la track de chemin de fer jusqu'au prochain passage à niveau. On ne pouvait plus continuer, la construction nous l'interdisait d'une énorme pancarte pas barrée. Pas le choix, c'était le demi-tour dans une zone sans virage en U ou bien les rails du CN. C'est la rouille historique des grands voyages qui l'a emportée sur la désobéissance civile. Funambules que nous sommes, direction ouest vers l'Outremont. On part en terrain sauvage.

Les bras en avion pour ne pas s'abîmer le front, on file le parfait bonheur. On prête l'oreille question de ne pas se faire jouer dans le dos par une locomotive. Elles sont de petites venimeuses celles-là. Pesantes à part de ça. Pour l'instant pas de souci, elles doivent dormir ou bien enquiquiner d'autres, plus froussards. Chacun de son côté, on s'effleure le bout des doigts tout en cheminant vers l'inconnu. On ne connaît pas beaucoup ce coin-là. Les fois où on a dû y aller, c'était pour de grandes pièces de vêtements colorées à l'indienne tant affectionnée par Subi. Sur le Jean-Talon, celui qui a vu naître notre si tendre amour, une panoplie d'étaux criards et geignards faisait et font encore, et toujours, la queue leu leu d'est en ouest, fois mille, tout pour attiser nos désirs, nos besoins inassouvissables et nos envies compulsives. Sans un rond dans le fond des pantalons, on ne faisait que passer, les yeux grands, mais les mains biens rangées. Arrive une drôle de débouchure, un grand terrain, vague, raboteux que l'on apprivoise comme une ancienne gare de triage, où il n'y a plus âmes qui vivent à part quelques cerfs-volants par journée de grand vent. Un grand triangle de terre battue pour s'épivarder le ventre à l'air, pour se coucher sur le dos et regarder les milliers de points blancs picotant le tableau noir de la maîtresse. On ne s'y arrête pas. On ne fait que passer en prenant des notes. On y reviendra, une prochaine fois, quand les premiers flocons lui auront blanchi le califourchon. Entre-temps, on se remet en branle, on se secoue les puces qu'on n'a jamais eues et on creuse un peu plus la ruée vers l'or,

mais sans cowboys ni indiens. Au train où on va, on se rend facilement à Rockland, sans incident majeur, mis à part quelques blagues, ci et là ponctuées de divagations, les unes plus belles que les autres.



La nuit n'est pas différente dans ce coin-là. L'air est le même et les trottoirs sont aussi, sinon plus, fissurés que dans notre coin de pays. On est loin d'être dépaycé. À part des maisons cossues, au look un peu vieillot à force de conservatisme, plus d'espace entre les blocs de béton et des stationnements à porte de garage détachés du lot, on ne voit rien qui pourrait nous faire sentir ailleurs que chez nous. Ici par contre, il y a moins de fenêtres tout éclairées. Il faut croire que les habitants de l'Ouest ne sont pas de ceux qui se couchent à des heures indues comme dirait l'autre. C'est calme. Presque trop calme. On préfère quand il y a un peu de bruit. Ici, on entend les criquets sauter, les rats jouer à la corde et les chats marcher sur les clôtures, mais pas toutes, car certaines ont des pièges, des herses acérées, de la vitre concassée, dans le but d'effrayer les alpinistes les plus téméraires. On ne s'attarde pas trop longtemps au même endroit, on ne veut pas y prendre racine, on s'est trop éloigné pour prendre pied. D'autant plus qu'avec la rosée qui

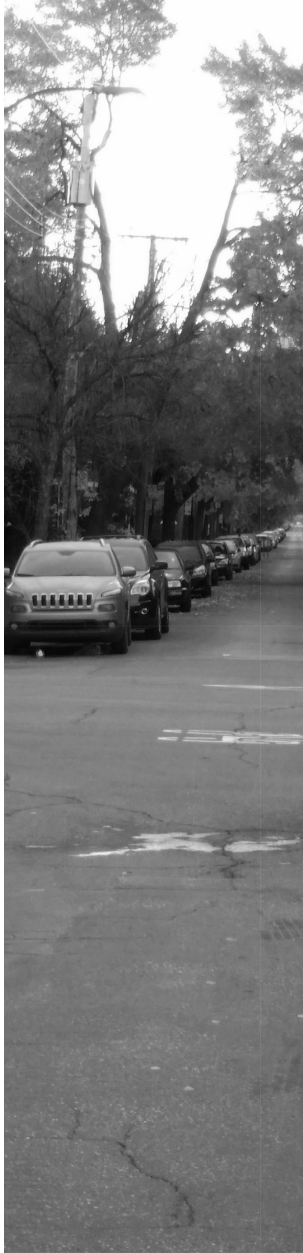
commence à s'installer, comme une fine pellicule sur le cuir chevelu de la terre, on ne veut surtout pas attraper froid. Il a mauvais tempérament celui-là.

Le soleil grillant les derniers pans de nuit, on vire et on refait la trajectoire inverse afin d'aller se reposer pour de bon. Arrivés sur les lieux, rien n'a changé, bougé. Tout semble encore et toujours aussi parfait qu'avant. Mis à part un cossin. Une affaire de rien qui va changer quelque peu notre plaisir de place. On ne s'en fait pas trop, ce n'est rien d'alarmant et encore moins de préoccupant. On va se tenir à l'écart de la trace et c'est tout. Les ouvriers ont déplacé le matériel. Ce n'est pas rien...

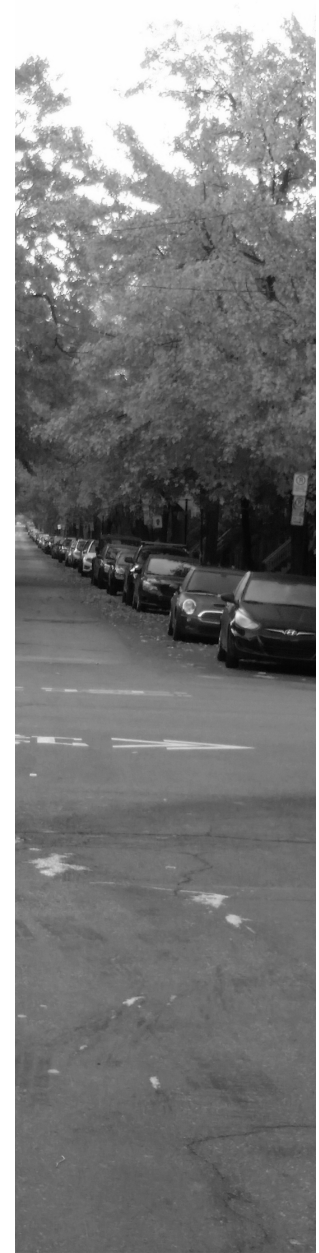


Depuis hier, on ne va plus sur le toit.

SUJET
Soir Tourmente



De tout bord tout côté, on ne voit rien d'autre que du béton, du madrier, de la poutre, de la brique, des fissures, des nids de poule, du bitume, quelques arbres, de la tôle à perte de vue, serrée en rang d'oignons, tête à queue d'ingénierie mobile à piston et crosse de violon, des milles et des milles d'hommes et de femmes en bobette sur leur balcon à toiser le vide de la ville, sa chaleur, sa puanteur, ses merveilles, à découvrir jour après jour un tintamarre de sirène hurlante ne désirant le naufrage de personne, pas comme le Titanic. Dans tous les cas, on galère à ne pas sombrer dans l'abysse, à ne pas se laisser avaler par les goinfres de la sociabilité, de la communauté du composte, par les pugilistes des grandes surfaces, s'éreintant pour le bien commun et



épongeant les fins de mois en allant s'enfermer des heures voir des jours dans ces fermes rythmées et égocentriques bondées de santé, prêts à tout, même se perdre, pour un peu de d'argent à comprimer. En pleine forme, sans besoin de se cacher ou se voiler, ils avalent leur cachet cacheté dans le cachemire. On essaie de ne pas y penser. Ça leur donnerait de l'importance. Parfois, on s'installe sur le banc faisant face au vivarium, directement de l'autre côté du métro Acadie. De grandes baies vitrées, givrées-plastifiées, donnant sur une ville de chaises, de bloc-notes en bois terni, à la feuille détachable, au crayon HB au nez émoussé, aux

sempiternels appels à la voix mécanique et aux trop nombreux *chewing-gums* expulsés et collés en dessous du mobilier. De quoi se faire toute une chique! On affectionne particulièrement l'expression de leur visage. La terreur qu'arborent les personnes avant d'entrer et se rendre compte de ce qui les attend. La terreur qui marque les expressions de ceux qui sortent, après avoir subi on ne sait quel examen. Justement, ce qu'il y a d'attirant à notre avis dans ce principe, c'est qu'il n'y a pas à étudier. Facile d'avoir la note de passage. Il suffit de correspondre au critère, celui primordial, pas comme les autres seulement là pour faire sérieux, non non, LE critère : c'est-à-dire avoir deux jambes, deux bras, deux yeux, le tout en double sauf le cœur, et bien sûr un organe d'avaloir en forme, pas fatigué du tout, capable d'ingurgiter la plus merveilleuse mixture qui soit, en pilule, en granule, en gélule, en pullule et patati et patata. La terreur du 31 octobre. On n'en sait pas plus, mais c'est assez pour qu'on n'y participe pas. La toux, le rhume, le Tempra au goût de raisin poudreux, on sait ce que c'est et on ne veut pas d'eux comme amis. On s'a et c'est déjà assez bien comme ça. D'ailleurs, on en a assez vu pour la journée, on se lève, on est tanné comme une peau de renard, on déguerpit par habitude et non par nécessité. À mi-chemin, entre deux triplex quinquagénaires, on s'arrête un brin, le temps de souffler.

- T'as vu, c'est lui.
- Encore.
- Ç'a ben l'air.
- S'y continue vite de même, y va s'être approprié tous 'es murs de la vi'e. Crois-tu qu'après ça, à y appartienne? Que p'us personne pourra à posséder? Qu'y va devenir maire des murs?
- Hum... D'abord, ne recommence pas. Tu sais très bien que je préfère quand tu emploies tes « L ». C'est plus joli. D'autant plus que tu n'as pas été élevée sans elle. Bon. Pour en revenir à notre mouton. Je dis que c'est certain que va arriver un moment où il n'aura plus

de place pour signer. À moins que d'autres le recouvrent, le nettoient, le jettent à terre pour construire autre chose. À ce moment-là, il va devoir rester aux aguets pour conserver son emprise.

- Moi, il m'égaie. J'aime ça savoir qu'il veille sur la ville. Qu'on peut compter sur lui à chaque coin de ruelle ou presque que l'on croise, qu'il est là tapi sous les ponts, les viaducs, dans les caniveaux, sur la brique, le béton, l'aluminium, sans compter quelques voitures par-ci par-là. Tu vois, il a même trouvé le moyen d'être mobile. C'est un caméléon. Il porte tous les noms. Mais ça tu le sais déjà.
- Hum... Faudrait bientôt lui envoyer un pigeon. Pour se mettre une petite fête dans le califourchon.

Sur ce, hop, on se retourne la manivelle, on se retend le ressort, sans musique pour accompagner la détente, on galope sur le galopoir, tandis que les autres limacent sur le trottoir. On en croise des belles et des pas mûres, pleines de briques, d'aluminium et de placardage qualine après-sinistre. Quand on peut, quand on est certain qu'on ne se fera pas coincer dans un coin d'où l'on ne pourra pas sortir, on emprunte les ruelles pour les remettre dès qu'on les a traversées. On ne veut pas s'accaparer toutes celles de la ville, on serait égoïste et c'est une qualité libérale qu'on ne s'est jamais permise. On descend la ville en escalier, le boulevard étant rapide, mais tellement moins



divertissant. De rue en ruelle, on file vers l'Est, vers les cheminées touffues de la pointe qui tremble.

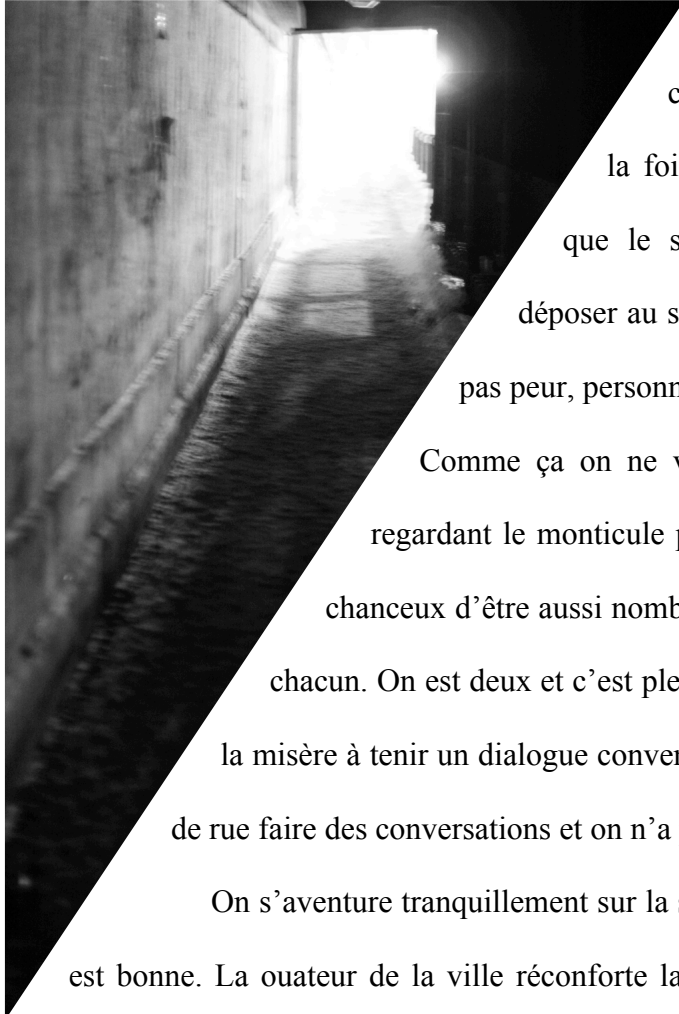
Là, on se dit qu'il est temps de lui refaire une surprise. Pas à lui, mais à Guenuine. Elle doit être à la maison, puisque c'est la saison. Les feuilles craquottent sous nos semelles à coordonner, signe qu'elle doit être devant son foyer sans flamme, car interdit par le municipal, à siroter une boisson, rien de solide, ça ne passerait pas dans la paille. Advienne que pourra, ça passe pas par là.

On ne sait pas. On n'en sait tellement rien qu'on préfère garder ça comme ça. C'est bien plus plaisant dans tous les cas. Avant de prendre un instant pour donner de nos nouvelles et requérir la présence de notre tendre Guenuine, elle peut encore attendre un brin d'impatiente, on s'est pris par la main pour ensuite se rendre dans le plus beau parc de la planète, celui où, que l'on soit d'un bord ou de l'autre, il est impossible de voir de l'autre côté, celui-là où les arbres côtoient les écureuils, les écureuils les Marguerite, les Marguerite les Albert, les Albert les gros brins d'herbe qui bien placés entre les deux pouces permettent d'émettre un son mémorable, un gazou de nature qui ne survit pas à une intensité trop élevée. Ce coin de pays où l'on se dépayse, l'espace d'un bol d'air frais, sans lactose ni gluten, histoire de refaire le plein de bonheur avant de repartir pour de bon. On gambade à notre arrivée et c'est ainsi qu'on repartira. Encore, avant de penser à ça, on termine le dernier saut de biche pour s'écrouler dans ce qui paraît le plus confortable de la contée. Ainsi parallèles, coude à flanc, on regarde le plancher nuageux, l'herbe chatouillant les lobes d'oreilles et piquant quelque peu le dos. Soudainement, sans un seul avertissement, sans même un couinement, Ophélie active ses bras en essuie-glace, ses jambes en balai-brosse, et trace de toute son énergie un ange de verdure effeuillée. Tout en rigolant, elle

s'efforce d'imprégner le sol de deux grandes ailes qui finiront par s'envoler et rejoindre le terrain de jeu des oiseaux. De mon côté, je maintiens le piquet. Je ne voudrais tout de même pas qu'elle s'envole et me laisse en plan. Ce serait bien triste de diviser l'indivisible. On n'a jamais été proprement formé en math, mais Subi nous a un jour montré que de diviser un nombre ou un chiffre par lui-même équivaldrait toujours à un. Si on se divise, c'est-à-dire deux par deux, on donne un. Si on se divise par un on se donne deux. Personne ne perd, personne ne gagne. C'est une leçon qu'on n'a pas bien suivie. En tout cas, comme dirait Jean-Pierre, une chance qu'on s'a.

Ophélie se rend vite compte que ses ailes se déplument dans le temps de le dire. De mon côté, j'en arrive à la conclusion que ma méthode de retenue ne sert plus à rien et me dresse sur les coudes afin d'observer l'horizon, cette charmante bande de terrain qui fuit au-delà du regard. Si on possédait des jumelles, celles à six lentilles pour voir de près ce qui ne l'est pas, on pourrait se la rapprocher. Mais on n'en possède pas. On maintient le plan large. Ça fait plus cinéma.

Voilà. C'est l'heure. On regarde à deux le soleil qui commence à s'abrier avec les appartements. On ne peut pas attendre davantage. Des plans pour qu'on ne soit plus capable d'entrer en contact avec Guenuine et que l'on doive attendre un temps de X ou de Y qu'elle se manifeste à nouveau. Elle est notre Halley sans débris rocheux. On se crochète les bras pour ne pas se laisser tomber et on repart la machine à ressort, gambadant jusqu'à notre point de chute, notre remise à graine de tournesol, notre refuge à mémorable. Le velours de la nuit nous enveloppe doucement, caressant la ville tendrement et permettant l'ouverture de ses milliers d'étoiles sur tige, ses millions de carreaux étincelants sur les gratteurs de ciel, accentuant la lumière au bout des tunnels. Ce n'est pas le mois de novembre, celui où l'on s'éteint plus que l'on s'éteint. À vrai dire on ne sait plus trop quel mois affiche le calendrier. On est arrivé il n'y a pas longtemps au bout de celui de l'année passée et à force de déchirer les dates au jour le jour on s'est trouvé à ne plus pouvoir déchirer aucun jour. Ce n'est pas grave. On a trouvé autre chose



pour se défouler. Depuis la fin du calendrier, on égrène notre sablier. Un grain à la fois. On ne les compte même pas. On ne fait que le sortir, lui dire bonjour – bonjour, puis le déposer au sol en lui lançant un « va petit » et un « n'aie pas peur, personne ne passe l'inspiration par ici ». Ça nous va. Comme ça on ne vieillit pas. On sait que le temps passe en regardant le monticule prendre de l'ampleur et on se dit qu'ils sont chanceux d'être aussi nombreux et de s'entendre sur la place de tout un chacun. On est deux et c'est pleinement suffisant. À plus que ça on aurait de la misère à tenir un dialogue convenable. Il faudrait à tout bout de champ et de rue faire des conversations et on n'a pas appris ça.

On s'aventure tranquillement sur la si merveilleuse Casgrain. La nuit est bonne. La ouateur de la ville réconforte la peau. On arbore un sourire béat sans tristesse. Il fait bon marcher sans courir. Le crépuscule a de cet effet qui ralentit le temps. On flotte subtilement vers l'escalier et sans compter jusqu'à douze, ça fait longtemps qu'on le sait, on a les quatre pieds sur le bois tendre. On est de retour. Ophélie salue un à un les murs qui lui ont manqué. Elle souhaite ne pas être partie trop longtemps. Du moins, c'est ce dont elle ne tarde de s'enquérir auprès d'eux. Elle passe sa main soyeuse sur la couenne de la commode, lui fait un clin d'œil pour lui retourner le compliment, sautille

jusqu'aux coussins en les nommant un à un afin d'indiquer qu'elle se souvient bien de chacun d'entre eux. Pendant ce temps, je ne bouge pas. J'aime ce rituel. Je le trouve identique à une pièce de théâtre du rideau vert. Mis à part l'absence de rideau. Et de vert. Et de la baudruche qui pense savoir parler français autant qu'être metteur en scène. Identique. Ophélie frivole quelques petits tours encore et s'interrompt momentanément, le corps tourné vers la sortie menant au toit. Je la vois soulever ses délicates épaules et ensuite déposer le poids du monde au sol. Elle soupire silencieusement et je ne peux rien faire sinon lui sauter dessus et lancer impunément « hue, hue », mais je ne fais que l'imaginer, je ne suis pas sauvage tout de même. Elle reste là à probablement se remémorer l'une de ses histoires à bras et cadre d'amande. Il nous manque. Mais pas autant à moi qu'à elle. Je sais qu'elle aimait par-dessus tout aller sur le toit. Ça la faisait grandir. Être au-dessus de nos affaires. Chapeautant leur existence de nos rêves. De nos déboires à boire debout, le coude levé au ciel ma jolie. Moi. C'était mon toit. Le sien. De toit à personne d'autre qu'à notre joli minois. Mais là, il s'est tu. Pour de bon et on ne reviendra pas là-dessus. Le temps de flotter dans toutes ces pensées, Ophélie est déjà accroupie dans le pigeonnier à la recherche de graines afin de pouvoir avertir Guenuine de nos intentions divines. Elle cherche, cherche et recherche sans moteur, parce qu'il n'y a que le net qui utilise des moteurs pour la recherche, sans résultat. Rien. Nada. Que dalle. Que s'est-il passé? On a été trop généreux? Pourtant le dernier pigeon qui est parti du cadre de la fenêtre volait gracieusement, sans embonpoint dans l'aile et encore moins la patte sur le ventre à se tortiller d'avoir trop mangé. Ophélie me regarde de ses yeux à n'y rien comprendre. Deux grands points courbés à la tête et droit à la jambe dans chacun de ses iris. Que faire si on n'a pas moyen d'envoyer ne serait-ce qu'un pigeon à Guenuine? On ne peut pas manquer notre chance! En d'autres cas, ce serait une catastrophe. Un tsunami de sourires aigres-doux. On ne peut pas rester là, planté comme ça. On va fouiller de fond en comble histoire d'en avoir le cœur net. Peut-être est-ce une vengeance faite par un membre de la famille proche à

l'une des blattes que j'ai écrasée de mon pouce. Peut-être a-t-on un nouveau locataire pour notre loyer sans baille. Une souris, un mulot, un rat, un raton, une chauvesouris, un autre bipède à casquette. On n'a aucune piste pouvant nous mener ne serait-ce qu'à un semblant de réponse. On est sans indice. Même pas un rebord à dérouler et découvrir une surprise fanfaronne qui ferait plaisir. Dans ces moments d'interrogation profonde, on s'installe dans les coussins, mains devant la bouche, avec soutenance du menton et on réfléchit. Les jambes en indien, les unes par-dessus les autres dans une posture méditative, on tente de se rappeler l'état de nos réserves avant notre excursion citadine. On fixe chacun notre coin de plancher. On mise sur la vue perçante de l'autre afin de trouver dans ses marques quelque chose qui pourrait nous aider à envoyer un pigeon à Guenuine. D'un geste vif, Ophélie passe de la bouche à la cuisse dans un claquement phénoménal.

– On pourrait trouver un champ de tournesols et leur demander gentiment s'ils veulent bien nous aider à réparer le pigeonnier!

– D'accord, mais où? On connaît tous les racoins du quartier et même de la ville. Je ne me souviens pas d'avoir croisé le moindre tournesol, à part celui dans Tintin, mais ça ne nous aiderait pas... En plus, je ne suis même pas certain qu'on soit dans la saison. Ils doivent hiberner comme les ours ceux-là...

– J'imagine qu'on pourrait essayer de raisonner le pigeon et lui dire qu'on ne peut plus le fournir aussi généreusement pour ses services. Depuis toutes ces années, j'imagine qu'il peut bien comprendre la situation et nous faire un voyage à crédit. C'est ce que j'en dis.

– Je ne sais pas ce que Jean dit, je ne le connais pas et ne veux pas le connaître, mais ce que je sais, c'est que sans nourriture pour appâter le moineau, ah cesse de me faire ces yeux-là, le pigeon dis-je, il y a très peu de chance que nous puissions réellement recourir à ses services. Il est gourmand le saligaud et pas généreux pour deux graines.

– Dans ce cas, rien ne sert d’essayer plus qu’il ne faut. Je vois bien qu’on ne pourra pas revoir Guenuine. C’est perdu d’avance. On peut se compter chanceux de l’avoir entrevue l’autre jour devant chez elle, parmi tout ce courrier destiné de timbré.

Ophélie baisse les bras comme on abat la forêt amazonienne malgré l’interdiction. Elle n’y va pas de main morte. Je la vois reprendre son fardeau sur le dos et récupérer le soupir qu’elle avait si bien évacué tout à l’heure. On n’aime pas ça. Des moments comme ça où les possibles courent le négatif et où on ne peut rien faire sinon croiser les doigts. Par expérience, on n’a jamais eu de bon résultat avec les doigts croisés. Pas moyen de se serrer les coudes dans ces cas-là. Les doigts distordus perdent en malléabilité et du coup la poigne perd de son efficacité. C’est une méthode qu’on a reléguée aux salopettes.

Soudainement, tel un ressort, une super balle lancée à toute allure, un lance-pierre à la pierre remplacée par une Ophélie, Ophélie se tend, le doigt bien en l’air, avec une torsade dans le bras simulant l’Euréka. Elle s’émoustille. Elle palpite. Elle a un éclair de génie pas d’herbe pour ne pas me faire éternuer.

– Pas de tournesol, ce n’est pas grave. On a ce qu’il faut pour lui dire qu’on est prêt. Ça fait longtemps qu’on se demande comment et où on allait pouvoir éclairer nos nuits étoilées. Ça y est. C’est aujourd’hui. Ce soir. On n’a pas le choix. On ne peut pas envoyer de pigeon à sa rencontre alors on va faire comme dans *Magnificent Seven*, mais sans plume et sans scalpe. Même pas besoin de couverture. On va être moderne.

Ophélie n'a plus besoin d'en ajouter avec ses grands chevaux. Il a tout compris. Il n'a



même pas besoin de dessin. Il c'est je et je ferai toujours tout en son pouvoir pour mettre à exécution les plans merveilleux d'Ophélie. On s'accorde sur le lieu. La douche. Comme cela, il n'y aura pas que les fenêtres qui participeront au coup d'éclat. On est d'accord sur le genre et le nombre qu'il faudra pour rendre cela vertigineux. On barbouille les murs de craie et de croquis nécessaires à la vue d'ensemble. La recette est digne d'un chef de renom au visage placardé sur les autoroutes et au-dessus des urinoirs chez Nickels. Ophélie trotte gaiement vers le placard, le seul à avoir gardé son intimité, conservée par une porte à coulisse, une persienne sans latte de bois pour regarder en dessous. Tout ce qu'il contient se dérobe à la vue. Pas moyen de savoir ce qu'il trame. Sauf si on ouvre. Ce qu'on ne faisait surtout pas. On ne voulait pas le vexer et faire en sorte qu'il change de pièce ou bien non qu'il s'ouvre grand grand et qu'il laisse s'envoler son trésor. Ou pire encore, qu'un dragon hume l'appât du gain et décide de s'y loger, rendant toute cohabitation impossible. Là par contre, on fait l'exception. Il est grand temps qu'il s'ouvre et voit le monde. On va lui faire cracher ses secrets. Il va sortir comme qui dirait. Terminé l'égoïsme de placard. On va prendre à bras ouverts ses milliers de diamants et les mettre à profit. D'accord, on triche un peu. Ses secrets ne le sont pas tant pour nous. On sait presque très bien ce qu'il contient, mais on n'en a jamais voulu. Contrairement à la commode qui respire la liberté et l'espace, le placard lui a été gavé au fil des ans à un tel point que l'on ne connaît plus complètement tout son

contenu. Une fois plantée devant cette porte majestueuse, ce Sphinx à la parole muette, Ophélie empoigne la poignée incrustée en plastique moulé, l'ouvre d'un geste théâtral, le bras s'élançant avec une amplitude de Castafiore. Un vent ranci enveloppe Ophélie. Tourne et retourne la pièce à l'endroit de l'envers. Une odeur que l'on connaît bien. Pleine de mémoire, de souvenirs, d'oubliés et de renfermés. J'ouvre mes poumons à toutes ses années passées dans l'obscurité. On est soufflé par la fraîcheur de la conservation. Des fils blancs et gris partent dans tous les sens, reliant ci et là les boîtes, formes et autres choses du genre reposant dans le placard. La lumière reprenant ses droits, le nuage de poussière soulevé par le geste théâtral d'Ophélie se dissipe tranquillement, pas trop vite, à la vitesse de la trotteuse, l'effilée à côté de la petite et de la grande. C'est alors qu'Ophélie se précipite délicatement vers le sommet de notre belle accumulation et commence avec toute la dextérité qu'on lui connaît à débroussailler la pile, de haut en bas, jusqu'à ce qu'on réussisse à mettre la main sur l'objet de notre aventure, sur la boîte à magie, notre outil de communication dernier recours en cas de pénurie de graines à pigeon. On chatouille l'air de nos gloussements de plaisir. À chaque morceau que l'on sort, s'écarquillent un peu plus nos paupières ravies de retrouver ce chapeau ayant appartenu à Subi, pour les jours de soleil encombrant, succombant, suffocant. On tombe à plat ventre après avoir déniché ce bout de papier, rassemblé à quelques autres et relié par une reliure en cuir véritable, pas de simili ni de synthétiseur. On frotte les coins arrondis par le passage du temps, par les fois multiples où, ayant traversé de gauche à droite puis en bas et de gauche à droite encore, puis en bas et ainsi de suite jusqu'à la fin, l'index et le pouce humectés ont fait tourner cette multitude de frères et sœurs avec une histoire sur le cœur. Des personnages qui s'aiment et se le disent. Des lieux colorés où les oiseaux chantent sans ne jamais s'arrêter. Côte à côte, on revisite ce monument, ce vestige du temps où Subi nous a appris à lire. Prochain épisode. On culbute une boîte. Elle est lourde. On ne se souvient pas d'avoir placé objet si pesant dans le placard. D'autant plus que cela aurait pu

blessé les autres trouvaillés et on ne voudrait jamais faire de mal à quoi que ce soit. On est perplexe. On en fait le tour, la main au menton, l'index et le pouce en chien de fusil. Elle est scellée. Du ruban adhésif rouge fixe le couvercle à la base. Aucune écriture n'indique le contenu potentiel. On est encore plus perplexes. On se demande qui aurait bien pu mettre cette boîte là, sans qu'on ne s'en aperçoive et surtout sans notre consentement. Et surtout, pourquoi? On n'a pas un entrepôt à boîte qui te coûte 1\$ le premier mois. On n'est même pas dans un quartier où les gens habitent par centaine. Le nombre de personnes que l'on connaît se compte sur les doigts de nos mains réunies de jour comme de nuit. On est curieux, mais pas tant que ça. On va la glisser de côté, arrêter d'y penser et de la regarder et la réserver pour festoyer après notre numéro de fantaisie tout planifié. On creuse et creuse. Parfois, on voit déguerpir un insecte, un museau, une ombre. On sourit. On est désolé de les chambouler. C'est la première fois qu'on est si dérangeant.



On prend, on déplace et on dépose à un endroit stratégique tout ce qu'on sort du placard. On est ordonné après tout. On n'aime pas ça quand c'est bordélique. On ne s'y retrouve plus. On préfère quand il n'y a pas d'objets qui traînent partout. On leur a désigné un endroit bien précis et ils n'ont qu'à respecter ce règlement de cohabitation. De toute façon, si l'un d'entre eux se prenait une envie de liberté, il saurait bien vite qu'on ne joue pas avec les règlements et il se

retrouverait sans mots dire dans la ruelle, parmi ses semblables. Ça y est, on sent qu'on se rapproche du but. On voit presque le fond. Encore une piñata, deux ou trois contenants contenant quelque chose de contenu qu'on ne voudra pas déterrer d'une manière ou d'une autre, quelques morceaux de tissus, de draps, de vêtements, de guenilles, en plus des papiers à placarder sur les babillards annonçant un spectacle de brasseurs de glues, une performance de siffloteur à la gigue facile ou autre saltimbanque du genre qu'on s'est amusé à dénicher en dehors des musées, encore quelques petits trucs qui prennent du temps à sortir pour enfin dénicher le fruit de nos efforts, le paquet qu'on espérait toujours là, attendant le moment venu. Ophélie couine à sa vue, gigote comme une barbotte et frétille sa torpille. On exalte parce qu'on sait désormais qu'on va pouvoir envoyer notre message à Guenuine, haut dans les airs, coloré comme l'arc-en-ciel de la St-Patrick. Elle me regarde de cet air qui ne veut rien dire, mais demande tout. Elle sait que je sais. Je m'approche alors de mon pas cérémonieux, de mon air à la solennel Sanders et de mes doigts pleins de pouces, j'empoigne le carton rendu un peu mollasson, l'extirpe de son antre et souffle de son couvercle la couche épaisse de poussière afin de mettre à jour la ribambelle de sourires surmontée de plusieurs éclats colorés. Rien n'a bougé. La boîte est identique au souvenir qu'on en conservait. Elle n'a pas changé d'un iota entre le moment où on l'a reçu des mains de Graph, celui où on l'a déposé délicatement dans le fond du placard en se disant que nous inaugurons de bien belle façon ce lieu à combler et ce moment-ci, celui où l'on voit dans ce cadeau fait en l'honneur d'une nouvelle amitié un gage de bonheur à venir. On remerciera Graph le moment venu. Pour l'instant, je suis chargé du transport de l'objet jusqu'à sa destination : la douche. Une fois déposée sur le sol, on ouvre le couvercle avec précaution, de peur d'effrayer son contenu et de perdre toutes nos chances. Ophélie compte à voix haute le nombre de bâtons à tige se trouvant côte à côte. C'est assez. Elle affirme qu'il y en a assez. Je la crois sur parole puisque je l'ai vue compter et qu'elle sait plus que moi l'ordre de la combinaison.

À partir de maintenant, on est des chirurgiens. Des ingénieurs. On enfile les gants qu'on ne possède pas. On tire bien au niveau des poignets et appuie fermement entre chacun des doigts pour s'assurer d'avoir la meilleure dextérité qui soit. Un à un, on prend et on dépose selon nos croquis les engins artificiels. Chaque bâton étant muni d'une tige de métal plus fine que la pointe aérienne, je file Ophélie et dispose à mesure les petits artificiers les pieds dans le sol et le chapeau de Vietnamiens pointant vers le ciel. On effectue un cercle pour couvrir toute la superficie. On spirale vers le centre et termine le manège avec la pièce maîtresse, le père bâton de la boîte, deux fois plus gros et plus haut que les autres. C'est lui le chef et c'est lui qui donnera le coup d'envoi, c'est certain. On n'a aucun doute là-dessus. Une fois tout cela mis en place, on se retire et on regarde. On admire le chef-d'œuvre. On trouve qu'on a bien travaillé et on est content. On se donne une tape dans le dos, se sourit gentiment gaiement, se redonne une tape dans le dos pour enchaîner avec cinq en haut et on termine avec ça. Fini les galipettes d'enfants en salopette. On doit se ressaisir. Bras dessus, bras dessous, on tourne sur soi-même pour voir l'ensemble. On emmagasine les moindres détails de notre île. On sait très bien qu'après tout cela, après avoir pris

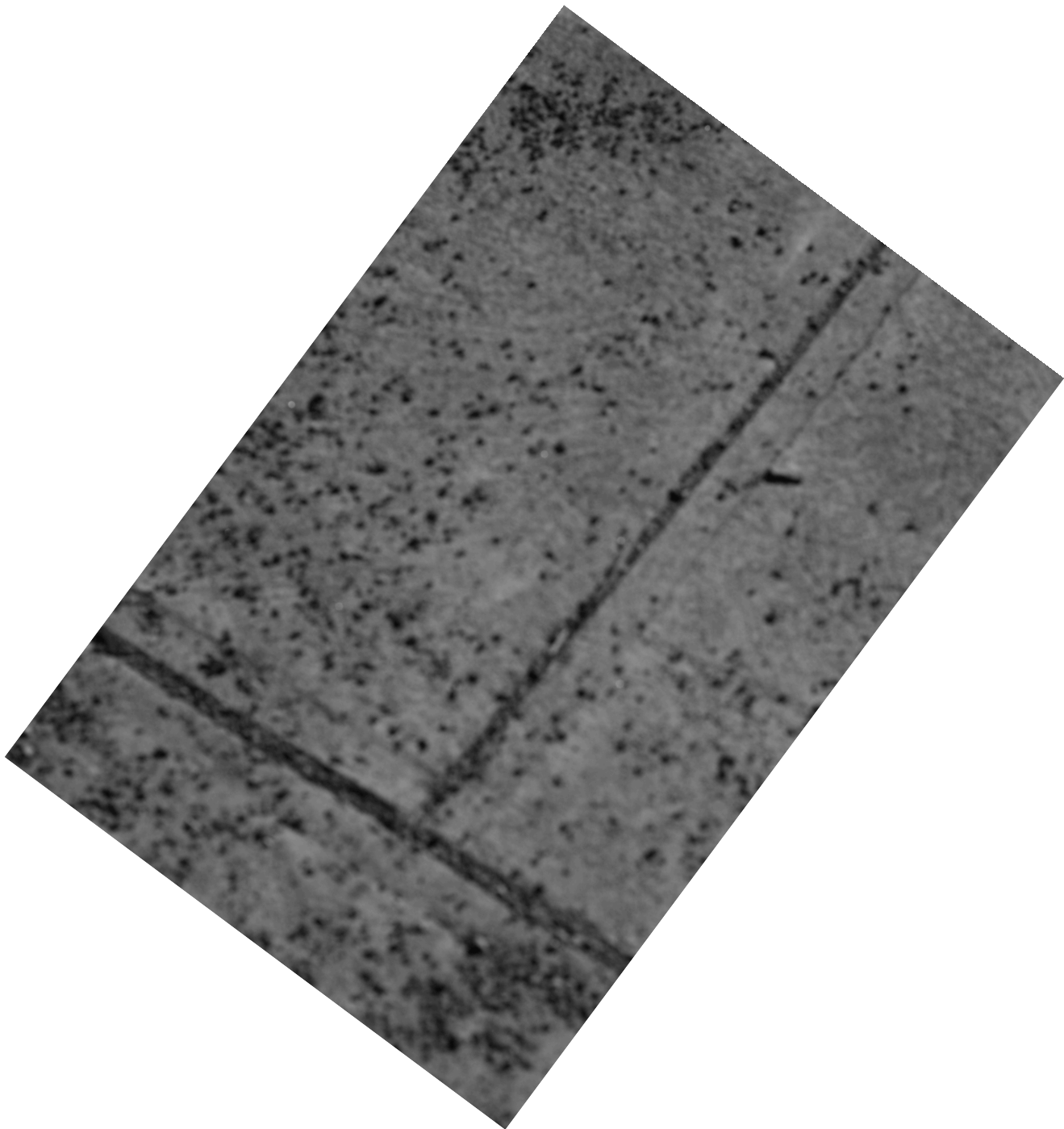
la poudre d'escampette, après l'illumination finale, elle ne sera plus la même. Elle sera transfigurée. Une toute nouvelle île au goût du jour. À saveur de coupure et d'austère. On sait ça, oui, on sait ça. On ne changera pas d'avis pour autant. On est résolu à envoyer notre message à Guenuine. Qu'il neige, grêle, pluie, bourrasque, tornade, tsunami, ou encore pire, on s'arrangera toujours pour la revoir. Il n'y a plus qu'à s'allumer. Ophélie terminant la belle tresse composée de tous ces fils, les liant en un seul gros cordon pour créer l'unisson, on prend du recul, direction balcon. Chanceux comme on peut l'être, le raccord est juste assez long. On ne manquera rien de rien. On n'aura pas de boucane dans le toupet. Il reste juste assez de ruban à la nuit pour exécuter notre plan. C'est le moment. On se regarde.

Arrive la seconde interminable où on hésite, où ni moi ni Ophélie n'avons le désir d'embraser le ciel. On aime tellement tous ces points lumineux. Ce pointillisme délicat. En même temps, on sait qu'on ne sera qu'un éphémère artificiel. On ne fait pas ça pour subtiliser les étoiles au ciel. On va tout au plus les dissimuler le temps d'envoyer notre message à Guenuine et les retrouver la nuit prochaine et toutes les autres, sans même avoir à se déplacer pour les revoir. Ophélie donne un coup de menton vers le bas, me donnant sa bénédiction.



J'inspire un grand coup et expire de la même façon avant d'atteindre le petit étui de carton, contenant deux allumettes, bien appuyé dans le fond de ma poche arrière. De la main gauche, je maintiens le carton en place alors que de la droite je prends le petit bout de bois à tête rougie. J'ai deux chances. Pas plus. Si je n'y arrive pas, il faudra trouver un autre paquet d'allumettes. Mais bon, j'ai confiance, Ophélie a confiance, on a tellement la confiance dans le tapis que j'appuie sans hésitation la tête sur la bandelette abrasive et produis la plus magnifique des petites flammes. Elle pétiote dans nos iris telle une luciole entre deux arbres du parc Jarry. J'approche avec précaution la tête flamboyante du cordon et... Une ruée de flammèche court le long du plancher de bois mal équarri. Elle serpente en produisant un chuintement pétillant. À la vue de ma réussite, d'un premier coup, on ne s'attarde pas, on s'agrippe à la rampe par souci de sécurité et on décampe de l'autre côté de la rue. On fait demi-tour sans s'avancer parce qu'on ne veut pas se rapprocher non plus et on attend. Doigts dessus, doigts dessous, on accroche toute notre attention sur ce qui devrait être l'apothéose. Puis, soudainement, un crac. Un sifflement ponctué de cric, de crac sans croc. Ça détonne. Les chats de Bengale crient à l'unisson. Ils fusent avec artifice à travers tous les orifices de notre île. Une colonne de couleur traverse l'ouverture de la douche et transforme le noir de la nuit. Des filaments rouges, bleus, oranges, jaunes, verts, se suivent et se séparent dans un ballet éclatant. Ça siffle pas à peu près. Les fenêtres stroboscopent. L'air pétarade. On se tient là, un sourire béat pendu en dessous du nez. Ça crée son effet. Déjà, les témoins commencent à affluer. Il en sort de partout. Ça se regroupe, jacasse, marmonne, s'émerveille et s'épouvante. On se questionne en pointant du doigt en ne regardant même pas dans le même sens. Qui? Qui? Quels dommages. Des bums. Des charardeurs. On écoute et on se dit qu'à ce rythme-là, la rumeur courra assez vite pour se rendre aux tympans de Guenueine. Tel le furet, à travers les HLM et non le bois joli, parce qu'en ville on commence à désertier la forêt, la

voix populaire fera ce pour quoi elle est née, ce pour quoi elle doit être employée, bien que de nos jours acculée au mur de la solitude.



On reste à l'écart de la foule, contents du tableau et impatients de voir le résultat. Déjà la dernière explosion, la pièce maîtresse faisant son entrée pour clore notre signal. Un « oh » général accompagne le dernier applaudissement de notre effort. On a aimé. Beaucoup aimé. On en redemanderait si on était gourmand. On ne l'est pas. À la clameur de la foule se transpose le bruit des gyrophares des camions de pompiers appelés à la rescousse du bâtiment. Il fume le pauvre. Ce n'est pas bon pour lui. Il se sera sacrifié. On est heureux qu'il l'ait fait pour nous. On ne l'oubliera pas. À partir de ce jour, on va se souvenir de celui où notre île est partie en feu d'artifice. On honorera sa mémoire autant que faire se peut. Ophélie à mes côtés retient une larme à la lisière de sa pupille. Elle a l'émotion plus facile. Je l'envie pour cela. Elle est si jolie la cornée humide. Un étang baigné par la lumière de l'aube. C'est bien beau tout ça. De concert, on tourne les talons pour partir, la main bien haute, saluant notre épave. On ne veut pas assister à la hache des sapeurs. Le bruit sinistre du bois fendu par le fer. On désire conserver l'éclat de ses vieux jours ; la lumière que notre île aura promulguée. Tout le tralala et la tirelire-lire-lire. Bon. On marche doucement, sans se dépasser, sans surmener. On reste fidèle à nos habitudes. On va vers le parc Maisonneuve. On sait qu'il nous attend. Qu'il est là, à côté du jardin. Qu'il ne bougera pas, du moins pas de sitôt. Il faudra un tas de promoteurs immobiliers avec le portefeuille et la panse bien pleine pour qu'on arrive un jour et que Maisonneuve ne soit plus à sa place. On sait que ce jour n'est pas arrivé. Quoiqu'on le craint tout de même. On voit les choses aller. On a beau ne pas y participer, se mettre en spectateur les doigts bien rangés, on voit et on entend les gens. On n'est pas dupe. C'est la ville qui se fait duper-lélé.



Voilà Rachel, juste là, Rachel, cette longue et belle et sinueuse et serpenteuse et calme Rachel. On a décidé qu'elle serait témoin de nos pas vers Maisonneuve. On aurait pu choisir bien d'autres demoiselles ou damoiseaux. C'est Rachel qui a gagné. C'est certain qu'on aurait pu se laisser porter par St-Joseph, ou Beaubien, ou Rosemont, ou encore Bellechasse, on aime mieux Rachel. Rachel est une histoire d'amour. Elle permet de traverser d'ouest en est en passant par Lafontaine et ses fables, pour arriver à Pie IX, ce beau et grand boulevard de sud en nord, bordant le jardin, ses serres, ses thèmes et ses insectes. À chaque rue transversale que l'on croise, on salue avec un tour de main devant le cœur le nom qu'on lui a attribué. Ainsi, Henri-Julien, Drolet, Saint-Denis, Rivard, Berri, St-Hubert, Saint-André, Mentana, Christophe-Colomb, une rue sans nom, sans insigne, sans pancarte, avant de continuer avec La roche, Brébeuf, Chambord, Lanaudière, Garnier, Fabre, Marquette, Papineau, reçoivent-ils tous notre révérence... On s'arrête là, un moment, à la tête de Papineau. On est habitué de marcher longtemps, on le fait tous les jours, mais aujourd'hui c'est différent. On porte un fardeau qui ralentit le rythme. Une boule à la gorge qui empêche les jambes d'alterner librement. On s'appuie le corps sur l'Immaculée-Conception en se laissant glisser le long de ses briques usées par l'histoire de Papineau et Rachel. On ne parle pas ici de copinage ou autre truc du genre. Cela fait belle lurette qu'ils se sont côtoyés dans le respect de leur patriotisme. Un beau centenaire comme dirait le maire. C'est de l'amour platonique. Ils se croisent, mais ne se portent pas réellement attention. La signalisation empêche que l'une ou l'autre entre en collision. Chacun son tour. On les a bien élevés. Ainsi assis accotés côte à côte à l'ombre d'un cyprès qui ne le fait pas exprès, on souffle le temps d'avaler notre nostalgie. Ophélie n'a toujours pas asséché ses deux étangs. Elle renifle par trémolo, vibrant témoignage de sa peine. Par souci de réconfort, je lui tapote l'épaule droite tout en observant cette délicate fourmi en train de grimper ma chaussure en quête de mon mollet. Elle est rapide. Agile aussi. Nerveuse surtout. Elle le sait qu'elle est en terrain hostile. Une partie d'elle doit

hésiter à rebrousser chemin. Une autre doit se dire qu'elle se doit d'avancer, de continuer, pour le bien de la fourmilière, de sa reine, de ses sœurs, de tous ceux qui comptent sur elle pour marquer le territoire et ainsi dire qu'il leur appartient. Il ne peut y avoir autre type d'insecte vivant sur cette terre, dans ce secteur, sans avoir à rendre des comptes à sa majesté. Elle flaire l'air de ses antennes tout en traversant les obstacles de ma pilosité. D'un coup, sans avertissement, je colle l'index au pouce et la catapulte vers la rue, dans un vol plané Montréal-Australie en mesure de fourmi. Je ne me laisserai jamais surmonter par un insecte, d'aucune sorte. Pfff. Je redirige alors mon attention sur le menton d'Ophélie qui semble avoir calmé le jeu. Ses plaques tectoniques ont cessé de s'entrechoquer, ce qui est bon signe. Elle pivote son joli minois vers moi et d'un simple coup de front m'autorise à nous relever et repartir vers notre objectif.

On prend nos clics, nos claques et on se projette vers Maisonneuve. Arrivé à de Lorimier, on entend quoi : pas un klaxon. Pas une alarme. Pas un insecte. Pas un chien ou un chat, quelqu'un crier. Une femme. Du moins, une personne. Elle hurle des mots à n'y rien comprendre. Sa fureur parvient à nos oreilles avec une force inouïe. Vlan! Un autre bruit travaille la rue. Une vitre se casse pour laisser passer un objet solide. Une valise. Une paire de souliers suit de près. Des vêtements prennent leur envol peu de temps après, plus silencieux, on l'avoue. Il pleut des objets par cette petite fenêtre du troisième. Le trottoir est pris d'assaut. Pas un piéton n'ose s'aventurer dans l'ouragan. Trop dangereux. Quelqu'un pourrait y perdre un œil. La sécurité avant tout. Il ne faudrait pas qu'il y ait une commotion, une lacération ou un décès suite à une telle tempête. Des mots remplacent les hurlements. Tous les sacrements sont prononcés dans leur plus simple habit. Dénués de leur sens habituel, ces mots religieux deviennent blasphèmes et sont autant de balles perdues dans le quartier atteignant de pauvres victimes n'appartenant pas à la bataille. Du collatéral dira-t-on. On en demandera plus. Cette voix qui harcèle quelqu'un qu'on a peine à discerner, qui l'ensevelit à coup de baptême, de nom disgracieux et de termes

scatologiques, cette même voix qui atteint tout ce qui bouge, de Gauthier à Marie-Anne, réussit à nous arrêter. On est intrigué. On se demande comment deux personnes peuvent en arriver à se crier autant de choses par la tête. On ne s'est jamais adonné à ce genre d'activité.

Bien entendu, on ne peut pas dire qu'on n'a jamais été d'avis contraire, mais Subi nous a appris à régler nos différends de façon beaucoup moins extravagante. Lancer les choses de l'autre sur le trottoir, ce n'est pas respecter les piétons qui devront dévier leur trajectoire par souci de sécurité. Crier des trucs sans queue ni tête avec un ton de voix affectant quiconque passe à moins de 100 mètres, c'est de l'ordre du terrorisme. Non, on n'a jamais joué dans cette ligue-là et c'est tant mieux. Subi est arrivée un jour où Ophélie venait de prendre ma dernière galette pour stabiliser une chaise bancale et a dit : « Minute papillon ». Pas un mot de plus. On n'a pas compris sur le coup. À vrai dire, on n'avait rien à comprendre si ce n'est que notre attention était pour l'instant détournée. « Minute papillon ». Notre esprit a surfé sur la formule le temps que le cœur se sépare de l'amertume. « 60 secondes, papillon ». Pas plus. La minute d'un papillon vaut bien plus que ce qui allait se produire. On voyait rouge et on allait assurément étendre notre pouce sur le doux visage d'Ophélie, le marquant d'une trace qui ne partirait que plusieurs semaines plus tard, la stigmatisant de ce geste à vocation sécuritaire. Derrière l'émotion provoquée par cette subtilisation, on ne voyait pas autre chose que la vengeance. Or, Subi n'entendait pas à rire. « Minute papillon ». Une formule qui est restée depuis. Si l'un pense à faire ou à dire quelque chose qui pourrait tordre ou blesser l'autre, on se dit : « minute papillon ». Sans explications qui tiennent la route.



Plus le temps avance, moins il y a d'objets volants identifiés. Il faut dire que l'appartement ne doit pas être la caverne d'Ali Baba non plus. On lève les épaules. On dévie un peu de notre très chère Rachel pour se rapprocher du tintamarre. C'est un bras frêle qui garroche les objets par la fenêtre. Une main blanche, laiteuse, suivie d'un avant-bras et d'un biceps blanc comme neige, entre et sort à tout vent, tantôt équipée de quelque chose, tantôt non. C'est très divertissant. Ophélie n'en croit pas ses yeux. En tout cas, leur ouverture me dit qu'ils n'en croient pas leurs oreilles. On conserve nos distances tout de même. On ne sait jamais. C'est peut-être une vente de garage. Une de ces ventes de feu du surplus que l'on retrouve dans les recoins de la maison et qu'on décide de vendre une à deux fois par année en employant des formules magiques de vente à pression pour réussir à se débarrasser d'un tuyau percé ou d'une tasse qui s'est trop déhansé, non mais tsé... Les cris font place aux pleurs. Les robinets sont tout grands ouverts et on entend l'averse à des milles d'ici. Celui qui se faisait invectiver doit désormais changer son fusil d'épaule et redevenir celle qui console, le bras qui sécurise et la voix qui cajole.

On en a assez vu. On n'est pas là pour rester et encore moins s'enraciner dans les scènes de ménage de parfaits étranges étrangers. On s'est diverti, on a bien ri. Maintenant, suffit. On repart. Ni vu ni connu. Ils ne savent même pas qu'ils ont eu des spectateurs. Ils ne savent probablement pas non plus qu'ils recommenceront encore et encore en alternance avec des moments de joie, d'amour et d'abandon. Oui, oui, on est romantique. On sait qu'il y a de la douleur dans l'amour, malgré qu'on n'aime pas de la même façon. On a aimé tendrement Subi. On aime affectueusement Guenuine. On adore le marmiton du resto pop (bien qu'il ne le sache pas). On ne sait pas comment ni pourquoi. C'est comme ça. C'est correct. On n'en parle pas et ça ne nous dérange pas. On est bien comme ça. Plat comme un bon sandwich au baloney. De retour sur Rachel, on pique toujours vers l'Est, horizon du soleil levant. Les rayons dans le dos, on se pile sur l'ombre tout en chantonnant gaiement. On salue poliment Baldwin et ses arbres

majestueux. On est content de le revoir celui-là. Bien qu'il ne soit pas très grand, il a une famille immense, grande comme un océan et il semble en prendre soin. C'est important prendre soin de sa famille. Surtout quand on la perd à petit feu et que l'on ne peut rien faire... De l'autre bord de la voie ferrée, on est obligé de croiser, c'est-à-dire passer à côté les yeux rivés au sol, le centre commercial Maisonneuve et son pneu canadien. C'est la partie de Rachel qu'on n'aime moins. De sa tête à ses hanches, on n'a rien à lui reprocher. Les appartements côtoient les restaurants et les quelques commerçants. En revanche, lorsqu'on arrive près de ses jambes, de ses longilignes, aguicheuses et venimeuses jambes, on se frotte au vice. C'est Angus qui enveloppe le galbe de



notre chère Rachel et ce n'est pas bien. Il est commercial, centré sur le capital. Il voit dans sa silhouette un argument de vente. Bon sang de bonsoir. On ne la reconnaît plus. Une chance qu'on sait sur quoi elle repose les pieds parce que si ce n'était que de nous, on remonterait bien vite à la tête, là où il fait bon respirer et penser à l'air libre. C'est le mercantile de ses jambes qui lui fait défaut. Quelqu'un, quelque part, a eu la brillante idée d'en faire un produit de vente et... Tadam! Maintenant, pas moyen de passer de la tête au pied sans traverser cette partie d'elle-même qui ne lui appartient plus.

Une fois passé les cuisses, on peut prendre une bouffée d'air avec Émile. Le petit frère de Baldwin. Il est plus bruyant et tannant. Il est proprement habité par personne. Par contre, ils ont réservé un lambeau de sable pour y jouer du bâton. Des gens de tous les âges, du naissant au mourant, s'amassent en tapon et se lancent la balle, une seule pour tous ceux qui s'y rassemblent. C'est surprenant. On n'a jamais compris le jeu. On sait qu'il faut lever la jambe pour lancer plus

loin, qu'il faut tournoyer le bâton au-dessus de son épaule pour caner la balle de l'autre côté de la rue, qu'il est bien vu de faire des signes entre ses jambes quand on porte un masque de tortue noir et qu'on est accroupi. Que ça prend un grand dodu derrière le masque à la tortue criant des choses incompréhensibles avec des gestes secs dans une direction ou dans l'autre. Qu'une fois de temps en temps, il faut partir en frousse et tourner en rond le plus rapidement possible sans se faire rattraper ou devancer par la balle. Un simple tour suffit. Et tout le monde applaudit. Après un certain nombre, on imagine que ça fatigue et qu'il faut prendre des pauses, ceux qui font les tournesols dans le fond se retrouvent au bâton et l'inverse pour les autres. Drôle de danse. Bien plus compliquée que la valse. Un, deux, hop, un, deux, hop. Laissez vous guider par votre partenaire. C'est lui qui mène le bal. Vous, rayonnez. Comme dans un centre d'achat. Un, deux, hop, un, deux, hop. Petit pas. Et on recommence jusqu'à la fin. Suivant le tempo, on repart et on continue de saluer les rues que nous croisons. Tiens, une grosse bâtisse où l'on s'éduque et où on éduque les autres à s'éduquer l'éducation par le biais d'éducateurs éduqués. Parlant de ça, on a toujours voulu être de ceux qui se retrouvent la règle à la main, devant une classe bondée de jeunesse avide d'apprendre tout sur les bestioles, tout sur les étoiles, tout sur l'artifice et l'artificiel. On les a vus aller et ils semblaient tellement bien. Plein de belles connaissances à t'en claquer les bretelles sur le torse. On se considère éduqués. Pas à peu près, à part ça. Ophélie aurait fait la grand-mère et moi l'arythmie. Un duo d'enfer sans boule de gomme, parce qu'interdit dans l'établissement. Sinon, c'est le bonnet d'âne. Et hop! Aller. Pas de bêtise. En rang d'oignon et grouillez vous le trognon. Haha! Ce qu'on rigole! On fabule comme un jeune fait des bulles. On passe deux rues et on s'excuse parce que trop affairé à divaguer. On sautille de plaisir à d'Orléans, on se trémousse encore plus à Charlemagne pour ne plus être capable de se contenir à Jeanne-d'Arc et ainsi exploser d'euphorie les quatre pieds bien plantés sur le raccord à Pie-IX. Il est là. Devant nous. Il se déploie derrière le Jardin Botanique. OK. On ne le voit pas

encore tout à fait. Mais on sait qu'il est là. On sent sa présence. Ses feuillus aux aguets. Ses sentiers sinueux et garnotteux. On n'a plus qu'à longer une partie de Sherbrooke, tout au plus le frôler, le chatouiller sans traverser histoire de ne pas alerter le parc olympique, pour enfin s'établir chez soi. On amorce la gambade main dans la main en souriant tantôt au stade, tantôt au jardin. Des milliers de cyclistes filent la piste cyclable, tels des météores à deux roues. On s'épivarde encore quelques mètres, le temps d'admirer une famille de phacochères et cette si magnifique tour de guet à l'incliner. On ne vous le fait pas dire.



On finit par arriver. On dépose cérémonieusement nos semelles sur l’herbe qui témoignera de notre bonheur. Tout sourire aux lèvres, on fait le tour du propriétaire. Ici vous avez un érable argenté. Là un chêne avec sa famille d’écureuils roux pas gênée pour deux sous. De l’autre côté de la clôture, vous avez vos nouveaux voisins. Messieurs et mesdames les insectes. Ils côtoient la famille des plantes et arbustes. Et un peu plus loin vous avez ceux qui se serrent les coudes dans les serres à longueur d’année, les cactus, les orchidées, les palmiers et bananiers, les habitants qui ne pourraient pas survivre dehors à cause de notre climat pas hospitalisable. On connaît déjà chaque parcelle de terre du parc Maisonneuve. C’est quand même différent aujourd’hui. On va carrément l’habiter. Il va devenir la nouvelle résidence. On va le mettre au goût du jour. Il va falloir être conciliant, on ne sera pas les seuls à y mettre les pieds. On sait qu’on va avoir de la visite à l’improviste. Elle va venir sans avertir. Les mains pleines d’offrandes ou pas. Les pieds pleins de promesses, ou pas. Les bras chargés de marmaille et de marmots et de marmelade, oui oui. Va falloir leur laisser de la place. On ne peut pas être gourmand. C’est beaucoup trop grand pour deux savants trépignant. On va se choisir un coin pas trop central. On ne veut tout de même pas être le centre de l’attention. On va trouver une marge à Maisonneuve qui va vouloir de nous. Qui va ouvrir les bras grand comme ça. Qui va nous laisser prendre autant que donner. Qui va tout. Voilà. On sait qu’on va être bien. On n’a pas choisi Maisonneuve pour rien. Il ne nous laissera pas tomber.

On s’est placé au beau milieu de quatre arbres. Bien au chaud entre deux érables, un frêne et un mélèze. On va triper fort. Certainement pas à longueur d’année parce qu’il y en a trois qui vont se mettre les fesses à l’air, mais assurément trois saisons sans intermission comme dirait Davidson. La journée où il le faudra, on n’est pas rendu là, cette journée où il faudra s’attacher ensemble pour que les nuages arrêtent de nous arroser la caboche, on ira chercher de la toile cirée par les abeilles. On en trouvera plutôt qu’on l’achètera, ou pire, on la prendra impunément. Bon.

Le pneu canadien en possède assez pour couvrir l'île entière. Au lieu de ça, il préfère la garder serrée dans ses boîtiers de fer corrodés. Un vrai Poudrier. On voit déjà le tableau. À l'aide de cordes soyeuses, noueuses, varlopeuses, on va se lier pour concrétiser notre amitié. Le mélèze nous aiguillera et l'érable nous supervisera sévèrement. Le frêne restera beau. On sait. Va falloir se faire discret. Pas question de se faire virer par les autoritaires du quartier. Voilà pourquoi on ne s'est pas encore attaché. On change de conifère à la journée pour ne pas faire de jaloux. On s'étend bien tendrement sur un lit d'aiguilles déposées exprès pour nous. On se colle à Maisonneuve. Autant que la gomme de pin et les cocotes de sapins se collent à nous. On fait peau neuve. Quand la fraîcheur s'installe, on s'emmitoufle l'un dans l'autre. On se réchauffe et on fait de l'humour. Ophélie rigole et ça me réchauffe. Quand je rigole, l'eau ne s'infiltré plus, elle suit le sillon vers le caniveau. On se débrouille, comme Platon les jours d'élections (on imagine, c'est tout). Tous les matins, on voit les mêmes visages. Ils viennent se courir après, petit train va loin. Le visage rougi, les yeux mi-clos, les oreilles bouchées par de la musique organique, ils passent à travers Maisonneuve le souffle court. On se fait tout petit dans nos habits pour ne pas attirer les ennuis. Ça court en bobette, en salopette, en short limette, en lycra au coton. Ça donne le goût de se dégourdir. On frétille d'envie de les accompagner. Ophélie se tient les chevilles à deux mains pour ne pas se lever d'un bond et partir à toute vitesse. Regarde, regarde comme je vais vite avec mes souliers. Ils sont super bons pour fuir. On ne se fatigue pas avec une semelle comme ça. Merci Docteur Chose. Quand on a une fringale, on monte à Beaubien et on file les rangées du TIGARS. On n'achète que le nécessaire. De quoi se nourrir pour ne pas gargouiller et se réveiller. Parfois, on n'achète rien et on y va seulement pour se faire un tour de panier. C'est alors qu'Ophélie, ou moi, on s'installe bien assis les mains bien agrippées et on se laisse pousser par l'autre le long de la côte qui nous ramène Maisonneuve. Avec le temps, on a dû trouver un autre

type de plaisir, les roues bloquant raide passé une certaine distance. On l'a appris durement sur le ciment. C'est Ophélie qui poussait et moi qui culbutais. On a bien ri.

Tout cela pour dire, on a élu domicile sous les conifères Maisonneuve. Tout va pour le mieux dans le meilleur des cas. Il arrive parfois que l'on doive partager la nourriture avec Pollux, notre ami l'écureuil. Une fois, Ophélie s'est fait réveiller par un coureur qui n'en pouvait plus de courir la jambe branlante et qui s'est soulagé en ne pensant pas qu'il pouvait y avoir quelqu'un de tapi sous les branches. Il a zippé aussi vite qu'il a couru. Ha. De petits incidents qui ne nous mènent pas la vie dure. On aime ça comme ça. Ça fait différent. On peut presque dire qu'on commence à s'habituer au changement. C'est peu dire. Les seules fois où l'on sent qu'on est de trop, qu'on ne devrait pas être là et ce serait mieux comme ça, c'est quand la ville s'empare de Maisonneuve. Il n'y a plus seulement les coureurs si courus. Il s'ajoute à eux une multitude d'humains, sous l'effet du soleil et du plaisir et des festivités et de l'événement de foule et tout le tralala, qui piétine impunément notre bel espace verdoyant. À cela s'ajoute fréquemment une musique à s'en percer les tympans, tellement catapultée vers l'avant pour que tout le monde soit content. À travers le boucan, on entend geindre l'écorce, pleurer les feuilles et Pollux lever le poing. On tripe vraiment moins dans ces temps-là. On se dit que la ville finira par avoir raison, même de Maisonneuve. On tente désespérément de ne pas s'en faire. Ça ne dure jamais bien longtemps. Ça veille tard, ça boucane, ça se liquéfie le gorgoton à coup de Dry, d'Ex, de Canadian et ça se croit une peuplade unie sous la fleur de lys. On se fond dans le décor comme s'il s'agissait d'une peinture gigantesque avec des milliers de figurants innocents. On ne peut certainement pas leur en vouloir de se faire du plaisir tous ensemble. On le voit bien qu'ils ne font pas ça pour gêner et qu'ils en ont besoin. Sinon, il n'y aurait pas de gens en quête d'ovation prenant le micro à pleine main, le remplissant de belles paroles mielleuses et boisées à propos d'une fierté et d'un pays à venir. Bah...

ACCORD SINGULIER

On est arrivé à ce qui commence



Aujourd'hui, surtout pas hier, en ce jour de soleil irradié, on a décidé de s'arroser. Il n'y a pas à dire, c'est quelque chose rare, oui, rare, Pollux. On va se rendre au dépanneur du coin avec le reste de nos économies. Au yâbe la dépense! On se dit qu'on va s'imbiber pour de bon. On ne lésinera pas sur la liqueur. Amenez-en des bouteilles à l'amer, au pire on relèvera le défi avec du Brio. On est décidé à côtoyer l'excès. Maisonneuve a été tendre. Il nous a accueillis sous ses arbres et on est toujours bien. Il reste là, fier, toujours aussi verdoyant malgré ces attaques boiteuses d'individus à la morale basse. On se sent en sécurité sous son couvert. Rien ne peut nous atteindre. On est invincibles et la ville nous appartient. On est maire de notre propre cité. Ce n'est pas rien. On n'a même pas fait de campagne de propagande. On ne s'est pas placardé sur les lampadaires, les murs, les agendas primaire et secondaire. On n'a même pas de pot pour notre vin. Ça fait longtemps que nos enveloppes ont pris la pluie et se sont toutes collées les unes sur

les autres, ne désirant pas être séparées pour un envoi quelconque. Et on est. Maisonneuve a donné naissance à une toute nouvelle vie. Chaque jour apporte son lot de différences et de ressemblances. Et Pollux ne dînera plus avec nous. Il s'est trouvé une écureuil et est parti sans dire un mot. Il ne s'est même pas retourné pour nous saluer. On ne l'entendra plus faire la crécerelle quand il est fâché et qu'il vitupère après le chien bichonné sans laisse qui s'est donné comme objectif de jouer au chat et à la souris. On a perdu le seul citoyen réellement honnête de notre société. Notre mairie coule à pic. À part soi-même, on n'a plus personne à gérer. C'est pourquoi on va se crochir. On va donner la claque comme pas un. Ce sera un moment immémorable. C'est certain.

Bien décidé à mettre le plan à exécution, on se lève, se secoue les fesses des vestiges d'aiguilles restées plantées, toutes affectueuses qu'elles sont, et on se pointe le bout du nez en dehors du toit de pin sans épices. Que voit-on? Plantée là, comme un perce-neige au mois de février, un impromptu ravissant le paysage, Guenuine, la tendre et belle Guenuine. Elle est venue comme la pluie orage le ciel. Une ondée de bonheur et de joie s'abat sur nos corps frêles. Les bras chargés de victuailles, un panier d'osier bien rempli et vraisemblablement de denrées et non de chicorée, elle s'approche tout sourire aux lèvres :

– Tiens, j'ai une belle nappe à partager.

Affriolante de carrés rouges comme une cabane à se sucrer le bec, elle prend son envol par les gestes gracieux de Guenuine et s'étale tel du pollen tanné de virevolter de tout son quadrilatère sur l'herbe fraîchement rosée. Ni deux, ni trois, justement une, Guenuine dépose non sans effort le panier et prend place sur son séant tout en continuant de sourire. On reste figé. On est bouleversé, traversé d'une myriade d'émotions. On ne sait pas quoi dire, quoi faire. On va devoir remettre à plus tard ce si merveilleux plan. Guenuine ne peut plus attendre. Cela fait si longtemps et c'est si rare. En plus, elle est tout sourire aux lèvres, toute humeur rayonnante et éclatante. On

devrait presque se trouver une protection tellement elle dégage. Sans détourner le regard, elle ouvre lentement l'un des pans du panier, puis l'autre. Elle invite sans le dire. Elle ne parle pas beaucoup et c'est une des raisons pourquoi on l'aime tant. On n'a pas besoin de mots pour se comprendre. On se voit et c'est tout. On se comprend et c'est beau. Elle commence tranquillement à étaler la nourriture. Assiette après assiette, bol après bol, un vrai festin suite au carême. On croirait qu'elle veut nous gaver et nous enfourner après nous avoir rebaptisés Hansel et Gretel. On la regarde faire. Tout de même déchiré d'avoir reporté, on voit bien tout l'effort qu'elle a employé. Sans même se regarder, on cherche la phrase d'introduction qui servira de discussion pour le reste de la restauration. Une seule phrase qui comblera tout le silence qu'on apprécie tant. Il faut bien choisir. Ne pas l'échapper, tâtonner et l'émettre pour qu'elle soit reprise dans un sens comme dans l'autre, un sème qu'on n'aurait pas voulu planter, on a toujours le pouce vert des ennuis. On a tendance à perdre possession de nos mots. Ils sont vite repris par l'interlocuteur et malaxés pour leur faire dire tout, sauf la chose dont on les a imprégnés. On ne se fait pas comprendre. Pourtant, Subi nous a bien appris à s'exprimer convenablement. On sait dire « merci » et « s'il-vous-plaît ». Ce n'est pas sorcier, deux ou trois voyelles, ça ne complique pas bien bien les choses. Malgré cela, il est arrivé bien des incidents où on a dit « s'il-vous-plaît » quand il fallait dire « merci » et d'autres où on aurait dû tout simplement se taire et toutes dents sorties baisser la tête. On n'a pas appris la leçon, mettons. C'est Ophélie qui, d'une pulsion sans raison, empreinte de bonnes intentions, se laisse aller à une phrase, celle qui changera à tout jamais le cours de la journée.

– Là, regarde (pointant du doigt derrière Guenue toujours sur son séant), un chien!

Je n'ai pas le temps de réagir que le visage de Guenue se transforme. Transfiguré. Victor, sors de ce corps. Elle perd vite son sourire et se crispe. Ce n'était pas la bonne phrase. Pas le temps de remballer, elle se lève d'un bon en déviant le regard et part d'un pas décidé dans la direction

opposée. On fige. Ophélie le doigt bien droit, pointant le chien trotinant vers le panier, la truffe au sol. Moi, les bras pendants. On sait qu'on ne peut pas la retenir. Personne ne le peut et ne l'a jamais pu. Elle est libre comme l'air de tous ses gestes et celui de partir encore plus que les autres. Elle ne nous retourne même pas un coup d'œil histoire de nous faire sentir la crainte qu'elle a éprouvée. Et file vite. Elle ne se retourne pas. Elle est fixe dans sa mesure et son objectif. Elle est à mi-chemin entre la nappe qui prend une rafale de vent en plus d'un coup de museau et la sortie de Maisonneuve. Ophélie ne comprend pas et encore moins moi. On ne comprend vraiment pas pourquoi la mention et l'indexation du chien n'étaient pas appropriées. Il ne semble pourtant pas méchant. Il est même très amical. Il branle la queue, renifle partout et semble désireux de partager le bon repas avec nous. Un, deux coups de patte sur les plats et il s'assoit à la place qu'occupait Guenuine il n'y a pas si longtemps. On ne la voit plus. Elle est sortie du cadre. Elle est là où elle a toujours été. Hors champ. Pas près d'être vue. Elle est partie comme elle est entrée. Une apparition et une disparition. Les deux en si peu de temps. On ne sait vraiment pas quoi faire. D'ordinaire, on hausse les épaules on pivote et on repart. Mais là. Là. LÀ! Ce n'est pas pareil. On sent que c'est différent et on a raison, le croit-on, de se dire que ça l'est. On est désolés. Du mot désolation. Ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas côtoyé celui-là. Ça remonte à loin. Avant Subi. Avant l'île. Après la naissance. Avant être et avoir. C'est déception, sa petite sœur, qui occupe nos lèvres. On aimerait la rappeler. Tout recommencer et vivre ce reste de journée comme il était prévu. Ophélie a descendu son bras la main toujours en pointe à la vitesse d'une limace. Le chien n'insiste pas et continue de remuer la queue, bien assis sur la nappe carreautee.



Ça va faire un mois qu'on a mangé le plus beau et le plus merveilleux des pique-niques. Ça va faire un mois qu'on a une nouvelle citoyenne. Touffue, poilue, velue, elle dort sous le pin et mange sous le ciel. Elle n'avait pas de nom, ou ne voulait pas nous le dire, alors avec une belle cérémonie de nomenclature, sans rubans ni ciseaux dorés, sans foule distordue ni officieux soyeux en toge, on s'est placé face à elle et d'une caresse sur la tête, on l'a baptisée Leïca. Elle fait partie de l'aventure désormais. On la voit rarement aux abois. Elle est cordiale, bien élevée et surtout propre de sa personne. Elle fait sa toilette en même temps qu'Ophélie et moi. La seule différence, c'est qu'elle le fait à l'extérieur des vestiaires de la piscine municipale parce qu'ils sont racistes, ils ne permettent pas aux chiens de se laver à l'eau courante parmi les autres humains. En d'autres circonstances, on maintient notre habitude : la pluie, cette grande douche permettant à tout le monde de se laver en même temps et sans discrimination. C'est de l'ordre de la voix publique. Disons. On peut dire qu'on l'apprécie assez. Elle ne jase pas trop, nous aide à transporter divers objets qu'on ramasse ici et là afin de meubler le parc. Elle ne se plaint jamais. On ne l'a jamais entendu couiner. Pas même geindre. Elle a du poil comme on a des cheveux. On lui peigne la tignasse et elle nous lèche les jambes, les bras, les mains, les pieds, partout où il y a de la peau et que ça goûte salé. Ce qui est amusant avec Leïca, c'est qu'on n'a pas eu à la convaincre ou à lui demander de rester. Elle l'a fait et c'est tout. Elle a décidé par elle-même qu'elle devait rester à nos côtés. Et elle n'a même pas de foulard rouge à tête de chien. Elle n'a aucune obligation envers nous, mais elle reste et participe à la communauté. Elle balaie les aiguilles de ses pattes, effraie les vagabonds et moribonds, garde au chaud notre lopin de terre et nous remet toute l'affection qu'on lui donne. Elle nous suit partout où l'on va. Dans la mesure du possible.

On s'arrange toujours pour ne pas la mettre de côté. Par exemple, l'autre jour, dans un désir de faire comme tout le monde, chose qui n'arrive que très rarement et qui est donc d'autant

plus spéciale, on s'est dit qu'en attendant le bon moment pour remettre à exécution notre plan de boisson, on allait se vêtir de nos plus beaux habits et se rendre dans un restaurant tout contents. Tout en marchant sourire aux oreilles et Leïca zigzagant, c'est amstramgram qui a décidé ce soir-là qu'on souperait au Mami Deli. Une fois sur place, on nous a regardés. On a fait deux. C'est pour deux. On a hoché. Direction la banquette coussinée à côté de la lampe réchaud pour se faire freiner et indiquer une table pour deux à côté de la sortie. C'est là qu'on a décidé de jouer le gros jeu. On a commandé ce qui nous tentait, dans la mesure de nos moyens tout de même et on a voulu faire souper Leïca avec nous. L'homme au débardeur noir et à la chemise blanche est revenu avec son calepin tel un enquêteur sans son docteur. On s'est pris une entrée, un deux plats principaux, on l'a avisé qu'on prendrait un dessert avec un lait frappé et qu'on lui dirait notre choix seulement une fois le repas terminé. On tenait les rênes. On assumait notre position de supériorité. On était les rois et il devait nous servir, nous soigner aux petits oignons. On était exigeants. On demandait de l'eau à tout bout de champ, pour qu'elle reste froide et désaltérante. On claquait des doigts la main bien élevée afin d'attirer son attention et lui dire que la nourriture est comestible ; la salade est assez verte ; l'assiette est juste assez circulaire pour qu'on ne s'accroche pas les coudes sur les coins ; une serviette de table ce n'est pas assez ; ça va nous en prendre une pile ; on ne fait pas dans le malpropre nous mōssieur. Il répondait cordialement. Il n'avait pas le choix. Il était à nos ordres. Nous étions les rois de la table. Nous étions clients. On y prenait presque goût.

– Alors... Voi-là... C'est monsieur qui dé-cide... S'il-vous-plaît...

– Non, s'il-vous-plaîîît, vous.

– S'il vous plaît.

– ...

Il était beaucoup trop poli. Il commençait à avoir le dessus. On n'était pas très doués dans le rôle de l'exigence. On allait devoir redoubler d'efforts. On ne pouvait pas se laisser faire. On trouverait quelque chose. Qu'importe. Une faute. Tout allait trop bien. Il n'avait même pas demandé que Leïca ne s'approche pas de la barrière. Il lui avait même gratté le museau. Et elle nous observait de son air tendre. De son regard huileux d'amoureuse vertébrée. Elle patientait et devait se demander ce qu'on faisait. Elle me voyait, là, à tergiverser sur les fautes possibles du menu, du serveur, du Mami Deli et son service 24h. Ophélie d'écouter sans se questionner ni avancer de propositions intéressantes. On ne savait plus quoi faire. On savait du moins qu'on avait trop de nourriture. Le ventre disait non à toute nouvelle ingestion. On ne pouvait pas décliner le dessert, on lui avait déjà dit qu'on en prendrait un avec un lait frappé. On a élaboré une échappatoire. On a pris le dessert et le lait frappé, mais dans un sac pour chien. On allait le manger plus tard, à l'abri des regards et on le partagerait avec Leïca. Après avoir demandé l'addition, le temps qu'il fasse le tour des tables à l'intérieur, on a laissé l'argent sur la table et on est parti au pas de course, sans se retourner. C'est ça. Il n'a pas eu son merci, c'était délicieux. Il allait se demander et ç'a été notre façon de garder la main. Vlan. Ha!

Tranquillement, pas trop vite, parce qu'on ne se presse généralement pas, pour éviter de sauter trop vite aux conclusions, on a commencé à faire les trottoirs afin de trouver du mobilier, de la literie, des objets de toutes sortes et ainsi clairsemer Maisonneuve avec nos possessions. N'ayant plus de commode pour coller les petits mots ou cacher les galettes, on a trouvé une bibliothèque qu'on remplit au fur et à mesure qu'on déniché des bouquins. L'autre jour, Ophélie est tombée sur un carton plein à ras bord de romans, de revues et de bandes dessinées. On s'est fait une épluchette et Leïca d'un coup de jappe décidait des ouvrages que l'on gardait et ceux qui serviraient de table de chevet. Miron, Garneau, Baudelaire, Valère, Queneau, Homel, Richler,

Ducharme, Gauvin, Nepveu, Chamberland, Aquin, Robin, Spirale, côtoient nos rêves, bien droits sur leur tablette sous les branches. Alors qu'on a relégué au support Laferrière, Archibald, Turcotte, Lapointe, Nelligan, Bock, Leblanc, Blais, Coup de pouce, Lundi, Sept jours, pour ne nommer qu'eux, parce qu'il y en avait tellement qu'on peut maintenant déposer un nombre incalculable d'objets autour de notre couchette d'aiguilles. Peu à peu, on accumule les citoyens de notre nouveau monde. Leïca chapeaute le tout. On se permet même de dépasser la couverture des arbres. On s'est dit, d'un commun accord, tout en considérant notre belle demoiselle, qu'on ne pouvait tout reconstruire seuls. Avec le temps, on s'est fondu dans le décor. On s'est fusionnés à Maisonneuve.



On ne nous dévisage plus et les autoritaires passent comme si on

n'existe pas.

Un de ces jours comme ils se ressemblent tous et s'apparentent, à ce qu'il paraît, une personne pas personne s'est approchée et nous a adressé la parole. Au début, on ne comprenait pas pourquoi elle se présentait. On sentait le piège à plein nez et nos gardes étaient aussi hautes qu'une tour à côté d'un pion. Puis, on y a vu une promesse, une proposition. Elle affirmait que cela faisait plusieurs fois qu'elle venait et qu'elle nous voyait entretenir et aménager un espace de vie aux allures coquettes. C'est elle qui l'a dit. Elle voyait tous les efforts que nous déployions pour habiter Maisonneuve et était désireuse de partager la chose avec nous. Elle affirmait qu'elle resterait de son côté, ne s'immiscerait pas dans notre logis et n'utiliserait nos objets seulement si elle nous l'avait demandé au préalable. C'était acceptable. Tout juste. On ne pouvait trouver argument qui l'empêcherait de mener à bien son désir. On ne pouvait prendre la parole pour Maisonneuve et décider à sa place qui était assez bien ou pas pour coloniser sa terre. On lui a fait signe qu'elle était la bienvenue. Que si elle le voulait, on pouvait lui montrer les coins les plus intéressants du parc. Qu'on le connaissait comme un frère et qu'il avait des zones plus chatouilleuses que d'autres. Elle nous a répondu qu'elle reviendrait avec un peu de matériel et qu'à ce moment elle accepterait avec plaisir notre proposition. Elle est partie aussi doucement qu'elle était arrivée après avoir ébroué le doux visage de Leïca en lui disant dans une parole enfantine : « le beau tit pitou ». On a bien ri. Leïca ne semblait pas comprendre ce qui lui arrivait.

Là, pas encore tout à fait midi, se disant qu'il s'agissait encore de promesses en l'air, de facéties et moqueries encore une fois à notre égard, on est surpris. Elle est là. Une gerbe de blé souriante paquetée au carré d'une brouette chargée de caisses à lait plastifiées et trouées contenant de la gamelle, de la vaisselle, de la plaque à cuisson au propane, de la babilole ramenée d'un Souk, de la matière à bonheur pour le consommateur. On se dit qu'elle en a beaucoup trop. Qu'elle exagère et qu'elle risque de nous faire de la misère. Les autoritaires risquent de revenir faire leur tourment. On lui dit. Il ne faut pas trop en faire. Nous, on est là pour rester et on ne

voudrait pas que sa gourmandise nous empêche de rester. Elle s'excuse d'emblée. Elle avoue ne pas avoir pensé à la quantité, mais plutôt à la commodité. Elle a une idée. Toutes les choses en surplus vont servir à l'art. On va être créatifs et se faire une fresque, non, une sculpture représentative de notre nouvelle harmonie. Ophélie vibre de joie. Elle se trémousse d'envie et d'acquiescement. Elle frivole tellement qu'elle s'emporte et se met à piétiner. On acquiesce. Avoine (on l'a surnommé ainsi, dans notre cœur, sans le lui dire pour garder le plaisir) dépose donc ses affaires près de notre gîte et nous lui faisons faire le tour des premiers habitants histoire de lui montrer le terreau fertile, la zone habitable et les périodes d'ensoleillement. Elle est heureuse. Elle choisit le couvert d'un mélèze à une vingtaine de mètres de nous et nous nous mettons d'accord sur le fait qu'il ne peut y avoir de loi ou de règle ou de protocole régissant notre vie commune. Nous pouvons interagir, comme bon nous semble, les uns avec les autres, mais nous ne pouvons nous imposer. On sait dire « oui » et « non ». Sachons l'employer à bon escient. On se serre la pince sans douleur et on se dit à bientôt.

Le lendemain, de bonne humeur, on se lève des deux pieds et on aperçoit Avoine les deux mains occupées à trimbaler du matériel de sa brouette au centre, à mi-chemin entre nos deux conifères. Elle s'affaire à rejeter une quantité considérable de trucs, binouches, et à les empiler en un monticule semi-compact, bien hémisphérique. On est ravi. Elle prend de l'initiative et respecte notre entente. Leïca nous regarde, la langue pendant côté gauche, haletante, branlant de la queue. Elle aussi semble acquiescer. Elle a de l'esprit cette chienne-là. Elle est la seule à nous comprendre depuis Subi. Elle nous voit comme on est et ça nous fait du bien. Il n'y a aucun filtre. Que du vrai. Aucune retouche. Aucun artifice. Du véritable. Avoine bien que concentrée nous entre-aperçoit et agite le bras frénétiquement. Elle aussi est heureuse. Elle vient tout juste de déposer un chargement qu'elle s'approche et nous demande le « comment va ». Ça va. On n'a

rien d'autre à ajouter. Elle, oui, mais n'insiste pas. À plus. Et elle retourne de son côté de parc. Tout juste.

On continue nos déambulations à la recherche de citoyens. Quand nos journées sont infructueuses, on se rend dans une librairie et on bouquine à l'international. On apprend à connaître des gens d'autres pays, leur histoire, leur passé, présent, pas le futur, on n'est pas devin. On le devient. Haha! Pour retrouver pied, on ne passe pas une journée sans saluer nos amitiés. C'est étourdissant la multiculturalité. C'est riche. C'est pareil à une tarte au sucre à la crème. Le premier morceau est délicieux, le deuxième est excellent, le troisième est de la gourmandise et le quatrième est de trop. On parle ici d'excès. On ne fait jamais dans l'excès. On préfère s'en tenir aux deux premières pointes, l'apprécier et en redemander une autre fois. À vrai dire. Il n'y a pas de point de comparaison. On aime la multiculturalité. Ça nous divertit. Ça fait changement dans « c'est bon des fois le changement ». On commence à connaître les libraires du quartier. Ils nous laissent bouquiner. Ils savent qu'on ne fait que côtoyer. Ils nous l'ont demandé à plus d'une reprise. Cherche-t-on quelque chose de particulier? Que lit-on ces jours-ci? Est-on au courant de la dernière sortie? Est-on là pour le lancement? Quel lancement? On n'envoie jamais en l'air nos livres. C'est très mauvais pour la lecture. Ça les effeuillette. Non, Gaston lance son nouveau roman ce soir. Voyons, c'est si mauvais qu'il le lance avant même de l'avoir mis sur les tablettes de la librairie. Ça étonne. On ne voit pas. On hausse les épaules et pivote pour retourner à Maisonneuve. Tout de même, ça chicote. On ne met pas de côté l'option d'aller voir. Peut-être pourrait-on inviter Avoine. Peut-être comprend-elle, elle. On va lui en parler. Aborder le sujet comme on parle de la température et voir sa réaction. C'est peut-être la même chose que la bouteille de mousseux sur la coque des navires. Une tradition porte-bonheur. Un geste délibéré pour chasser le mauvais sort. Qui sait. Eux, sûrement. Ou pas. En tout cas. On saura ou pas. Ce n'est pas plus grave.

On n'a pas les pieds sur Maisonneuve qu'on sait qu'il y a quelque chose qui cloche. On le sent et on le voit. Autour d'Avoine, une troupe de gens discute fortement. Un brouhaha de voix occupe le parc, le monopolise. On s'approche lentement, avec toute l'intrigue que notre visage peut démontrer. Leïca se colle à nos jambes, le corps un peu en retrait. Ce n'est pas son genre d'être parmi celles qui ne courent pas pour rentrer au bercail. D'habitude, lors de nos retours de vadrouille, elle part telle une fusée et crépite dans le parc entier à la poursuite d'un ami imaginaire. Elle batifole Maisonneuve avec l'énergie d'un chiot. Mais là, elle reste collée à nous. La queue entre les jambes, les oreilles aplaties, la mine basse. Ce n'est pas Leïca. Arrivée près du monticule, Avoine nous salue de ses belles dents. Elle nous dit que notre communauté fait vague. Elle s'est fait approcher par plusieurs personnes pendant qu'elle travaillait le monticule et, tout en leur parlant de notre entente, s'est vue leur dire que Maisonneuve était assez généreux de ses espaces pour accueillir plus de gens. Et voilà, quelques-uns sont déjà revenus avec des tentes, des matelas, des couvertures, d'autres objets pouvant grossir la si tant plus tant nôtre sculpture. Ils parlent fort, enthousiastes d'occuper un terrain de la ville aussi beau. Occupons tout. On ne sait pas quoi penser. Ophélie est sans mot. Leïca reste prostrée et je hoche imperceptiblement la tête, les commissures à demi relevées. On est abordés de tous bords tous côtés. On nous félicite pour l'idée, en nous disant qu'il était temps qu'il y ait des gens qui prennent les devants, qui s'imposent à la ville et sa politique de lobbying, qui revendiquent l'espace appartenant à tout le monde. On nous épingle contestataire, réfractaire, exemplaire, visionnaire, révolutionnaire. On a l'impression d'être dans un ring de boxe et de recevoir des jabs à la pelletée. On s'ébroue tant bien que mal. Avoine de son côté est toute joyeuse. Ça afflue comme ce n'est pas possible. On se croirait dans une ruée vers l'or version Maisonneuve. Il reste encore quelques heures d'ensoleillement et les campements se dressent à un rythme effréné. Notre Maisonneuve voit sa



démographie exploser. On ne pensait pas garder sa générosité pour nous seuls, mais on n'avait jamais pensé inaugurer une communauté. Notre mairie est largement débordée par le nombre de nouveaux occupants. Ceux que nous choisissons n'étaient pas bruyants. Ils avaient des idées, certes. Ils ne les clamaient pas dans un exercice de rhétorique pour voir lequel d'entre eux possédait la plus belle verve. D'ailleurs, d'un coup de regard vers notre beau grand pin, on s'aperçoit très vite que nos citoyens sont pris d'assaut, arrachés de leur place de choix sur la bibliothèque ou pire, retirés de leur pile et ainsi remis en circulation, tous mêlés, indifférenciés, mis sur le même pied d'égalité. On sent monter l'outrance jusque dans le nez. Minute papillon.

– Hé! On a un début de bibliothèque publique!

Minute papillon.

– Ça va nous prendre un conseil. Pour établir les règles.

Minute...

On est en colère. Ça bouillonne en dedans. Le papillon n'est pas suffisant pour apaiser tout ce qui se passe dans notre cœur et notre tête. Ils profanent notre ami. On ne veut pas de règle. On ne veut pas de communauté qui piétine à outrance la si belle herbe; qui s'approprie un lieu sans reconnaître et respecter sa pureté; qui parle au nom du bien commun et qui ne pense qu'à faire la

fête et profiter des plus vulnérables. On désirait repartir à neuf. Pas un autre chiffre. Probablement se faire des amis, oui. Avoine était notre début. Avoine était la première personne, mis à part Leïca, que nous laissions s'approcher. Maintenant, ils sont trop nombreux. On ne pourrait pas retenir tous les noms et les connaître aussi bien qu'un frère, une sœur ou un papier de biscuit chinois. On a peur. Ça fait longtemps qu'on l'a vue. On l'a côtoyée trop longtemps et Maisonneuve nous en avait préservés. Elle est de retour. Elle gronde dans le bas ventre. Triture les jointures et les genoux. Flageole les jambes et frissonne la nuque. On tente désespérément de reprendre possession de notre pin. Ils lâchent difficilement prise. Ils sont tant contents d'avoir toutes ces belles paroles à portée de main. Leïca gronde pour la première fois. Un roulement d'attention tapisse sa gorge. C'est assez pour nous redonner un peu d'intimité. On s'étend de tout notre long entre Aquin éventré et Robin éparpillée. On chagrine quelque peu. On ne sait pas ce qu'on va faire. On a le courant à reculons. Sans réellement courir. On va se prendre une bonne nuit de sommeil et on verra. Demain, on essaiera de parlementer. On prendra la place qu'on avait, celle de premiers habitants. Ils ne pourront pas l'ignorer. C'est un droit acquis. Bon.

Les yeux dans une canne de bines, on observe l'étendue des dégâts. Par-ci, par-là, des tentes et des tentes ont poussé, reliées par un mycélium de bonne volonté. Elles se sont liées entre elles par un système de toiles attachées aux arbres bien en hauteur afin de prévenir les habitations contre les intempéries et les chauves-souris ouistiti. Au nord du parc, on ne voit quasiment plus le ciel. Il a été remplacé par de la toile cirée. Des mètres et des mètres cubes de toiles bleues, rouges, vertes, brunes, obscurcissent le ciel. Comme ça, on ne sera pas mouillé. La clameur des ronflements a remplacé le chant des mésanges à têtes noires et des sittelles. Le grand espace vert qu'offrait Maisonneuve à tous n'est plus. Après un tour assez rapide de l'épouvante, sur notre retour, je me suis pris les pieds dans un corps inerte et nu. À vrai dire, deux corps. Au beau milieu de tout cela, sur les abords de ce qui aurait pu être une œuvre d'art de récupération,

Avoine gît, endormie, un garçon bien agrippé derrière elle, un corps mort de bouteille encore à la main. Ophélie est renversée. Si c'est l'alcool qui a fait cela, on ne se crochira jamais. Adieu notre si merveilleux plan. À jamais cette virée au magasin de liqueur où l'on voulait vider nos économies. On ne veut pas se retrouver nus, au beau milieu du parc, à la merci de tous. Oh non, non, non! C'est insensé. Comment Maisonneuve peut-il laisser ça aller. Partout où l'on marche, des objets, des déchets, des corps de toutes sortes couvrent l'herbe. On n'a pas encore pris de décision. La nuit ne nous a pas porté conseil. Du coup, va falloir s'y frotter pour voir ce qui peut être fait et défait. On s'assoit alors sur le monticule, une barre de céréale à la main en guise de petit déjeuner et on attend qu'ils se réveillent.

Ça ne tarde pas. Un réveille-matin se charge de les mettre sur le qui-vive. Des sirènes, des gyrophares et un porte-voix somment tous les occupants du parc de lever les feutres. Dans le cas contraire, ils seront obligés d'appliquer la force et de démantibuler cet attroupement illégal. Ce n'est pas sérieux. Qu'a-t-on fait de mal? Rien de mal, c'est un lieu public, pas un camping. On nous demande de circuler. On ne peut pas vivre avec Maisonneuve. Ils veulent le garder pour eux seuls. Une visite une fois de temps en temps, un pique-nique une fois de temps en temps, un câlin quand on passe par là, mais le côtoyer, le choyer, l'habiter et lui rendre au centuple toute la sécurité qu'il nous donne, impossible. Ce n'est pas une commune et on est pointés du doigt comme des perturbateurs de la paix sociale. Il y a eu des plaintes. Nudité en public. Boucan. Alcool à ciel ouvert. Avoine se dresse dans toute sa pudeur, laissant au sol le garçon qui continue de dormir malgré les hurlements des voitures de police. Elle s'avance vers l'homme au porte-voix, droite et fière. Le policier continue à cracher dans son engin. Ses yeux la fixent intensément. Il ne bronche tout de même pas. Elle lui parle par-dessus la voix mécanisée. Elle lui dit qu'ils ne peuvent pas les expulser d'un lieu commun, de ce cher Maisonneuve appartenant au peuple. Qu'il leur faudra leur passer sur le corps, les menotter, les emmener de force et les

emprisonner pour qu'ils aient l'impression d'une certaine coopération. Ils ne bougeront pas. Le parc leur appartient et ce n'est pas les cerbères du maire qui vont en décider autrement. Elle est finalement rejointe par son acolyte, lui aussi nu comme un vers et assez rapidement par le reste des occupants du camp. Pas un chandail dans les rangs. Un cordon d'humains se dresse entre les hommes sans morale légale, nous, et les tentes. Une tension palpable cerne Maisonneuve. Ça hurle tout autour. Le bruit des bottes, des boucliers, des matraques. Des fourgons de l'escouade antiémeutes vomissent des hommes, des femmes, des personnes casquées en armure pour former un cercle à double rangée autour de nous. Ils sont plus nombreux, c'est clair. En petite boule sur le monticule, Leïca appuyée de tout son poids sur nous, on observe la scène sans savoir où se placer. On ne peut pas fuir. On n'aime pas ça. On a peur. Elle nous envahit de toute sa fureur. On sait de quoi ils sont capables. On ne veut pas. On ne veut vraiment pas. Non. Pas encore. Plus jamais. On craque de partout. Ils frappent sur leur bouclier pour nous effrayer. Ils crient qu'un peuple uni jamais ne sera vaincu. La balle est entre les deux camps. Bien au-dessus de la mêlée. On sait à l'avance qui l'attrapera. On ne sait juste pas quand. Ils sont bons à l'usure. Ils intimident. Assiègent. Ils donnent juste assez d'espoir pour ensuite montrer que tout ce temps, ils l'avaient dans le creux de leur paume, prêts à la broyer d'un geste ferme. Au trou les convictions. Au cachot les belles idées. Au frais les revendications. Bras dessus, bras dessous, les occupants de Maisonneuve restent fermes. Tout cela est capté par des lentilles. Les chaînes de nouvelles sont là pour rapporter ce qui se passe. On n'entend pas les journalistes rapporter. Bah, pas besoin de se faire dire quoi penser. On a essayé. Ça n'a pas marché et Subi nous a appris à penser par nous-mêmes. On se forge son opinion. Pas celle des autres. On a une langue forgeronne.

Dernier avertissement, apparemment. Ils vont devoir obtempérer sinon ce ne sera plus un tableau de Monet. Plutôt Picasso, des bras et des jambes et des corps distordus dans une bataille pour le démantèlement complet. Avoine crie. On va tenir position. Maisonneuve appartient au

peuple. Occupons ce qui nous revient. Occupons tout! Le porte-voix s'abaisse. Le policier parle à son épaule dans son walkie-talkie. Ça y est. Ils frappent vigoureusement sur leur bouclier, un pas à la fois. Ça détonne derrière la position. Leïca couine et tremble. Ils nous serrent, eux, pas nous, on est encore bien tranquille, centré, façon de parler, sur le monticule. On se recroqueville le fétal. Pour le reste, on ne peut pas dire ce qui s'est passé réellement. Le front sur les genoux, les yeux fermés, on respire dans notre chandail avec Leïca qu'on a obligé à enfouir sa tête dans nos vêtements. On entend des matraques sur des boucliers, sur des corps mous, sur des os. On entend la chaîne de commandement qui exige la dispersion, l'arrêt des malfrats. On entend Avoine qui encourage ses congénères à lutter, à tenir la ligne. On se serre les coudes! Des cris. Toutes sortes de cris. Ça cri en titi. Hop ! Une poigne de fer saisit le coude et soulève. On garde les yeux clos. On ne veut pas voir nos bourreaux. On ne veut pas. Leïca aboie de son côté. Elle ne veut pas. Elle grogne fort. Une voix caverneuse donne l'ordre de l'endormir. Un marchand de sable ! Leïca! Je me débats et réussis à me libérer pour sauter au secours de notre amour. Je ne vois pas Ophélie. Merde. Ophélie n'est plus à mes côtés. Où l'ont-ils emmenée... Leïca se plaint. Elle vient de recevoir une fléchette tranquillisante dans le flanc. Je ne peux plus rien pour elle. Au même moment, un poids immense me plaque au sol. On enserme mes poignets et on tente de les ramener dans mon dos. On connaît trop bien la manœuvre. On me l'a trop souvent faite. Je me tortille, tortillons, et réussis à me débarrasser de la prise. On roule sur le côté et s'échappe momentanément du colosse. Il raille. Ha! D'un bond, on est sur les pieds. On se croirait sur un champ de bataille. Une fumée empêche de voir plus loin que deux ou trois mètres. Des corps jonchent le sol, menottés, bons pour les fourgons à avortons. Il reste certains points de résistance, mais ce n'est que pour la forme. Ils ont la main. Un carré d'As. Une flush royale. Maisonneuve saigne, geint. Il est blessé et ça risque de lui prendre du temps pour s'en remettre. Je n'ai pas le

temps d'apprécier ma liberté qu'une tonne de brique me tombe sur la tête. Je perds la carte. Qu'est-ce que je fais là? Où suis-je? Et vlan. Plus rien. Aucun autre souvenir...

On est seul dans une chambre d'hôpital, connecté comme un ordinateur à diverses machines servant à indiquer le pouls, la température, la respiration... On a au moins deux aiguilles conduites dans les veines par un cathéter. On a un mal de bloc. À part le vrombissement incessant de l'électrocardiogramme et son bip à devenir fou, tout est calme. On ne voit personne et personne ne voit. La lumière est tamisée et une chance, elle agresse la vision, ce n'est pas possible. Rapidement, on se demande où est Ophélie. Probablement dans une chambre à côté. Et Leïca. Elle n'avait pas de collier. On espère qu'ils l'auront au moins mise à la SPA. Pas le Berger, eux ils les endorment pour de bon. On a la paupière pesante. Les jambes ankylosées. Ça fait longtemps qu'on n'avait pas eu un drap pour se couvrir. On jette un coup d'œil à la porte, un mince filet de lumière perturbé inlassablement par des ombres en va-et-vient laisse savoir qu'ils n'ont pas barré. C'est tout ce qu'on est capable de penser pour l'instant. On peine à garder les yeux ouverts.



On entend parler au pied du lit. On reconnaît la voix de Subi. On se dresse raide pour voir une infirmière et un médecin en train de discuter. Ils sursautent. Et l’infirmière vient tout de suite mettre sa main sur l’épaule en disant que ce n’est rien. De prendre du repos. Il ne faut pas s’agiter. Ophélie...

On rêve à cette journée où l’on se promenait sur le trottoir sans destination précise. La ville nous ouvrait grand les bras, pleine de promesses, de regards, de sourires. Leïca trottinait la truffe au sol non loin de nous. On marchait en cadence sans se presser. Une de ces journées sans fuite. Pas de course. Pas besoin de courir. La journée nous appartenait. On se voit attendre que la lumière change au vert. On se voit traverser au bon moment pour ne pas tenter l’illégalité. On est au Fairmount sous une avalanche de bagels. On nage dans le sésame. C’est notre chambre d’Ali



Baba. Par temps d’averse, on est sous la douche de notre île encore intacte. Leïca s’ébroue et observe. Elle jappe. Elle est insistante tandis qu’on profite de la fraîcheur de la pluie. Elle tourne en rond à la vitesse de l’éclair comme si elle voulait jouer. Elle s’arrête le corps vers l’avant, les pattes avant couchées, la gueule ouverte, la langue pendante. Elle met au défi. On marche sur les poutres du pont Jacques-Cartier. On croyait qu’on avait le vertige, mais tout va bien. C’est identique à des rails de chemin de fer. À l’exception qu’il y a des voitures qui circulent plusieurs mètres en dessous. On funambule vers la ville, les bras en croix.

On est bien. On est en chute libre. L’eau grise du St-Laurent se fracassant sur les piliers du pont

se rapproche. On ouvre grand les bras pour l'enlacer, lui faire la plus belle accolade qu'il n'aura jamais eu.

On est trempé. On respire. On n'est pas sous l'eau. On ouvre les yeux et on est dans cette chambre blanche néon. Les draps sont imbibés. Une forte odeur pince-nez. On essaie de se relever sur les coudes pour comprendre. Impossible. Une bande de tissu parcourt le torse et le maintien sur le matelas plastifié. On remue les jambes et constate qu'elles ont eu droit au même traitement. On est attaché. On comprend le filet de lumière de la porte. On doit être en observation. Un rat de laboratoire pour comprendre la notion de liberté. Un cobaye pour théoriser la libre-pensée. La porte pivote sur ses gonds dans un couinement de souris grise. Elle laisse passer une femme forte dans un uniforme calinours. On voit ses lèvres remuer sans rien comprendre. Du charabia. Des sons et des sons alignés les uns après les autres qui ne veulent rien dire. À quelques pas du lit, elle grimace et appuie son poing caoutchouté sous son nez. On veut lui poser mille questions. On la regarde du coin de l'œil, tourner le cou est beaucoup trop douloureux. Le premier mot reste accroché au fond de la gorge. On panique. Elle le voit. Deux yeux partant dans tous les sens, frétilant, capotant, ce n'est pas mêlant. La femme calinours appuie sur un bouton et tout en attendant dépose le dos de sa main sur le front perlant. On tremble. On secousse. On palpite. L'électrocardiogramme est une symphonie de bips. Une femme girafe entre une seringue à la main et injecte au soluté une substance qui pénètre. Un liquide qui parcourt le système à coup de « minute papillon ». Les nerfs sensibles à l'expression se ressaisissent. Le corps entier s'alourdit. Un début de sourire lève la commissure des lèvres. Le rideau tombe et se relève de moins en moins. Le blanc tungstène laisse place au noir paupière. Tout est calme. On sent l'eau de javel.



Ça croque sous la dent. On a du sable plein la bouche. On en prend une pelletée et on joue à se nourrir. On est assis à table, un bol plein de sable devant soi. On se regarde enfourner la cuiller. Chaque crouche rappelle à l'ordre. Des millions de petits cailloux se côtoyant, contraints au même sort. On broie les quelques grains qui tombent malgré la simulation. On trouve cela délicieux. On se lasse rapidement. On change de cible. On s'accroupit devant une fourmilière et on picosse à coup de doigt ces petits insectes au goût suret. Ça pince les maxillaires. Ça s'affole. On domine. Un géant gourmand. On ne réalise pas cette supériorité. On n'a aucune idée, c'est quoi ça la chaîne alimentaire. On en veut toujours plus. On pointe, pointe, pointe, écrase, écrase, écrase et mastique. C'est grisant. Ça bourdonne. Ça vrombit tout à coup près de l'oreille. On extirpe le doigt plein de salive de la bouche pour sentir une vive piqûre sur le bras. On sursaute. On ouvre grand les yeux.

Blanc. Vert pâle. Bip. On voit un dos dans l'embrasure de la porte. Une ouate surmontée d'un papier collant sur le biceps. On n'a plus de contrainte sur le torse. On peut s'asseoir. On peut laisser pendre les pieds en bas du lit. On peut se lever pour aller à la toilette. Il n'y a plus de

filet de lumière dans la porte. On est capable de se délier la langue. Faire partir cette sensation pâteuse dans la bouche, ce goût de craie amer. D'un souffle...

– Ophélie...

On a la mise au point difficile. Le focus embrouillé. L'articulation engourdie. Le corps est amnésique. Trop longtemps stationnaire. On se lève difficilement. On boit un verre d'eau. On se gargarise en faisant plein de sons. On chantonne comme Ophélie quand elle prend sa douche. On regarde les quatre murs renfermant le lit. Les machines de chaque côté. La télévision à l'écran noir suspendue au plafond par un bras articulé. Les machines de chaque côté. La chaise en coin qui n'a définitivement pas reçu de visite depuis une secousse. Cette odeur de pansement qui colle à la peau. Celle des seringues usagées dormant dans la poubelle jaune. La télévision à l'écran noir. On a de la chance. On a droit à de la décoration. Un cadre sur la table de chevet. Vide. Il n'y a pas d'image à l'intérieur. On doit se dire qu'il y a là une photographie de Noah, Ophélie et Leïca. On sourit. Ce qu'on ne verra jamais : la périphérie, l'autour. Ce qui se trame de l'autre côté. Regarder le centre, on n'y sera pas. Il n'est pas intéressant. Il ne louche pas assez. Ce qu'on aime est de travers. Oblique, bifurqué. C'est pourquoi on donne l'impression de fuir, qu'on est toujours à la sauvette prêt à faire des galipettes. Il y a de ces images qu'on ne veut pas revoir. Encore moins y repenser. On ne voit personne dans le cadre. Que du blanc. Si on se concentre bien comme il faut, on voit une rue, un immeuble, des arbres, ça des arbres on est capable de les voir, sinon personne. Leïca n'est pas là. Ophélie n'est pas là. Pas de crinière rousse. Pas de longs doigts fins pour raconter des histoires. Aucun menton trémolo plein d'émotions. En clignant des yeux, retour à l'image blanche. Plus rien qui vaut le regard. On se dit que c'est la fatigue. On est mort de fatigue et endolori. On va se recoucher et demain sera un autre jour. Demain on trouvera un moyen. Avant cela, on doit reprendre des forces.

On a droit au traitement de faveur. Déjeuner, dîner, souper, servis au lit dans un cabaret et tout de suite retiré une fois terminé. On reçoit des vêtements propres minimum au deux jours. Ça sent l'eau de javel. On voit beaucoup de gens. Aucun que l'on connaisse. On passe beaucoup de temps à regarder par la fenêtre. On a une vue imprenable sur la cour intérieure. Une peuplade de jaquette trotline, le soluté à la main, question de prendre l'air et peut-être une puff de cigarette. Sacrés nigauds. Ils ne savent pas la chance qu'ils ont d'être dehors. On ne peut pas sortir. On n'a pas la permission. On ne l'a pas demandé, mais on n'est pas idiot. On le devient. Ha! Bien non, juste qu'on ne peut pas traverser la porte sans se faire interpellé et repousser immédiatement dans la chambre. On s'est fait un trajet parmi l'équipement. On marche la petite distance qui sépare le lit du fauteuil en coin. On gambade entre la table de chevet et la toilette. On pirouette près de la porte. On perd l'équilibre, cogne la porte fortement et se fait dire de ne pas répéter l'expérience. On ne pirouette plus près de la porte. On marche et on gambade pour se remémorer. Terminée l'amnésie. On se souvient. On a le cerveau en pleine ébullition. On établit un plan à tout casser pour enfin se libérer. On va prendre la poudre d'escampette. Comme on l'a fait des CJM quand on était flo. Ils n'y avaient vu que du feu. On va mettre à profit cet apprentissage. Pour ça, par contre, on va devoir être doublement patient, de patience. On va faire l'incruste et le confortable et le repentant et le bon vivant et le souriant et le charmant et le boniment pour qu'ils abaissent leur garde. On espère qu'ils ne seront pas trop longs à faire confiance...

On a le corps tacheté d'ecchymoses. Dans le tiroir de la commode avec tous ses tiroirs, on met la main sur un pantalon, un chandail, des sous-vêtements, des chaussettes, une paire de souliers. L'ensemble parfait de celui qui veut sortir. Au diable la jaquette. On s'habille. On manigance. C'est l'heure. C'est le moment. On ne veut plus être seul. On veut se retrouver. C'est certain. Pas une seconde de plus dans cet établissement d'aseptiques. On a perdu Maisonneuve. On a divisé le trio. Ça coûte plus cher. On parcourt la chambre à la recherche d'objet pouvant être pratiques. Pas grand-chose à vrai dire. On roule le drap bleu à bariole. C'est tout de même ça. Avec la ficelle de la jaquette, on se l'accroche en bandoulière et teste la poignée de porte. Elle



tourne. Elle n'est pas verrouillée. On sourit. On se jure que ce sera la dernière fois. Qu'après cette aventure, on va se ranger. On va retrouver Leïca et Ophélie, s'établir dans une nouvelle île et faire profil bas. On ne veut plus être ausculté. Terminé, final bâton. On va prendre un élan. On va partir la machine pour qu'elle ronronne comme pas une. Elle va obéir au quart de tour et tourner sur un dix cennes. On va laisser des traces au départ. Sans plus. Pas assez pour être suivi ou retrouvé.

On entrebâille la porte et voit de l'autre côté un agent en uniforme. Il est assoupi sur sa chaise. Pas d'infirmière ou de cerbère aux aguets en vue. On part le catimini, façon pointe des pieds, direction l'escalier de secours. Pas question de passer par la porte d'entrée. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on va changer des habitudes. L'homme à la moustache bourdonne. Le corridor crie le silence. Encore en chaussons, les souliers dans les mains, on glisse au bout du corridor et enclenche la barre d'ouverture de la porte le visage crispé de peur de déclencher une alarme. Clic. Pas une sirène. Un escalier de fer forgé pour le salut. On jette un regard derrière. On capture la scène pour toujours se souvenir de la promesse. Plus jamais les néons. Plus jamais les jaquettes. Plus jamais les aiguilles. Plus jamais la séquestration. On sent l'air frais. La brise sur les pommettes. Quatre étages séparent le corps du sol. On file. On reprend le dessus. On est.

Seul sur le trottoir qui défile à vive allure. On peine à discerner les lignes et les craques au train où l'on va. L'air passe dans les cheveux. La ville résiste au faufileage. Ophélie doit être quelque part qu'on connaît. On va fouiller. Si on est chanceux, on va peut-être retrouver Leïca. On sait que les chances sont minces. On est de la trempe des optimistes. Pareil à Graphe et ses écriteaux sur les murs. Il n'abandonnera jamais. On va toujours voir sa griffe et c'est rassurant.

Ça fait une demi-journée qu'on marche dans tous les sens. On n'a pas d'orientation, c'est bien connu. Le problème qu'on a c'est qu'on ne peut pas faire comme avec une botte de foin. Mettre le feu à la ville n'aiderait pas la cause. Et Ophélie est tout sauf en métal. Au détour d'un coin de rue, on aperçoit une lueur rousse. On cligne des yeux, frotte les paupières, écarquille bien grand pour la mise au point et... Rien. Une hallucination, il faut croire. On désespère la misère. On ne se retrouvera pas. On se donne 24h. C'est apparemment le temps que ça prend pour retrouver quelqu'un de disparu. On diminue la foulée histoire d'être attentif au moindre détail.

On peut être n'importe où. Dans une ruelle, sur un banc, sous un abribus, dans un arbre, sous une roche, sous la terre, dans le métro, une gare, prête à prendre l'autocar de la gare Berri. On possède un sac à option et il est plein à ras bord. On croit entendre un rire cristallin. On avance et il s'amplifie. Un jeu de cache-cache qui fait rire. On a une lueur d'espoir. Ça fait plus de 24h qu'on est sorti de la prison médicale. On est libre. Plus rien n'influence rien.

On est presque là. On arrive. On a retenu. On a attaché. On a subtilisé Maisonneuve. On va en trouver un autre. On va se rebâtir. Loin. Près des longues cheminées qui fument jour et nuit. On n'est pas très loin. Maisonneuve-Rosemont. On a fait exprès. On se moque. Ça n'a pas de bon sens. On va se poser. On va trouver un terrain d'entente. Comme appris de Subi. Comme Platon le faisait. Comme Guenuine avec ses pigeons. Terminée la course.

On suspend nos souliers.



Mécanismes et dialogisme photographique dans
Crimes passionnels et Darlington Heroes d'André Martin

INTRODUCTION

Il est temps d'écrire sur la photographie radicalement subjective pour montrer à *quel point* elle peut être fictive.

Paul Edwards – *Soleil Noir*

Dans son ouvrage *Soleil noir*, Paul Edwards affirme, à propos de la photolittérature, que « la recherche est bien lancée aux États-Unis, grandissante en Angleterre, tout juste naissante en France. »² Au Québec, province à la littérature « naissante »³, il ne semble pas y avoir de considération pour le genre. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de production ? Il existe pourtant dans le corpus québécois des ouvrages photolittéraires. Néanmoins, il n'existe à ma connaissance aucune bibliographie critique permettant la recension d'une telle pratique au Québec. « Ce n'est pas seulement la sous-estimation du potentiel "littéraire" de la photographie qui fait que cette branche de la littérature comparée reste aujourd'hui sous-développée. Il y a aussi le problème de la documentation »⁴, souligne Edwards. Considérant que la photolittérature, bien avant qu'on ne lui concède cette appellation, s'est fait jeter l'anathème, s'est vu taxer d'impureté, de raccourci, etc., il y a fort à parier que sa faible présence dans la littérature québécoise n'est pas une coïncidence puisqu'au moment où se développait la photolittérature, le roman québécois sortait à peine de la littérature canadienne-française. Avant la Deuxième Guerre mondiale, un courant de

² EDWARDS, Paul, *Soleil noir. Photographie et littérature, des origines au surréalisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 9

³ Rapport Durham : On se rappelle de cette affirmation du Lord Durham : « Il s'agit d'un peuple sans histoire ni littérature ». Bien que dépassé et plus vraiment d'actualité, on peut très bien dans ce rapport à l'histoire une réticence vis-à-vis de la littérature « expérimentale ». J'ajouterai à cela, sans toutefois entrer davantage dans le sujet puisqu'il ne s'agit pas de l'objet de ma recherche, les propos de Gilles Marcotte dans son livre *Une littérature qui se fait* : « Ainsi donc, le roman naît, au Canada français, dans sa propre négation ; c'est un enfant malvenu. Il est l'objet, de la part de ceux-là mêmes qui le pratiquent [...], d'une réprobation absolue et instinctive, inscrite dans les moindres démarches de leur pensée. (ULQSF, p. 34)

⁴ EDWARDS, *Soleil noir*. p. 11

pensée soutient que « la photographie peut avoir une influence sur la littérature sans même être mentionnée. La photographie n'est pas une mention "noble", et si cet art soi-disant scientifique est pour un poète un objet d'étude, ce n'est pas pour autant un objet digne de lui. »⁵, écrit Edwards. Or, depuis les années 1980, une réelle théorisation du genre permet d'analyser le phénomène et d'y reconnaître une certaine légitimité. Si l'image inspire et illustre, elle peut aussi être *un degré en plus*, un ajout à la description, une interruption de l'intrigue ou du mystère, une impasse, un détournement, bref, la photographie dans son rapport au texte peut dépasser largement le simple concept d'illustration.

Bien qu'elles puissent paraître accessoires, les photographies dans les livres de l'auteur et photographe André Martin s'éloignent de cette qualité illustrative pour contribuer davantage à l'édification d'un récit où écriture et image concourent au même objectif, celui de narrer une histoire. Pour *Crimes passionnels* (1992), la photographie est employée comme pièce à conviction. Or, peut-elle dépasser cette simple relation de *preuve à l'appui* ? Dans *Darlinghurst heroes* (1993), la photographie s'éloigne de la convention d'un sujet identifiable en jouant sur l'absence de sème. Est-il possible de donner du sens à une photographie non-figurative ? Autrement dit, peut-elle devenir figurative ? Finalement, à l'instar des pourfendeurs du genre, doit-on voir dans l'insertion de photographies une interruption de la lecture, une interférence avec le texte, une contamination de la narration venant miner la fluidité de l'écriture, voire un appauvrissement de sa valeur artistique ? Le potentiel dialogique n'étant plus à prouver, la question qui se pose est la suivante : que peut apporter la photographie au récit et que lui reste-t-il ?

J'aborderai les deux photofictions québécoises *Crimes passionnels* (1992) et *Darlinghurst heroes* (1993) guidé par ces questions. Dans un premier temps j'interrogerai la photographie

⁵ EDWARDS, *Soleil noir*. p. 10

dans sa relation au texte, d'un point de vue narratif. Ensuite, j'étudierai la présence du photographique dans le texte : subjectivité, allusions textuelles, procédés d'évocation picturale, texte-photo et photo-texte. Je terminerai en questionnant ce que j'appelle la fonction « parenthèse » de la photographie, son caractère amovible, la nécessité de leur relation : auxiliarisation, nécessité, collision, contradiction, collaboration, temporalité.

Un dernier objectif est de contribuer à l'élaboration d'une bibliographie critique et photolittéraire québécoise (Dossier Québec), déjà entamée sur le PHLIT, site web qui « s'intéresse à l'étude de toutes les formes de rapports — convergence, confluence, etc. — qui se sont noués entre photographie et littérature, des années 1840 à aujourd'hui »⁶, mais pour laquelle nous n'avons accès pour l'instant qu'à des ouvrages allant de 1908 à 1950. C'est pourquoi chaque livre sera accompagné d'une fiche caractéristique⁷.

⁶ <http://phlit.org/projet> [page consulté le 10 août 2015]

⁷ Le modèle est emprunté à la banque de données du dossier thématique : Dossier Québec : <http://phlit.org/press/?p=959> – Élaboré par Michaël Pelletier, UQÀM [page consulté le 10 août 2015]

PHOTOGRAPHIE NARRATIVE

Mais cette apparition, désormais entourée d'ombre, a si peu en commun avec les traits dont on se souvient, que les petits-enfants se soumettent, étonnés, à la nécessité de retrouver dans la photographie l'aïeule livrée en fragments.

Siegfried Kracauer – *La photographie*

André Breton écrivait dans la préface de *Nadja*⁸ : « l'abondante illustration photographique a pour objet d'éliminer toute description ». Ainsi, assignait-il une fonction précise à la photographie insérée dans son roman. Rodenbach dans son avertissement au début de *Bruges-la-morte* disait qu'« il importe, puisque ces décors de Bruges collaborent aux péripéties, de les reproduire également ici, intercalés entre les pages [...] afin que [*sic*] ceux qui nous liront subissent aussi la présence et l'influence de la Ville »⁹. Il justifiait ainsi la présence d'une « illustration photographique » peu valorisée à son époque. André Martin dans ses livres *Crimes passionnels* et *Darlinghurst heroes* n'en fait rien. Aucune justification, explication, présentation n'accompagnent les œuvres et la présence de photographie en leur sein. La photographie est intégrée à l'œuvre comme faisant partie du texte. Martin intègre la photographie au texte comme allant de soi. Cinq photographies pour cinq récits dans *Crimes passionnels* et huit photographies pour vingt-sept chapitres dans *Darlinghurst heroes*.

⁸ BRETON, André, *Nadja*, Gallimard, Paris, 1964, p. 6

⁹ RODENBACH, Georges, *Bruges-la-morte*, GF Flammarion, France, 1998, p. 50

La pièce à conviction

La photographie est mortelle dans *Crimes passionnels*. Du moins, cinq crimes différents accompagnés de cinq photographies *a priori* en lien avec la cause de la mort composent les « faits divers » annoncés par le titre de l'œuvre. À chaque récit sa preuve puisque « l'une des applications utilitaires du document photographique est l'incrimination »¹⁰, affirme Susan Sontag, dans son texte *Sur la photographie*. « Une autre application utilitaire du document photographique est la justification. Une photographie passe pour une preuve irrécusable qu'un événement donné s'est bien produit. L'image peut déformer, mais il y a toujours une présomption que quelque chose d'identique à ce que la photo montre existe, ou a existé, réellement. »¹¹ Du fait qu'une photographie est l'empreinte « solaire » d'une réalité sur pellicule, avec l'argentique du moins, son sujet est réputé comme ayant existé. C'est le « ça a été »¹² barthésien, ce qu'il affirme être le « noème de la Photographie »¹³. On ne peut nier l'existence du fait photographique. Il est là sur la photographie, exhibant sa réalité passée. « Dans la photographie, ce que je pose [...] c'est [...] que cet objet a bien existé et qu'il a été là où je le vois. »¹⁴ En revanche, on peut par moment douter de son lien avec l'événement. Dans *Crimes passionnels*, l'incrimination se fait par métonymie, les gros plans fonctionnent comme des inserts cinématographiques illustrant les causes des différentes morts du récit¹⁵. La première photographie (Photo. 1) montre une plaie ouverte rappelant la découverte d'« Hermann sur le sol

¹⁰ SONTAG, Susan, *Sur la photographie*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 2000 [traduit de l'anglais : *On Photography*, 1973], p. 18 (Pour la suite de l'essai, j'emploierai « SP » pour parler de l'œuvre)

¹¹ SONTAG, SP, idem

¹² BARTHES, Roland, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard-Seuil-Cahiers du Cinéma, 1980, p. 176

¹³ BARTHES, *ibid.*, p. 177

¹⁴ *Idem*

¹⁵ Voir les photographies en annexe

de la cuisinette sept dagues enfoncées dans chacune des étoiles tatouées »¹⁶. La deuxième (Photo. 2), une portion de visage à la tempe ensanglantée semblable à celle du Docteur G., mort fusillé par un ancien patient. La troisième (Photo. 3), des traces de doigts pareilles à celles retrouvées sur le cou du photographe s'étant suicidé. La quatrième (Photo. 4), de la peau rongée par l'acide illustrant la mort du mari. Finalement, la cinquième (Photo. 5), une orbite difficilement identifiable évoquant le geste de la mère d'énucléer son fils après l'avoir débranché de ses appareils le maintenant en vie artificiellement. Ici, les photographies ne sont pas là pour incriminer le meurtrier. Elles confirment le récit par leur ressemblance avec la cause du décès. Sans plus. La photographie renforce l'impression d'authenticité et la vraisemblance du récit. Elle permet au lecteur d'avoir cette impression de réel, un indice au minimum. Ce n'est pas le texte qui, par l'entremise d'un pacte, d'une mise-en-garde, d'une mention, annonce que l'histoire est vraie, c'est la photographie qui s'en charge par sa représentation qui confère à la fiction un degré supérieur de réalité. Bien entendu, on verra plus loin dans cet essai que la photographie, bien qu'elle soit une trace d'un événement qui a eu lieu, n'est pas toujours fidèle au texte l'accompagnant et vice versa. Ainsi le dit Sontag : « malgré la présomption de véracité qui confère à toutes photographies autorité, intérêt et séduction, le travail des photographes [écrivains aussi] n'échappe pas, par nature, au trouble et à l'ambiguïté qui caractérisent normalement les rapports de l'art et de la vérité. » C'est là que réside tout l'intérêt de la photofiction, dans cette dynamique de l'ambiguïté.

L'exemple de la photographie suivant le chapitre « L'antidote du docteur G. » (*CP*) (photo. 2) me semble le plus probant. À sa vue, on peut rapidement établir un lien avec la mort du Docteur : « La balle pénétra dans la tempe et fit éclater le crâne en le traversant. » La photographie en noir et blanc contraste avec l'idée du crâne qui éclate. Bien entendu, la trace

¹⁶ MARTIN, *CP*, p. 24-25

visiblement visqueuse sur la tempe ne semble pas indiquer autre chose qu'une blessure que l'on devine mortelle. La monochromie de la photographie ne permet pas de confirmer le rouge brillant de la blessure. Enfin, des éléments du récit lui-même – le travail du professeur sur la photographie et la supercherie – permettent de sous-entendre qu'il s'agit, là aussi peut-être, d'un montage ou d'un trucage. La photographie perd alors sa fonction de « pièce à conviction » sans toutefois être dénuée de sens, restant une plaie ouverte apposée au récit d'une histoire douloureuse.

Figuration de la non-figuration

Dans son chapitre « La photographie figurative-surréaliste », Edwards parle de l'attitude de Breton à l'égard du figuratif :

« ce n'est qu'à la fin que *L'Amour fou* renoue avec l'esprit radical de *Nadja*, en ce qui concerne la psychologie de la vision. Breton évoque l'expérience qui consiste à voir apparaître des images dans des taches d'encre ou dans la texture d'un vieux mur, comme Léonard de Vinci encourageait ses élèves à le faire. Une telle image a nécessairement un sens caché »¹⁷.

Comme pour une tache de Rorschach¹⁸, c'est au lecteur d'associer à la photographie une portion de texte, voire une interprétation, ou la photographie au texte : de saisir le lien que leur tisse

¹⁷ EDWARDS, « La photographie figurative-surréaliste », dans *Soleil Noir*, p. 307

¹⁸ Test projectif élaboré au début du XXe siècle par Hermann Rorschach : « le Rorschach permet d'explorer trois grands secteurs du fonctionnement psychologique : le fonctionnement cognitif, le fonctionnement affectif, et le rapport du sujet à lui-même et au monde. Sur le modèle des théories de l'information, Exner décompose le secteur cognitif en trois aspects : la saisie de l'information (balayage visuel et « input »), l'identification (formation des images), l'idéation (mise en sens de l'information, raisonnement). Le fonctionnement affectif est analysé dans son économie (place des émotions dans le fonctionnement général de la personnalité, impact sur les activités de pensée, modalités de contrôle émotionnel) et dans ses qualités (type de sensibilité affective, degré de différenciation entre affects positifs et négatifs, type de situation et de représentations qui déstabilisent le fonctionnement affectif). Enfin, le rapport du sujet à lui-même et au monde est décliné en termes de représentation de soi et des relations aux autres, de qualité de l'investissement affectif de soi, de modalités d'attachement. Chacun de ces aspects est repéré par une série de variables dont on connaît la fourchette normale de variation chez un sujet adulte [...], mais tout le travail du clinicien va consister à comprendre la dynamique des relations internes entre les cognitions et les affects, et la façon dont elles sont modulées par le rapport à soi et au monde. »

l'auteur. Car l'un n'illustre pas nécessairement l'autre. Le roman *Darlinghurst Heroes* est constitué de huit photographies annoncées comme « des configurations de sable exécutées par des crabes du nord de l'Australie. »¹⁹ À la fin du troisième chapitre arrive la première photographie. Dans ce cas-ci, il semblerait qu'elle fasse référence à cette parole de K. alors que le narrateur et lui sont sur les falaises : « Regarde en bas ces vagues monstrueuses. Elles se brisent sur ces rochers depuis le début du monde »²⁰ et à cette dernière phrase : « Ensemble, nous regardons le vide, en bas. »²¹ Un trou noir surplombant ce qui ressemble à un monticule, bien séparés par un espace plat, sans autre relief que la texture donnée par les grains de sable. Il y a une solitude dans la photographie, représentée par le « trou », le cercle noir tout en haut de l'image. Le vide pouvant être associé au monticule et lui-même relié aux « vagues monstrueuses ». Dans ce cas, il y aurait contradiction, le vide étant finalement comblé et les individus isolés et creux. La photographie est présentée à la verticale alors qu'elle a dû être prise à l'horizontale. Il y a un changement de perspective dans son positionnement. Une vue en plongée sur une surface plane permet cette linéarité et cet effet de « hauteur » séparant les deux traits. N'empêche, le noir du trou aspire le regard et ce n'est qu'en un deuxième temps que l'on aperçoit l'amas de sable dans le bas de la photographie.

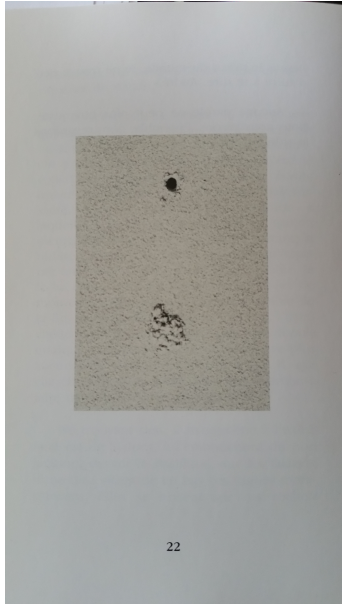
ANDRONIKOF, Anne et RÉVEILLÈRE, Christian, *Rorschach et Psychiatrie : à la découverte du malade derrière la maladie*, Psychologie française, vol. 49, Issue 1, 2004, p. 104. [Consulté en ligne juillet 2015 - <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0033298404000032>]

¹⁹ MARTIN, *DH*, quatrième de couverture

²⁰ MARTIN, *DH*, p. 20-21

²¹ *Idem*

La quatrième photographie peut, selon le point de vue et le lecteur, être lue de deux façons, l'une plus joyeuse que l'autre. Elle suit un chapitre où il est question de feux d'artifice, alors que K., lui, entend des coups de feu, voyant « déjà les cadavres sur la chaussée, le filet de



sang aux lèvres, les poumons remplis de sécrétions brunâtres »²².

Dès lors, la photo présentant comme deux éclaboussures, deux formes éclatées superposées, donne plutôt l'impression de se référer aux feux d'artifice, mais un doute plane : il s'agit peut-être des éclaboussures de sang que voit K., un trou noir pour chaque balle et le sang qui gicle de tous côtés. À ce moment, c'est au lecteur de choisir et le rapprochement avec les planches de Rorschach est encore plus pertinent. Clin d'œil probable à cette nouvelle de Cortázar, *Apocalypse de Solentiname*, où le personnage principal,

après avoir pris des photographies de toiles naïves durant un voyage au Nicaragua, décide de les montrer à sa femme. Alors qu'elle ne voit que la beauté des peintures, lui ne voit soudain que scènes d'horreur et de massacre, telle une résurgence à son esprit de la révolution sanglante qu'il a tenté d'ignorer durant ses vacances. Ici, la photo est suffisamment abstraite pour figurer les deux versions. Ces versions inconciliables de la réalité qui s'affrontent dans le récit parviennent à cohabiter dans l'image non-figurative et c'est au lecteur de trancher, est-ce là un joli feu d'artifice ou une sanglante tuerie ?

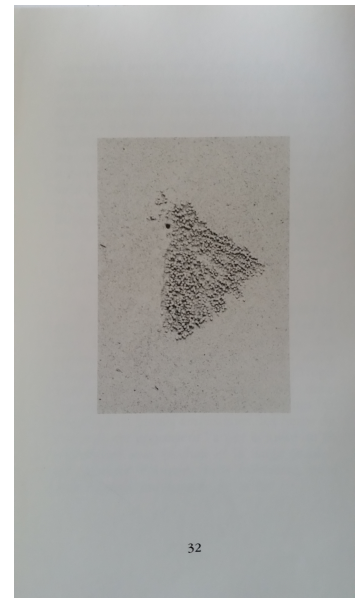
Embrayeur narratif

Walter Benjamin dans sa *Petite histoire de la photographie* pose la question suivante : « La légende ne deviendra-t-elle pas l'élément le plus essentiel de la prise de vue ? » À cela,

²² *Idem*

aucune réponse n'est donnée. Du moins, Benjamin clôt son ouvrage sur ce questionnement. N'empêche, il met le doigt sur ce besoin qu'a la photographie d'être expliquée pour avoir accès à sa vérité. Attention, je ne dis pas que la légende est obligatoire, mais bien qu'en son absence, le lecteur, l'observateur peut s'imaginer ce qu'il veut, selon ce qui l'attire ou pas. La légende donne accès à ce que représente réellement la photographie. Elle décrit ce que le photographe voyait au moment du cliché. Elle n'interprète pas. Elle nomme. Ensuite, c'est au photographe, ou à l'écrivain travaillant avec un document photographique, de choisir s'il fait correspondre la légende ou non au sujet représenté. C'est là qu'entre en scène cette fonction d'embrayeur. Une fois produite, la photographie est un récit potentiel. Deux choix s'offrent à l'écrivain. Écrire à partir de la photo ou écrire pour ensuite y faire participer la photographie. Bien entendu, il est impossible pour le lecteur d'avoir accès au processus. En revanche, la photographie peut, selon sa position dans l'œuvre, suggérer une telle pratique.

Ainsi, la deuxième photographie de *Darlinghurst heroes* survient après un chapitre sur la consommation d'ecstasy et la nuit festive de Darlinghurst. André s'étant retrouvé parmi une foule de « héros », il affirme reconnaître une certaine beauté chez ces individus et même réussir « à oublier les pinces et les téguments épais et chitineux. »²³ Du point de vue de la réception, l'enjeu essentiel de cette photographie, c'est l'indécidabilité de son appartenance à l'un ou l'autre chapitre. C'est-à-dire qu'il y a moyen d'associer ce qu'elle représente au chapitre précédent autant qu'au suivant. La lecture est alors modifiée. Si on l'associe au chapitre précédent, on peut y voir un individu seul parmi la multitude, le cercle noir étant excentré et une accumulation considérable de sable l'isolant

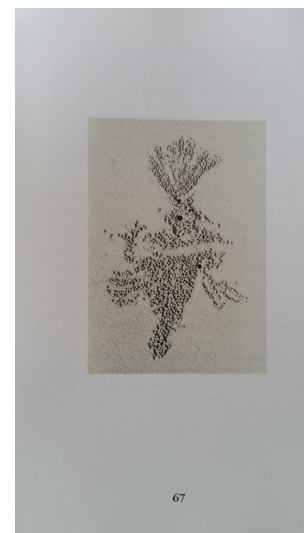


²³ MARTIN, *DH*, p. 30

dans le coin supérieur gauche. Lire le chapitre suivant en regard de la photographie en page adjacente, c'est prendre le début de la première phrase : « un touriste un peu stupide dirait que Sydney est la plus belle ville du monde » et l'associer au deuxième paragraphe : « en fait, Sydney est un marécage »²⁴ afin d'y voir encore une fois cette solitude du point noir face à la multitude. Regarder la photographie en lien avec le chapitre précédent, c'est isoler le personnage de K. qui « a passé deux heures avec un de ses patients condamnés »²⁵ et l'opposer au fardeau de la condamnation de son patient qui a contracté le sida. Pour revenir à la fonction d'embrayeur, la photographie prise en lien avec le deuxième récit possède la qualité d'avoir pu l'inspirer. On a accès au texte en même temps qu'on voit la photographie. Alors que la regarder après avoir lu le premier récit, c'est tenter d'y voir un lien, de recouper des formes. Impossible de décider, ni même de savoir à quel chapitre la photographie correspond et c'est là tout l'intérêt de la chose.

Photographie intemporelle

Toujours dans le roman *Darlinghurst heroes*, la cinquième photographie suit le chapitre « L'homme au cacatoès » et fonctionne sensiblement comme la troisième et la quatrième. C'est-à-dire qu'il peut y avoir au moins deux lectures possibles. La première est en lien direct avec le titre. C'est l'histoire d'un vieil homme nourrissant des cacatoès. Parmi tous ceux qu'il nourrit, il y en a un plus gros qui semble l'affectionner davantage et il est le seul qui porte un nom : Harbor. La photographie ressemble étrangement à un oiseau à huppe.



Ce serait une lecture en lien direct avec le récit, que je qualifierais de contemporaine à l'histoire.

²⁴ MARTIN, *DH*, p. 33

²⁵ MARTIN, *DH*, p. 32

La deuxième lecture travaille la réminiscence. Le chapitre se clôt sur le narrateur en position de voyeur chez le vieil homme et sur la vue d'une photographie évoquant la vie d'une personne : « je remarquai une photographie ancienne, celle d'un homme à casquette blanche avec, au-dessus de la visière, un pélican de fils d'or entouré de sept étoiles brodées en croissant. Une date aussi, en haut de la photographie, écrite au plomb sur le mur : 1873-1915. »²⁶ Ainsi, le présent et le passé sont ramenés en une seule photographie, ressemblant à la fois au cacatoès et au pélican, permettant d'« entrer en contact avec une autre réalité »²⁷. On accède à deux temporalités différentes, à deux histoires décalées, mais la photographie reste la même. Une seule photographie pour évoquer plusieurs moments. Bien qu'elle soit non-figurative, son alliance au texte lui donne ce caractère et cette possibilité d'être intemporelle.

Je voudrais m'arrêter sur une scène dans le chapitre « Les souliers de Sally » (*DH*). Dans *Sur la photographie*, Sontag mentionne l'existence de « photos utilisées comme des talismans témoin[ant] à la fois de sentimentalisme et d'une croyance implicitement magique : [elles] sont des tentatives pour entrer en contact avec une autre réalité et se prévaloir de droits sur elle. »²⁸ Dans le chapitre en question, la secrétaire de K., Sally, porte, accroché à sa ballerine, « un petit cadre en argent ovale avec le portrait d'un vieil homme. »²⁹ En réalité, c'est une photographie de son gourou qu'elle trimbale en permanence. Dissimulé derrière le portrait, se cache celui de K.. Ainsi, s'approprie-t-elle la présence de K. partout où elle va. Tel un talisman, elle s'assure sa compagnie et son soutien. Un peu comme le souligne Isabelle Roussel-Gillet qui dit que pour Annie Ernaux, dans *L'usage de la photo*, « les photos comme les chansons sont des

²⁶ MARTIN, *DH*, p. 66

²⁷ SONTAG, *SP*, p. 30

²⁸ SONTAG, *SP*, p. 30

²⁹ MARTIN, *DH*, p. 54

petites madeleines »³⁰ faisant référence ici à Proust, pour Sally, le fait de porter K. à sa chaussure le maintient en vie dans son quotidien et d'une certaine façon toujours près d'elle. En opposition, Roussel-Gillet relève les paroles de Le Clézio qui « souligne, ici comme dans d'autres de ses écrits, l'aporie de la photographie devant la vie et devant l'écriture : "Un appareil photographique vous paralyse le monde, tout est contenu dans l'écriture, rien n'y manque." »³¹ Le Clézio reproche à la photographie son aspect mortifère. Bien qu'elle permette au lecteur d'avoir accès à une portion d'histoire, à un vestige du passé, la photographie cristallise un événement à un moment précis, ne permettant pas, comme le ferait un enregistrement vidéo par exemple, d'avoir accès à celui qui suit ou qui précède. On doit se l'imaginer et c'est là qu'entre en jeu le texte. On voit la photographie avant de la lire, ce n'est qu'après l'avoir observée que le lecteur commence à la décoder. C'est ce qu'Ortel affirme :

« Comprendre une image suppose qu'on en distingue, au niveau perceptif le plus élémentaire, les différentes parties : l'œil du spectateur, d'abord rempli de formes et de couleurs, n'identifie l'objet représenté d'une part, le sens de la composition d'autre part, que par discrimination. La lecture de l'image introduit alors de la discontinuité dans la continuité, faisant de celle-ci un "texte" au sens formel du terme, c'est-à-dire un système de différences. »³²

³⁰ ROUSSEL-GILLET, Isabelle, « Les paradoxes de la photographie chez Ernaux et Le Clézio », in MONTIER, Jean-Pierre, Liliane LOUVEL, Danièle MÉAUX et Philippe ORTEL (dir.), *Littérature et photographie*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 294

³¹ ROUSSEL-GILLET, *ibid.*, p. 295

³² ORTEL, *ibid.*, p. 10

RÉCIT PHOTOGRAPHIQUE

Mais aujourd'hui, l'écriture s'en va doucement vers l'abandon des dettes bourgeoises, vers la perversion, l'extrémité du sens, le texte...

Roland Barthes par *Roland Barthes*

Je rappelle ici cette mention concernant la noblesse de la photographie dans *Soleil Noir* : « La photographie peut avoir une influence sur la littérature sans même être mentionnée. La photographie n'est pas une mention "noble" »³³. C'est-à-dire qu'après son invention en 1840, la photographie, sans être concrètement intégrée à la littérature, puisque perçue comme un raccourci de l'art, n'est pas pour autant dépourvue d'intérêt. L'écrivain s'en inspire, mais ne la montre pas. Elle est là, dissimulée, en retrait sans être écartée. Elle entre en littérature par son évocation, d'abord seulement critique : « bien que la chose représentée eût une valeur esthétique, elle trouvait que la vulgarité, l'utilité reprenaient vite leur place dans le mode mécanique de représentation, la photographie »³⁴. On parlera de photographies faisant partie du décor. Jean-François Chevrier avance que « la photographie – l'acte aussi bien que son produit et sa lecture – n'est pas un simple thème, mais un des modèles structurels de la *Recherche* [Proust]. »³⁵ Si Proust s'en inspire, la mention textuelle de la photographie est quasi absente. On n'use pas du langage photographique en littérature. Cela prendra du temps avant de l'évoquer concrètement.

³³ EDWARDS, op.cit. p. 10

³⁴ PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swan* Paris, Gallimard, 1987, p, 39

³⁵ BAETENS, Jan, « Jean-François Chevrier, *Proust et la photographie. La résurrection de Venise* », *Études photographiques*, Notes de lecture, Avril 2010, [En ligne], mis en ligne le 26 avril 2010. URL : <http://etudesphotographiques.revues.org/3003>. [consulté le 20 août 2015]

Memento mori ou La photographie et la mort

Une crainte qu’avaient les utilisateurs du daguerréotype était de perdre une partie de soi devant l’appareil. Parce que photographier consiste à imprégner les rayons « émanant » de la personne, ils avaient l’impression qu’une partie d’eux était aspirée par le boîtier. *La légende du daguerréotype*³⁶ de Champfleury illustre cette crainte alors qu’un client après plusieurs séances se voit perdre son apparence : « Cinquante essais successifs annihilèrent peu à peu la personne du modèle. De M. Balandard, il ne restait qu’une voix. »³⁷ Certes, ils étaient loin du compte, mais cela n’était pas totalement faux. Les études sur la photographie abordent souvent son aspect mortifère. Cette idée que le sujet capté par l’objectif ne sera plus tel qu’il a été au moment du cliché.

Le troisième récit de *Crimes passionnels*, « Le miracle » reprend ce motif. C’est une histoire de relation à distance entre un paysagiste et un photographe puisque ce dernier obtient un contrat pour aller photographier à travers le monde des « mains », symbole récurrent dans les récits de l’œuvre. Afin de réduire l’éloignement, ils décident de s’envoyer des messages enregistrés sur cassette audio une fois par semaine. Avec le temps, la séparation a raison des amoureux et s’impose alors l’idée d’un suicide simultané par le biais d’une cassette. Tel un tableau pensé par un peintre ou un photographe, chacun doit respecter une certaine mise en scène pour passer à l’acte, un tableau vivant menant à la mort. À la fin, seul le photographe se suicidera de la façon demandée et le paysagiste poursuivra sa vie en tentant de planter un arbre comme

³⁶ CHAMPFLEURY, Jules, « La légende du daguerréotype », *Les bons contes font les bons amis*, dessins par Morin, Paris, Truchy éditeur, 1863 ; réédition chez Ides et Calendes, Lausanne, 1997 ; texte reproduit dans THÉLOT, Jérôme, *Les inventions littéraires de la photographie*, Paris, PUF, 2003, p. 74-77

³⁷ CHAMPFLEURY, *ibid.*, p. 77

« un mausolée anonyme élevé à la mémoire de ce photographe qui l'avait aimé absolument, mais qui avait perdu la Foi. »³⁸

Susan Sontag évoque cette dimension mortifère³⁹. Plus exactement, il s'agit de l'événement qui ne reviendra plus. Dans le cas du photographe, c'est une quête de l'indicible et de l'invisible trace du temps qui est opérée dans sa production. C'est « par la similitude formelle de leurs productions respectives, [qu']il y avait cette compréhension cognitive des codes, des fantômes, de la verticalité et des cylindres. »⁴⁰ Seule, la photographie représente quelque chose que le regard voit, décode simplement et identifie, sans toutefois interpréter pleinement ce que le photographe a encodé. Sontag affirme que « seul le mode narratif peut nous permettre de comprendre. »⁴¹ Dans ce cas-ci, la série semble obligatoire. C'est la similitude, la répétition du cylindre, de sa verticalité, dans la première production du photographe et lorsqu'il le voit comme élément déclencheur de sa mort, qui dicte le message. Mais encore, sans texte pour supporter la photo, le « lecteur » fait l'interprétation qu'il souhaite. Le fait qu'« à chaque semaine ils s'envoyaient sur bandes magnétiques des récits d'amour qui se poursuivaient sur l'autre face par des comptes rendus de ce qu'ils avaient fait, de ce qu'ils avaient vu, à la manière des récits de cartes postales »⁴², complète ce que l'envoi de dessins et de photographies ne peut pas faire : raconter le détail. Chose importante puisque ce sera par ce détail que le dernier tableau, celui du suicide, sera accompli. D'ailleurs, c'est un signe extérieur qu'attend le photographe pour mettre un terme à leur solitude, un *punctum*, pas sur une photographie, mais dans son environnement. Le texte entraîne le lecteur du côté de la performance. La photographie à la fin n'aurait pu

³⁸ MARTIN, *CP*, p. 56

³⁹ « Toutes les photos sont des memento mori. Prendre une photo, c'est s'associer à la condition mortelle, vulnérable, instable d'un autre être (ou autre chose). C'est précisément en découpant cet instant et en le fixant que toutes les photographies témoignent de l'œuvre de dissolution incessante du temps. », SONTAG, *SP*, p. 29

⁴⁰ MARTIN, *CP*, p. 48

⁴¹ SONTAG, *SP*, p. 38

⁴² MARTIN, *CP*, p. 50

survenir sans cet appel soudain provoqué par « une enfilade de longs tubes verticaux, fabriqués avec les pages de leurs [Tibétain] recueils sacrés. »⁴³ C'est une mise en abîme de ce *memento mori*, la mort de la mort, cet événement qui ne surviendra plus puisque le photographe meurt. La dernière cassette est aussi une simulation de la mort puisque chacun reçoit celle du décès de l'autre avant l'acte réel : « Ils firent leur dernière cassette, imitant le son d'un corps qui tombe sur le sol, [...] les chuintements de l'étouffement, les hoquets, ils firent de leur mieux pour convaincre de la véracité de leur agonie. » Ainsi, retrouve-t-on « le corps d'un occidental » mort près des missiles magiques, « les marques bleues de ses doigts autour de son cou. »⁴⁴ C'est dire la force de la volonté et de la description qui pousse le photographe à mourir étranglé de ses propres mains.

J'ajouterai sans m'y étendre davantage que le deuxième chapitre de *Darlinghurst heroes* se termine sur cette phrase : « Les héros de Darlinghurst ont la grâce de la connaissance intime de la mort. »⁴⁵ Je ne peux m'empêcher d'y voir un clin d'œil à l'aspect mortifère de la photographie, d'autant que le roman entier porte sur un être décédé, comme une longue photographie dont le récit nous serait offert.

« L'usage de la photo »

Le premier récit de *Crimes passionnels* met en scène le travail de l'artiste-photographe exposant ses clichés en galerie. On entre dans l'écriture par l'entremise d'un « professionnel », un narrateur qui s'y connaît en photographie. Plusieurs éléments du récit renvoient à l'usage de la photo. Lorsqu'il est question des trois lettres que reçoit André, il affirme que la directrice de la galerie D. « avait, par délicatesse ou par ironie, numéroté les lettres selon leur arrivée me

⁴³ MARTIN, *CP*, p. 54

⁴⁴ MARTIN, *CP*, p. 55

⁴⁵ MARTIN, *DH*, p. 13

prescrivant ainsi un ordre de lecture. »⁴⁶ Ce que l'on peut rapprocher d'une sérigraphie, une suite de photographies à observer dans un sens précis pour en connaître l'histoire. Davantage, chacune des trois lettres peut se regarder comme une image. La première étant une phrase musicale manuscrite, une portée de notes représentant une chanson de Gershwin⁴⁷, sans signature et avec cette légende : « Il faut parfois briser le silence des choses. » La deuxième lettre, plus épaisse, se rapproche de la critique puisque l'admirateur y explique son engouement pour l'exposition par le biais de son *punctum*⁴⁸, cet « appel plus près de l'invite que de l'exhortation, brouillé, diffus »⁴⁹, La troisième lettre ressemble à une *ekphrasis*⁵⁰ :

« afin de pallier au manque que je ressentirais à devoir l'imaginer, il dressa de lui-même un portrait robot. Il décrivit laconiquement son visage et son corps prétextant qu'un photographe apprécierait davantage une description visuelle à une autre où il serait question de ses ambitions, de ses aspirations ».

Bien que la description ne fasse pas partie du texte, le narrateur explique qu'il doit se l'imaginer, se la décrire pour que vive le rêve. Comme un lecteur en présence d'une *ekphrasis* puisque « le matériau descriptif est verbal, et au lecteur revient la tâche, littérale, d'*imaginer* – c'est-à-dire fabriquer – l'objet absent. Il n'existe pas dans ce cas, de contrainte de véridicité »⁵¹. Pas de photographie pour appuyer la description, la photographie décrite, qu'elle soit réelle ou fictive, ne peut être démentie. Le photographe, sans connaître l'inconnu, s'en forge une image par les mots, au même titre que le lecteur lorsqu'il fait la lecture d'une description. C'est un jeu de

⁴⁶ MARTIN, *CP*, p. 12

⁴⁷ idem

⁴⁸ Notion travaillée par Roland Barthes dans *La chambre claire : note sur la photographie* : « C'est lui qui part de la scène, comme une flèche, et vient me percer. [...] Ce second élément qui vient déranger le studium, je l'appellerai donc *punctum* ; car *punctum*, c'est aussi : piqûre, petit trou, petite tache, petite coupure – et aussi coup de dés. » - BARTHES, Roland, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard-Seuil-Cahiers du Cinéma, 1980.

⁴⁹ MARTIN, *CP*, p. p. 14

⁵⁰ « L'*ekphrasis*, enfin, fournit le plus haut degré de picturalisation du texte » - Louvel, Liliane, *Texte/image. Images à lire, textes à voir*, « Modalité du pictural », Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 42

⁵¹ MONTÉMONT, Véronique, « Dites voir (sur l'*ekphrasis*) », in Montier, Jean-Pierre, Liliane Louvel, Danièle Méaux et Philippe Ortel (dir.), *Littérature et photographie*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 460

mystère mis en abyme dans le texte puisqu'on n'a pas accès à la description. L'admirateur aurait pu insérer une photographie, cesser le manège et s'identifier, mais la description et l'imagination ont gagné. En revanche, l'inconnu avoue dans sa missive que la « transcription écrite de son apparence faisait tache sur son projet initial d'avoir avec [André] une relation exclusivement littéraire »⁵². À ce sujet, Montémont avance que « le choix de ne pas montrer les images permet de les hypostasier – elles vont cristalliser représentations et fantasmes, alors que leur banalité aurait pu se révéler, comme le craignait Barthes, déceptive –, mais aussi de les ériger au rang de paradigme. »⁵³ Fait intéressant concernant la troisième lettre, malgré le portrait-robot, le narrateur n'est pas en mesure de reconnaître son admirateur et prend le premier venu comme un potentiel candidat⁵⁴, probablement parce que l'image qu'il s'en fait est construite à l'aide de sa propre référentialité. L'image sans référence doit alors être racontée, sans appui autre que les mots. C'est au lecteur de s'en faire sa propre photographie.

Quand texte devient photographie

Le photographique traverse, on l'aura compris, les récits, voire les contamine par moments, l'écriture et l'histoire devenant elles-mêmes des photographies. Le quatrième récit de *Crimes passionnels* raconte le réveil brutal d'une femme qui découvre son visage recouvert de pustules. Dès lors, elle s'imagine qu'il s'agit d'un coup monté par son mari qui est sur le point d'exposer une série de photographies d'elle, en fait de son visage, de ses lèvres, et qu'il mise sur la différence entre le modèle et la production pour embellir davantage cette dernière. Pendant

⁵² MARTIN, *CP*, p. 15

⁵³ MONTÉMONT, *ibid.*,

⁵⁴ « J'étais intarissable de commentaires, faisant de mon mieux pour être à la fois drôle et convaincant. Mon interlocuteur était peut-être mon cher petit admirateur : ce doit être lui, il me regarde avec insistance, il a deviné, non cela ne se peut pas, il ne se tiendrait pas comme ça, replié sur lui-même, celui-ci n'a aucune élégance dans le regard, pas cette fois, le prochain peut-être. » MARTIN, *CP*, p. 16

qu'elle élabore son plan de vengeance, le mari de son côté l'aide à couvrir son visage de maquillage, lui montre les bases du camouflage et démontre un intérêt grandissant pour l'évolution des boutons. Le jour de la sortie des œuvres du laboratoire, elle paralyse son mari à l'aide de narcotiques dilués dans une coupe de champagne et finit par le tuer en appliquant à son corps toutes les étapes nécessaires au développement d'une photo en chambre noire. Elle le laisse agoniser pendant des heures avant de le voir expirer pour de bon, heureuse de « conn[âître] pour la première fois de son existence la profonde satisfaction du travail bien fait, de l'œuvre terminée. »⁵⁵

Dans ce cas, tel que mentionné précédemment, la photographie fait partie intégrante du texte. L'image confronte la réalité complexée, la laideur de la femme à sa beauté de jadis. C'est le « ça a été » d'un modèle qui n'est plus ce qu'il était. La photographie est d'abord perçue dans sa perfection. Il est question des photographies du visage de la femme, retouchées minutieusement par le mari, durant des heures, par crainte « des imperfections susceptibles d'altérer la beauté de son cher modèle »⁵⁶. L'intrigue joue sur le lien entre la laideur du modèle et celle des clichés géants. « Par la seule vertu de la photographie, l'aile du pathétique effleure presque tous les sujets. Un sujet laid ou grotesque peut être émouvant, du fait de la dignité que lui a conférée l'attention du photographe. »⁵⁷ Une rupture survient lorsque la femme ne ressemble plus aux photographies prises par le mari.

« Son teint si clair qui illuminait désormais le papier photographique n'était plus que la carte géographique de l'abjection avec ses réseaux infâmes [...]. Les photographies se découvraient une nouvelle finalité : pointer, comme le ferait un index impitoyable, sa laideur nouvelle. »⁵⁸

⁵⁵ MARTIN, *CP*, p. 69

⁵⁶ MARTIN, *CP*, p. 62-63

⁵⁷ SONTAG, *op. cit.*, p. 29

⁵⁸ MARTIN, *CP*, p. 64

La photographie possède cette fonction de contraster avec la réalité. Jumelée à cette notion d'événement qui ne reviendra pas, tel le visage de la femme marqué par les boutons, les pustules et l'acide antiacnéique, la photo conserve ce qui fût. Le dernier point sur lequel je m'arrêterai est la mise à mort du photographe par le modèle (figure récurrente dans les récits). La femme reproduit sur son homme les étapes à suivre pour révéler une photographie. Le corps devient alors une photo vivante, en pleine transformation, travaillée au papier de verre pour *permettre à la lumière de glisser*⁵⁹, baignée dans l'acide pour faire apparaître les images, les révéler, puis laissée reposer dans l'acide le temps du fixage. La description de la scène finale laisse place à un tableau vivant, une dernière photographie agonisante, qui ne sera jamais figée sur pellicule, mais dans la chair.

Allégorie du rapport texte-photographie

Le cinquième récit « L'enfant élu » représente, à mon avis, une allégorie de ce rapport qu'entretiennent le texte et la photographie. Raconté par un narrateur omniscient, c'est l'histoire d'un enfant avec un retard de développement, éduqué dans une relation d'amour-haine. « Telle était leur relation, amalgame sulfurique de haine et de tendresse. »⁶⁰ Parce qu'il ne parle pas encore français à l'âge de trois ans, mais une langue bien à lui, une amie de la famille l'étiquette comme « la réincarnation d'un extraterrestre descendu sur terre pour accomplir quelque mission pacifique, quelque dessein supérieur, une sorte de *Sonnenkind* de l'espace, un enfant élu. »⁶¹ À l'âge de cinq ans, il aime regarder le soleil pendant de longues secondes⁶² pour ensuite en voir l'empreinte derrière ses paupières closes. L'enfant indésirable devient plus tard l'honneur de la

⁵⁹ MARTIN, *ibid.*, p. 68

⁶⁰ MARTIN, *CP*, p. 79

⁶¹ *Idem*

⁶² MARTIN, *CP*, p. 80

famille, l'inventeur d'« un petit appareil servant à mesurer la distance entre les étoiles »⁶³, un astronome, « le premier à photographier les étoiles circumpolaires qui traçaient sur le papier des cercles concentriques grâce à un long temps d'obturation »⁶⁴, célèbre pour avoir lancé la *thèse du temps cyclique*⁶⁵, sédentaire aguerrri, amateur de photographies érotiques obscènes ; suite à un coma, il meurt après l'intervention de sa mère qui le débranche et lui arrache les deux yeux en guise de souvenir. Impossible de ne pas songer à cette dernière scène en lien avec celle de *L'histoire de l'œil* de Bataille alors que Simone demande à Sir Edmond d'arracher l'œil du prêtre Don Aminado pour ensuite « l'introdui[re] dans sa chair. »⁶⁶ D'autant que le récit se termine avec ces mots : « Peut-être les porterait-elle en elle, au fond du lieu d'où son fils n'aurait jamais dû sortir. »

Au départ, la référence photographique dans le texte se fait plutôt subtile. La première scène est celle où l'enfant prend un bain avec des crayons-savons de couleur. « La fonte des crayons colorait l'eau et transformait son petit corps spongieux et ratatiné par la chaleur en corail vivant. Il sortait de la baignoire bariolée, plus sale encore qu'avant le bain, comme un enfant de papier à la cuve. »⁶⁷ Le corps de l'enfant est une pellicule recevant la couleur. Ensuite, l'enfant découvre la photographie dès l'âge de cinq ans alors qu'il regarde le soleil pendant de longues secondes. Il expérimente l'impression des rayons du soleil sur sa rétine et leur reproduction sur l'envers de ses paupières : « lorsqu'il fermait les yeux, il retrouvait le soleil imprimé sur ses paupières closes, mais vert ou bleu, dépendamment de l'heure du jour et, tranquillement, le

⁶³ MARTIN, *CP*, p. 83

⁶⁴ MARTIN, *CP*, p. 84

⁶⁵ « remettait en question les idées traditionnelles de l'évolution. Selon lui, il n'y avait finalement que stagnation de l'univers, absence de transformation véritables des éléments, un perpétuel retour au point d'origine. » MARTIN, *CP*, p. 84

⁶⁶ BATAILLE, Georges, *L'histoire de l'œil*, Éditions 10/18, Paris, 1979 [1967], p. 168

⁶⁷ MARTIN, *CP*, p. 77

deuxième soleil s'évanouissait. »⁶⁸ C'est d'ailleurs cette pratique qui l'amène à sa condition finale, son état végétatif, comme si la photographie avait raison de lui. Or, le contact qu'a l'enfant avec la photographie dans le récit n'est pas que négatif. L'astronome qu'il devient prend en photo les étoiles grâce à un long temps d'obturation. C'est une ouverture sur l'univers, permettant de percevoir le temps par le mouvement de l'extrême lointain. Par l'entremise d'un objet réputé répéter « mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement »⁶⁹, l'astronome parvient à établir une temporalité, une thèse supportant l'idée d'un perpétuel retour au point d'origine.

Le langage photographique est en lien avec la sédentarité de l'enfant devenu adulte. Ayant « une hantise des voyages due aux problèmes de mobilité remontant à son enfance »⁷⁰, il possède une collection de photographies des « paysages de Cartier, Bresson, Giacomelli, Koyama, Goeffrey James »⁷¹. Il côtoie le monde par les photographies. Aucun besoin de sortir, il peut voyager par le biais des images photographiées. Susan Sontag affirme que « le résultat le plus monumental de l'entreprise photographique est de nous donner le sentiment que le monde entier peut tenir dans notre tête, sous la forme d'anthologie d'images. »⁷² Elle ajoute à cela que « les photographies, qui bricolent l'échelle du monde, se voient elles-mêmes réduites, agrandies, recadrées, retouchées, manipulées, truquées. »⁷³ C'est dire que le monde extérieur que se construit l'astronome qui n'a « pas besoin de se déplacer, le monde éta[n]t là, suspendu à ses murs »⁷⁴, ne représente pas nécessairement la réalité. Les photographies maintiennent le garçon dans l'illusion d'accéder au monde réel.

⁶⁸ MARTIN, *CP*, p. 81

⁶⁹ BARTHES, *CC*, p. 15

⁷⁰ MARTIN, *CP*, p. 84-85

⁷¹ *Idem*

⁷² SONTAG, *SP*, p. 15

⁷³ SONTAG, *SP*, p. 17

⁷⁴ MARTIN, *CP*, p. 85

La dernière occurrence photographique dans le récit se rapporte à la sexualité du garçon. « Toujours vierge, il ne connaissait des corps que ceux des modèles de Mapplethorpe, Evergon, Duane Michals, Appelt. Ces images-là étaient conservées dans des cartables cachés au fond d'une garde-robe. »⁷⁵ Non seulement l'image invoque-t-elle le désir, mais elle se doit d'être préservée du regard des autres, cachée et ressortie seulement par son utilisateur. « Le sentiment de l'inaccessible, que les photos peuvent susciter, se branche directement sur l'érotisme de ceux chez qui la distance rend l'objet plus désirable. »⁷⁶ N'étant pas à l'aise avec le monde extérieur, l'enfant a trouvé le moyen, avec l'aide des photographies, d'assouvir son besoin d'érotisme. Il reste que son rapport à l'image est déviant, il se cache lui-même dans une garde-robe pour se masturber en regardant des photographies grotesques et cauchemardesques, « images d'homme en complet veston au sexe gigantesque sorti de la braguette, de jeune garçon nu, ailé, veillant au chevet d'un vieillard incontinent, d'un hermaphrodite berçant un fœtus avorté, d'un homme trop gras jouant au Manneken Pis. »⁷⁷ Comme si le fait qu'il s'agisse d'images photographiques rendait acceptable une telle « consommation ». « L'immense inventaire photographique de la détresse et de l'injustice dont le monde est rempli nous a d'une certaine façon familiarisés avec l'atrocité, en faisant apparaître l'horreur plus ordinaire : familière, lointaine [...], inévitable. »⁷⁸ On peut penser au travail de Joel-Peter Witkin et ses photographies alliant érotisme et *Freak shows*... Mises en scène et travaillées à partir du négatif afin de contrôler au maximum ce que représentera la photographie une fois terminée, les clichés de Witkin se maintiennent à la limite de l'art (notamment par ses allusions aux œuvres iconiques de l'histoire de l'art) et du grotesque. En lien avec ce travail du négatif, Philippe Dubois, à

⁷⁵ MARTIN, *CP*, p. 85-86

⁷⁶ SONTAG, *SP*, p. 30

⁷⁷ MARTIN, *CP*, p. 87

⁷⁸ SONTAG, *SP*, p. 35

propos de Freud et de son travail sur l'inconscient, évoque dans son texte « Palimpsestes »⁷⁹ ce qu'il nomme « des métaphores photographiques ». Selon Dubois, Freud parle de l'appareil psychique comme d'un appareil optique, partant de son négatif pour transiter vers son positif. Ainsi, il cite Freud à partir de *L'introduction à la psychanalyse* : « nous admettons que chaque processus psychique existe d'abord à un stade inconscient pour passer ensuite à la phase consciente, à peu près comme une image photographique commence par être négative et ne devient l'image définitive qu'après avoir passé par le stade positif. »⁸⁰ Si la photographie et la psychanalyse peuvent fonctionner comme métaphores l'une de l'autre, le goût du garçon pour des photographies de ce genre se range du côté de la *révélation* de soi.

L'idée que le récit serait une allégorie de la relation entre le texte et l'image me vient de cet « amour-haine » que partagent la mère et le fils et du parcours de vie du garçon. La mère étant le texte, n'aimant pas l'enfant dont elle s'occupe, le stigmatisant, mais lui donnant tout de même une chance (elle le recueille en son sein) et le fils la photographie, papier buvard, rejeté, ostracisé pour finalement être accepté, adoré et honoré. D'autant qu'il se révèle au fil de la lecture, passant de négatif à positif.

⁷⁹ DUBOIS, Philippe, « Palimpsestes », in *Anamnèse*, Dazibao, Montréal, 1989, p. 17-27

⁸⁰ FREUD, Sigmund, *Payot*, Coll. PBP, p. 275-276 cité dans DUBOIS, Philippe, « Palimpsestes », in *Anamnèse*, Dazibao, Montréal, 1989, p. 21

LA PHOTOGRAPHIE, UNE PARENTHÈSE

Ainsi, après l'événement que constitua sa naissance, la photographie a rapidement rejoint les objets utiles, mais modestes, voire indignes, dont on n'ose [*sic*] à peine parler parce qu'ils sont longtemps restés hors cadre.

Philippe Ortel – *La littérature à l'ère de la photographie*

Selon le Trésor de la langue française, une parenthèse est un « procédé stylistique consistant à insérer dans le corps de la phrase principale un élément grammatical autonome (mot, proposition, phrase...) qui en précise le sens ou introduit une digression. »⁸¹ Considérant le texte une phrase principale, la photographie peut alors être « vue » comme cet élément grammatical autonome. Elle fait office d'auxiliaire la plupart du temps puisque juxtaposée au texte. Sans nécessairement participer au récit, elle s'y joint en s'insérant entre les pages, dans les paragraphes, entre les phrases, au milieu du texte. Elle est foncièrement illustrative, voire accessoire. Si bien qu'on a tendance à ne lui apposer que cette fonction. Or, « l'illustration amène un éclaircissement du texte, un recentrement, peut rendre plus réel une scène, un décor, une atmosphère, un état d'âme ; mais elle peut aussi interroger, déplacer l'accent par le choix d'une scène apparemment marginale, être une traduction belle et infidèle. »⁸² Je me pencherai ici sur cette valeur « auxiliaire » présente dans les œuvres de Martin. C'est-à-dire ces moments où la photographie sert seulement à appuyer le texte, où elle finit par détourner la lecture et changer son interprétation (digression), mais aussi où elle demeure ce vecteur de la mémoire, d'un souvenir qu'on aimerait conserver intact.

⁸¹ Parenthèse, <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1604382735>; [site consulté le 19 août 2015]

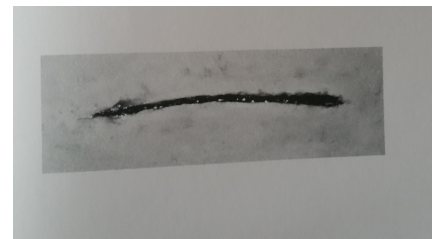
⁸² EDWARDS, *ibid.*, p. 10

Vraisemblance

Dans la première partie de cet essai, il était question de la dimension de « pièce à conviction » de la photographie. Sa présence au sein du récit donne une impression de véracité et justifie d'une certaine façon l'histoire racontée. L'incrimination que propose la photographie dans *Crimes passionnels* ne fait pas que corroborer la cause de la mort des victimes puisqu'aucune identité n'est assignée aux morceaux de corps, les images entretiennent le doute. Dans ce cas la photographie devient accessoire, là pour ébranler la vérité du récit et la croyance du lecteur.

Cette ambiguïté est constitutive de *Crimes passionnels* dès le premier récit. « Le grand nègre » traite d'une relation entre un photographe André H. et un admirateur secret, surnommé Barthélémy. C'est une intrigue amoureuse s'appuyant sur le travail du photographe, *Les mains bleues*, et le désir d'un admirateur pour le modèle exposé. Quelques années après l'échec de la relation, de passage à Düsseldorf, le photographe apprend l'assassinat du modèle et reconnaît dans la disposition du corps décrite par le journal que l'assassin est son admirateur, sans toutefois prendre la décision de le dénoncer. Sans cela, il n'aurait plus d'admirateur. Une phrase accompagne la dépouille : « La photo menteuse ».

La photographie qui suit le récit représente une ligne noire, horizontale, légèrement courbée vers le haut, donnant l'impression qu'il s'agit d'une entaille encore fraîche. On peut facilement associer le symbole de la ligne à la trace que laisse



la pénétration d'une lame dans la chair, mais dans ce cas-ci, il aurait dû y avoir une étoile autour de la trace puisque Hermann est retrouvé « sept dagues enfoncées dans chacune des étoiles

tatouées »⁸³. Certes, l'image a tout au plus trois centimètres sur cinq, l'étoile pourrait se trouver hors champ. En revanche, l'espace séparant la blessure du cadre reste assez important et permet de croire qu'il n'y a rien autour de cette dernière. J'ajoute que dans le récit le corps a été retrouvé recouvert de cire à chaussure noire et que la peau sur la photographie est blanche. En ce sens, la mention « la photo menteuse » ajoute à la contradiction, discréditant l'effet de « pièce à conviction », mais conservant son lien avec la cause de la mort du modèle. Il y a alors digression, comme pour la parenthèse, un écart entre le récit et la photographie, entre ce qui est raconté et ce que le lecteur voit.

Si la vraisemblance interroge le lien entre l'histoire et la preuve apportée par la présence de la photographie, qu'arrive-t-il lorsque c'est le récit lui-même qui met en danger cette relation ? C'est ce qu'on retrouve dans « L'antidote du Docteur G. » qui aborde l'agnosie visuelle, un trouble neuropsychologique « ne modifi[ant] pas le fonctionnement de l'œil, mais compromet[tant] l'interprétation naturelle que le cerveau tire des informations rétiniennes. »⁸⁴ Il s'agit d'une « interruption partielle ou totale de la perception du monde extérieur. Ce mal efface littéralement des pans de réels »⁸⁵. « Les lésions provoquent l'imposition de voiles sur les choses, l'injonction de la disparition partielle et illogique de parcelles du monde. »⁸⁶

Il y est plutôt question de la vision que de la photographie. C'est la notion de ce qu'on ne voit pas qui est intéressant. Le patient atteint d'agnosie perd une portion de la réalité qui l'entoure et doit du coup en pallier l'absence, comme la photographie coupe des pans de réels par le truchement d'un cadre, d'une profondeur de champ, abandonnant une part d'image extérieure, nébuleuse, voire floue. Le narrateur raconte les découvertes du Docteur G., ses expérimentations

⁸³ MARTIN, *CP*, p. 24-25

⁸⁴ MARTIN, *CP*, p. 32

⁸⁵ *Idem*

⁸⁶

et ses révélations à propos de ce mal neuropsychologique affectant la perception visuelle. Une de ses méthodes de recherche consiste à prendre des photographies dans l'album de famille du patient et lui demander ce qu'il voit. Par le biais de cette intervention, le docteur s'est vite rendu compte que certains trichaient, qu'ils décrivaient de mémoire ce qu'ils voyaient, n'ayant pas toujours été agnosiques. Ce qui l'amène à publier un ouvrage à la Harvard University Press : *Photographie et supercherie, le mal des apparences*. C'est par le biais de la photographie que le Docteur G. peut illustrer efficacement ses découvertes⁸⁷. « Il découpait dans un papier calque des surfaces exactement identiques aux visages reproduits sur la photographie et les en recouvrait, il appliquait une laque translucide sur les parties devenues non identifiables. »⁸⁸ Dans ce cas-ci, la photographie devient le seul médium pouvant illustrer un handicap que même les personnes touchées par l'agnosie ne peuvent confirmer. « *Le mal des apparences* » renvoie à cette phrase du premier chapitre : « La photo menteuse ». En ce qui a trait à la photographie, la vue des patients ne peut être prise en compte, puisqu'ils ne voient pas toutes les portions de l'image, qu'ils trichent afin de recoller les morceaux manquants⁸⁹, qu'ils ne veulent plus voir les visages qui les dupent, les émotions qui les indisposent, etc.. Bref, la photographie devient elle-même questionnable puisque celui qui la regarde ne voit pas nécessairement la même chose que l'autre.

Si c'est le modèle qui meurt la plupart du temps dans les récits de *Crimes passionnels*, la postface de Marc Hyland se « venge » sur les histoires et leur photographie en démentant leur vérité. Il explique le mode de réalisation des photographies puis l'élaboration des textes en lien avec ces dernières. « Un spécialiste du maquillage, "effets spéciaux", et son assistante allaient

⁸⁷ MARTIN, *CP*, p. 36

⁸⁸ *Idem*

⁸⁹ « Les comptes rendus de ces patientes ne font plus appel à aucune description d'ordre visuel, ils se limitent à l'évocation d'un savoir empirique. Par exemple, un patient à qui il demanderait de décrire une baleine dirait qu'il s'agit d'un grand cétacé, à la bouche garnie de fanons, recherché pour son huile. » MARTIN, *CP*, p. 34

simuler sur mon corps quelques blessures dont André ferait des photos. »⁹⁰ Bien que « la photo menteuse » soit un indice dès le départ, ce n'est qu'en fin de lecture qu'on se fait dire par le modèle et non l'auteur et photographe, que les clichés sont des mises en scène, des trucages, de la falsification, qu'il n'existe aucun véritable lien entre l'histoire et la photographie l'accompagnant. L'auteur s'est joué de son lecteur, en lui montrant une fausse preuve, un faux témoignage photographique, censés être là pour supporter et corroborer le récit. Une fin métadiscursive indiquant une mise en abyme confirme la relation de jeu entre le texte et la photographie.

Narration obligée

Barthes dans *La chambre claire* mentionne l'existence d'un type de photographie dépourvue de *punctum*, « un type de photo très répandu (le plus répandu du monde), qu'on pourrait appeler la *photographie unaire*. »⁹¹ À cela il ajoute : « la Photographie est unaire lorsqu'elle transforme emphatiquement la « réalité » sans la dédoubler, la faire vaciller »⁹². Ce type n'est pas pour autant dépourvu d'intérêt. Si elle est banale au premier regard, une légende, une narration appropriée peut la rendre aussi attrayante qu'une photographie chargée de sens, forte, « produis[an]t un choc dans la mesure où elle montre du jamais vu. »⁹³ Dans certains cas, la narration est obligatoire pour que la photographie se déploie complètement.

C'est le cas de la photographie qui suit le récit « Le miracle » qui représente cinq taches noires de forme allongée et au bout arrondi, rappelant la description du corps du photographe et de ses marques autour du cou. Sans cette description, le lecteur aurait été dans l'impossibilité

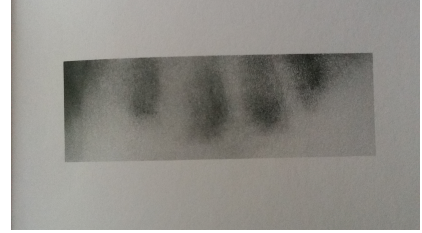
⁹⁰ MARTIN, *CP*, p. 93

⁹¹ BARTHES, *ibid.*, p. 69

⁹² *Idem*

⁹³ SONTAG, *SP*, p. 33

d'interpréter la photo. Le cadrage ne laisse voir aucune autre forme que les taches et encore, les cinq ne sont pas complètes. Sans le texte, cela pourrait être du pochoir, des taches quelconques, de la saleté, des ombres, une main à travers une



vitre givrée, etc. Sans la narration, la photographie ne représente rien d'autre que des formes noircies que l'on devine être des traces de doigts, celles du photographe, qu'il a laissées autour de son cou après s'être suicidé par strangulation. Bref, c'est une photographie qui a besoin du texte pour être interprétée, tandis que le texte n'a pas besoin de la photographie pour dérouler son intrigue. Ainsi, la photo devient facultative. On peut supprimer la photographie sans que cela change l'histoire, son interprétation. La photographie est cette parenthèse que l'on met et que l'on enlève selon que l'on désire ajouter ou non du sens au texte. Comme une anecdote qu'on décide de raconter au beau milieu d'un souvenir que l'on partage.

Aporie du temps photographique

Sontag souligne que « c'est précisément en découpant cet instant [souvenir] et en le fixant que toutes les photographies témoignent de l'œuvre de dissolution incessante du temps. »⁹⁴ Le jour, la nuit, le passé, le futur, travaillent le document photographique et ses possibles interprétations.

André croit reconnaître K. en « cet homme roux qui [lui] sourit. »⁹⁵ À vrai dire, il ne le reconnaît pas. Il « le trouve laid, il a perdu cette allure de pain d'épices qui [l']avait séduit [...]. Il est horrible. »⁹⁶ Six ans avec la même image dans la tête, la même « photographie », le

⁹⁴ SONTAG, *SP*, p. 29

⁹⁵ MARTIN, *DH*, p. 16

⁹⁶ MARTIN, *DH*, p. 17

narrateur se demande s'il ne serait pas « intervenu sur la photographie de [sa] mémoire »⁹⁷. Le temps se serait joué de son souvenir. Avoir une photographie, c'est avoir le pouvoir de constater le changement. Et prendre une photo, c'est contrôler le temps. Comme dans ce passage concernant le vieillissement : « Il a essayé, depuis, la photo de mode. [...] Il me dit qu'une fois sur la photo il n'a plus d'âge. On y est à jamais à l'abri du vieillissement. [...] Dans la photographie, le temps est suspendu comme dans l'attente. »⁹⁸ Or, André se trouvant devant un inconnu se fie à l'image de sa mémoire, une photographie grossière qui avec le temps aura pu s'atténuer, se modifier au bon désir de son fantasme, et aura besoin d'être en présence du véritable K. pour raviver l'image, et le voir comme s'ils ne s'étaient jamais quittés : « Nous nous sommes quittés hier. »⁹⁹

Le passé peut être ravivé par la photographie à condition d'avoir un témoin, une personne avec les références requises pour la mise en lecture. Le dernier chapitre de *Darlinghurst heroes* « L'île Christmas » décrit une société marginale, les *Fleet First*, une communauté en retrait de la société, se cachant dans un hôtel désaffecté et se faisant soigner incognito par K., le soir venu. Parmi eux se trouve Wim, le seul à avoir en sa possession des photographies, porteuses d'un moment révolu :

« Seul Wim avait apporté une enveloppe contenant des photographies d'avant, des images de l'autre monde. Il me tendit l'enveloppe pour que je regarde, pour que je le comprenne un peu. Il était le plus jeune, le plus résistant à l'oubli. Je m'assis près de lui pour qu'il me les commente, mais le visage ainsi bardé rendait son élocution difficile [...] Sur l'une d'elles, un garçon avait remonté son t-shirt et posait à la cover-girl, le bras remonté derrière la nuque. Les gens autour de lui semblaient le trouver très amusant. Un homme cependant regardait le jeune homme avec un air de mépris [...] J'étais convaincu que ce regard devait rester le secret de l'homme, je commettais en fait une horreur aussi grande que celle du photographe en regardant impudiquement ce regard qui ne m'était pas adressé, qui n'était

⁹⁷ *Idem*

⁹⁸ MARTIN, *DH*, p. 27

⁹⁹ MARTIN, *DH*, p. 18

adressé à personne et qui n'aurait pas dû passer à la photographie. [...] Cette gratuité photographique n'était pas seulement insidieuse, elle était pornographique. »¹⁰⁰

À défaut de pouvoir se raconter, Wim tend les photographies au narrateur. Le résultat en est prenant. André n'ayant pas accès à une narration adéquate voit dans la photographie ce qu'il veut bien, ce qui le frappe, pour rappeler la notion de *punctum*. Il y a une cassure entre la volonté de celui qui montre et celle de celui qui reçoit entraînant du même coup une rupture de la signification du document photographique¹⁰¹. Avec le temps suit l'incertitude : Wim ne pouvant s'exprimer adéquatement, il n'est pas à même d'expliquer la photographie et alors le regard d'André se porte sur autre chose, sur les yeux de celui qui ne devait pas être sur la photographie. Ce n'est plus le sujet de la photographie qui intéresse, c'est le temps qu'elle représente, celui qu'elle donne sans rien demander en retour, cette digression si l'on peut dire. La photographie est pour Wim une extension de son passé, de son vécu. L'homme avec son air de mépris est comme la photographie dans le texte. Il est là, à côté, tel un cheveu sur la soupe, mais il attire le regard du narrateur. C'est lui qui est intéressant. On passe vite sur la pose « cover-girl » et sur « les gens autour de lui ». C'est l'élément grammatical autonome que le narrateur « regarde impudiquement ». Celui qui n'aurait pas dû y être, qui aurait dû être supprimé et qui reste, comme la photographie.

¹⁰⁰ MARTIN, *DH*, p. 97-99

¹⁰¹ Kracauer aborde le même sujet concernant la photo d'une grand-mère, dans son texte *La photographie* en affirmant que « s'il n'y avait pas en même temps la tradition orale, on ne pourrait pas reconstruire la grand-mère à partir de ce portrait. »¹⁰¹ En fait, Kracauer affirme qu'on peut se fier au récit du contemporain, mais qu'avec le temps, les témoins disparaissent et avec eux la certitude qu'il s'agit bien de la photographie de la personne mentionnée.

CONCLUSION

« Envahissant progressivement tous les lieux, depuis les devantures des magasins jusqu'au portefeuille des particuliers, en passant par les murs des maisons et les albums de salons destinés aux visiteurs, la photographie se fond dans le décor, perdant insensiblement son statut de signe pour rejoindre l'univers muet des choses »¹⁰², affirme Ortel. Ajouter du texte à son existence semble lui redonner du sens. Lire la photographie, son histoire, ce qu'elle raconte sans mot, c'est lui conférer une signification, une raison d'être, une possibilité de plus d'être de l'art. Sontag dit que « le texte imprimé filtre le monde, le transforme en objet mental, de façon moins traîtresse, semble-t-il, que les images photographiques qui sont maintenant la source principale où l'on apprend à quoi ressemblait le passé et ce que contient le présent. »¹⁰³ La photographie non-figurative permet au lecteur de projeter sa propre référentialité. La « pièce à conviction » incrimine, justifie et confirme le récit qu'elle accompagne. Elle peut aussi bernier le lecteur en jouant sur son pacte de vérité, sur le vraisemblable de sa proposition. On donne trop souvent raison à la photographie à cause de sa part de réel. C'est le texte alors qui peut la faire mentir. La reléguer au rang de parenthèse, d'insertion grammaticale non nécessaire ou lui faire dire ce qu'il veut.

La photographie argentique ou brute (RAW) offre du temps, un temps cru, sans maquillage, sans traitement, dans sa plus pure représentation de ce qui a été et qui ne sera plus. Sans témoin pour l'expliquer, on se retrouve dans cette idée d'un « don », tel qu'évoqué par Jacques Derrida dans son ouvrage *Donner le temps : I. La fausse monnaie*¹⁰⁴. Il y est question de l'aporie du don, puisqu'une fois accepté le don n'existe plus, devenant ainsi une

¹⁰² ORTEL, *ibid.*, p. 8

¹⁰³ SONTAG, *SP*, p. 16

¹⁰⁴ DERRIDA, Jacques, *Donner le temps : I. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, 1991, 235 p.

marchandisation, un acte d'échange entre un donateur et un donataire, un geste purement économique. À la base, la photographie est le don d'un événement. On ne peut l'accepter parce qu'elle ne nous est pas donnée directement. On la voit simplement. C'est à celui qui la reçoit d'y lire ce qu'il veut : une digression, une image à loisir, une suspension du temps, un ailleurs dans l'espace du texte. C'est là tout le potentiel de la photographie entrant en collision avec le texte. La photographie est plus qu'une illustration, elle est polysémique. Le texte est là pour révéler un minimum de sens. Car la photographie est autonome, elle est une parenthèse qu'il ne faut pas retirer.

La photolittérature participe à cette fictionnalisation de la photographie et n'a pas fini de surprendre son lecteur. *Crimes passionnels* et *Darlinghurst heroes* ne sont que deux œuvres parmi une multitude faisant dialoguer les deux média. D'ailleurs, deux autres ouvrages de Martin participent au fond photolittéraire québécois, *Chroniques de l'Express*¹⁰⁵ et *L'impasse d'A.S.*¹⁰⁶, l'un portant la caractéristique de « nature morte », clin d'œil à la peinture, et l'autre tel un photoreportage, à la façon du détective privé, sur l'intrusion dans la vie de l'autre, jouant sur l'aspect « voyeur » que peut avoir la photographie. Je joins en annexe leur fiche que je soumettrai au site du PHLIT afin de continuer l'élaboration d'une bibliographie photolittéraire québécoise qui saura démontrer tout l'intérêt que possède la photolittérature et davantage, la photofiction.

¹⁰⁵ MARTIN, André, *Chroniques de l'Express : natures mortes — récits photographiques*, Laval, Trois, 1997, 231 p.

¹⁰⁶ MARTIN, André, *L'impasse d'A.S. — récit photographique*, Montréal, Dazibao, Des photographes, 1999, 133 p.

ANNEXE

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS PRINCIPAL

MARTIN, André, *Crimes passionnels — cinq faits divers photographiques*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 93 p.

MARTIN, André, *Darlinghurst heroes*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, 111 p.

CORPUS SECONDAIRE

MARTIN, André, *Chroniques de l'Express : natures mortes — récits photographiques*, Laval, Trois, 1997, 231 p.

MARTIN, André, *L'impasse d'A.S. — récit photographique*, Montréal, Dazibao, Des photographes, 1999, 133 p.

MARTIN, André, « Mes modèles : fantômes [sic] de photographies », *Liberté*, vol. 42, n°3, (249) 2000, p. 46-50.

MARTIN, André, « Mes modèles » *Intermédialités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques/Intermediality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, n° 2, 2003, p. 160-169.

CORPUS CRITIQUE SUR L'ŒUVRE D'ANDRÉ MARTIN

ASSELIN, Olivier, « Le pacte photographique : quelques autofictions d'André Martin », *Intermédialités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques/Intermediality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, n° 2, 2003, p. 156-159.

CORPUS THÉORIQUE

ANDRONIKOF, Anne et RÉVEILLÈRE, Christian, *Rorschach et Psychiatrie : à la découverte du malade derrière la maladie*, *Psychologie française*, vol. 49, Issue 1, 2004, p. 104. [Consulté en ligne juillet 2015 - <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0033298404000032>]

ARROUYE, Jean (dir.), *La photographie au pied de la lettre*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2005.

BAETENS, Jan, « Jean-François Chevrier, *Proust et la photographie. La résurrection de Venise* », *Études photographiques*, Notes de lecture, Avril 2010, [En ligne], mis en ligne le 26 avril 2010. URL : <http://etudesphotographiques.revues.org/3003>. [consulté le 20 août 2015]

- BARTHES, Roland, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard-Seuil-Cahiers du Cinéma, 1980.
- BAUDELAIRE, Charles, *Salon de 1859 : texte de la Revue française*, Paris, Champion, 2006 [1859].
- BENJAMIN, Walter, *Oeuvres III*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, 2000 [*Gesammelte Schriften*, 1972].
- BOURDIEU, Pierre (dir.), *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 1965.
- DUBOIS, Philippe, « Palimpsestes », in *Anamnèse*, Dazibao, Montréal, 1989.
- EDWARDS, Paul, *Soleil noir. Photographie et littérature, des origines au surréalisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.
- EDWARDS, Paul, *Je hais les photographes ! Textes clés d'une polémique de l'image, 1850-1916*, Paris, Anabet, 2006.
- FREUND, Gisèle, *Photographie et société*, Paris, Seuil, 1974.
- GARNIER, Marie-Dominique (dir.), *Jardins d'hiver : littérature et photographie*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1999.
- GLAUDES, Pierre (dir.), *La représentation dans la littérature et les arts*, Toulouse, Presses Universitaires de Toulouse Le Mirail, 1999.
- GROJNOWSKI, Daniel, *Photographie et langage. Fictions, illustrations, informations, visions, théories*, Paris, José Corti, 2002.
- GROJNOWSKI, Daniel, *Usages de la photographie : vérité et croyance. Documents, reportages, fictions*, Paris, José Corti, 2011.
- HAMON, Philippe, *Imageries. Littérature et images au XIXe siècle*, Paris, José Corti, 2007 [2001].
- HÉBERT, Louis et Lucie Guillemette, *Intertextualité, interdiscursivité et intermédialité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009.
- JOPECK, Sylvie, *La photographie et l'(auto)biographie : anthologie*, Paris, Gallimard, coll. « Texte & dossier », 2004.
- KRACAUER, Siegfried, *Le voyage et la danse : figures de ville et vues de films*, textes choisis et présentés par Philippe Despoix ; traduits de l'allemand par Sabine Cornille, Paris-Québec, Éditions de la Maison des sciences de l'homme-Presses de l'Université Laval, 2008.
- KRAUSS, Rosalind E., *Le photographique. Pour une théorie des écarts*, trad. par Marc Bloch et Jean Kempf, Paris, Macula, 1990.
- LOUVEL, Liliane, *Texte/image. Images à lire, textes à voir*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.
- LOUVEL, Liliane, *Le tiers pictural. Pour une critique intermédiaire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

- MARCOTTE, Gilles, *Une littérature qui se fait*, Bibliothèque Québécoise, Québec, 1994
- MARINIELLO, Silvestra, « Commencements », *Intermédialités* 1, 2003, p. 47-62.
- MARINIELLO, Silvestra, « La littéracie de la différence », *Appareil et intermédialité*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 163-187.
- MÉAUX, Danièle et Jean-Bernard Vray (dir.), *Traces photographiques, traces autobiographiques*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004.
- MOHOLY-NAGY, László, *Peinture, photographie, film et autres écrits sur la photographie*, trad. de l'allemand par Catherine Wermester et de l'anglais par J. Kempf et G. Dallez, Nîmes, J. Chambon, 1993.
- MONTANDON, Alain (dir.), *Iconotextes*, Paris, Ophrys, 1990.
- MONTIER, Jean-Pierre (dir.), *À l'œil. Des interférences textes/images en littérature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.
- MONTIER, Jean-Pierre, Liliane Louvel, Danièle Méaux et Philippe Ortel (dir.), *Littérature et photographie*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- NANCY, Jean-Luc, *Au fond des images*, Paris, Galilée, 2003.
- OBERHUBER, Andrea (dir.), *Claude Cahun : contexte, postures, filiation. Pour une esthétique de l'entre-deux*, Montréal, Département des littératures de langue française, coll. « Paragraphes », 2007.
- OOSTERLING, Henk, « Sens(a)ble Intermediality and Interesse. Towards an Ontology of the In-Between », *Intermédialités*, 1, 2003, p. 29-46.
- ORTEL, Philippe, *La littérature à l'ère de la photographie. Enquête sur une révolution invisible*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 2002.
- RABB, Jane M., *Literature and Photography. Interactions 1840–1990. A Critical Anthology*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1995.
- ROCHE, Roger-Yves, *Photofictions : Perec, Modiano, Duras, Goldschmidt, Barthes*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009.
- ROUILLÉ, André, *La photographie. Entre document et art contemporain*, Paris, Gallimard, 2005.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *L'image précaire. Du dispositif photographique*, Paris, Seuil, 1987.
- SONTAG, Susan, *Sur la photographie*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 2000 [traduit de l'anglais : *On Photography*, 1973].
- THÉLOT, Jérôme, *Les inventions littéraires de la photographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.
- TILLEUIL, Jean-Louis et Myriam WATTHÉE-DELMOTTE (dir.), *Texte, image, imaginaire*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- WAGNER, Peter (dir.), *Icons – Texts – Iconotexts*, New York, Walter de Gruyter, 1986.

CORPUS LITTÉRAIRE

BATAILLE, Georges, *L'histoire de l'œil*, Éditions 10/18, Paris, 1979 [1967].

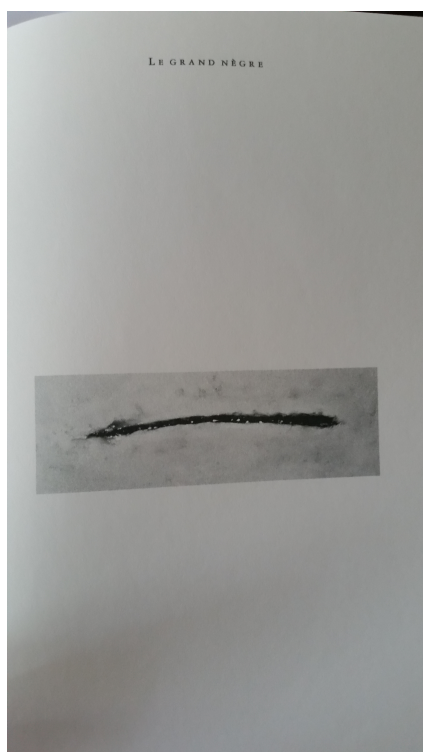
BRETON, André, *Nadja*, Gallimard, Paris, 1964.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swan*, Paris, Gallimard, 1987.

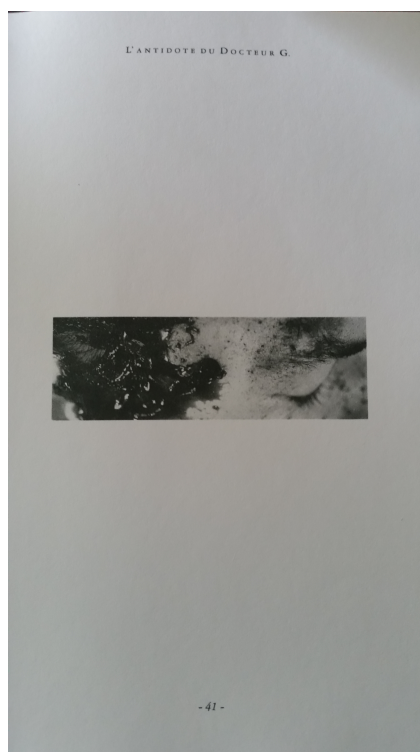
RODENBACH, Georges, *Bruges-la-morte*, GF Flammarion, France, 1998.

ANNEXE

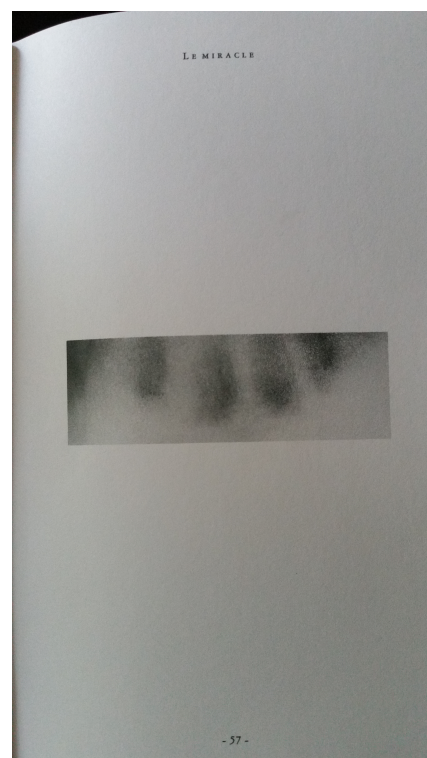
PHOTOGRAPHIE 1



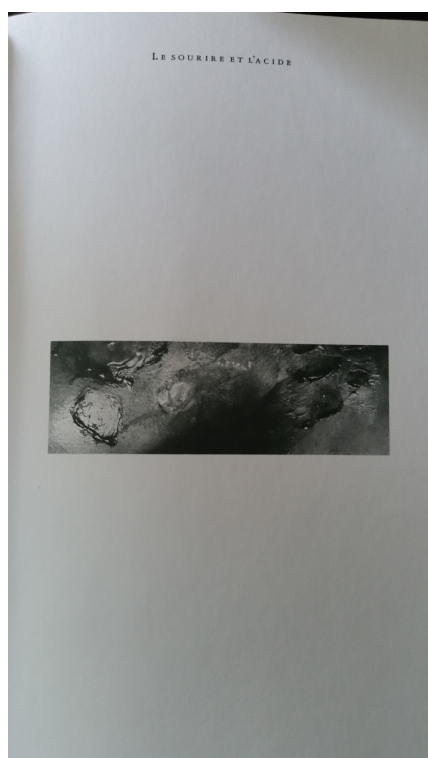
PHOTOGRAPHIE 2



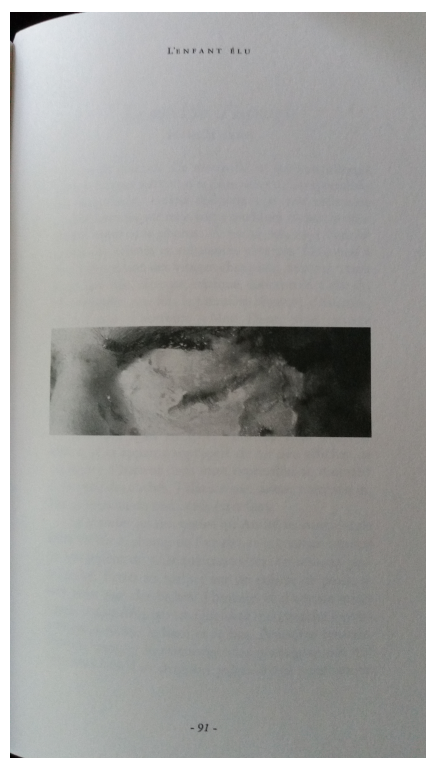
PHOTOGRAPHIE 3



PHOTOGRAPHIE 4



PHOTOGRAPHIE 5



Crimes Passionnels : Cinq faits divers photographiques : récits

Auteur : Martin, André

Type : Livre (Récits)

Éditeur : Les herbes rouges

Lieu de publication : Montréal (Québec)

Date de publication : 1992

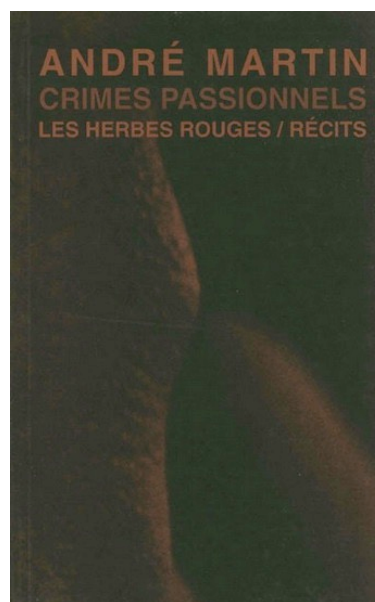
Format : 21 cm

Langue : FRA

Pages : 93 p.

Illustré de photos : oui

ISBN : 2-89419-027-1



Attribution texte/image :

Texte : André Martin

Postface : Marc Hyland

Photographies : André Martin

Notes :

- Cinq faits divers photographiques (récits) liés chacun par une photo
- Photographies en noir et blanc
- Le texte en page de droite occupe le même espace que les photographies. Rectangle de 3 cm sur 5 cm

Source ou rédacteur de la fiche : Jean-Frédéric de Lorimier, UdeM

Darlinghurst heroes : roman

Auteur : Martin, André

Type : Livre (Roman)

Éditeur : Les herbes rouges

Lieu de publication : Montréal (Québec)

Date de publication : 1993

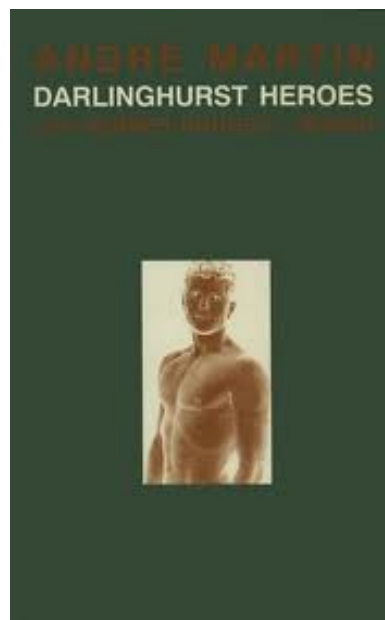
Format : 21 cm

Langue : FRA

Illustré de photos : oui

Pages : 111 p.

ISBN : 2-89419-031-X



Attribution texte/image :

Texte : André Martin

Photographies : André Martin

Photographie de l'auteur : Pierre Gang

Photographie de couverture : Anonyme, K. à Bondi Beach en 1984

Notes :

- 28 chapitres
- Huit photographies crème « montrant des configurations de sable exécutées par des crabes du nord de l'Australie »¹⁰⁷
- L'ordre d'apparition des photographies n'est pas ordonné

Source ou rédacteur de la fiche : Jean-Frédéric de Lorimier, UdeM

L'impasse d'A.S. - récit photographique

¹⁰⁷ Quatrième de couverture

L'impasse d'A.S.

Auteur : Martin, André

Type : Livre (Récits)

Éditeur : Des photographes - Dazibao

Lieu de publication : Montréal (Québec)

Date de publication : 1999

Format : 15 x 20 cm

Langue : FRA

Pages : 133 p.

Illustré de photos : oui

ISBN : 2-922135-08-X



Attribution texte/image :

Texte : André Martin

Photographies enchâssées dans le texte : Monsieur Swann

Photographies : André Martin

Exceptions :

- Portrait d'Aiden Shaw : Pierre et Gilles
- Photographie du bras de S. : Claire Laurie Dowd
- Photographies des œuvres de Fragonard, Millais et Holbein

Notes :

- 25 chapitres différenciés par un titre en gras (Phrase complète ou début de phrase)
- 55 photographies en noir et blanc (pleine page ou enchâssées)

Source ou rédacteur de la fiche : Jean-Frédéric de Lorimier, UdeM

Chroniques de l'Express : natures mortes - récits photographiques

Auteur : Martin, André

Type : Livre (Roman)

Éditeur : Trois

Lieu de publication : Laval (Québec)

Date de publication : 1997

Format : 20 cm

Langue : FRA

Illustré de photos : oui

Pages : 231 p.

ISBN : 2-920887-83-1

Attribution texte/image :

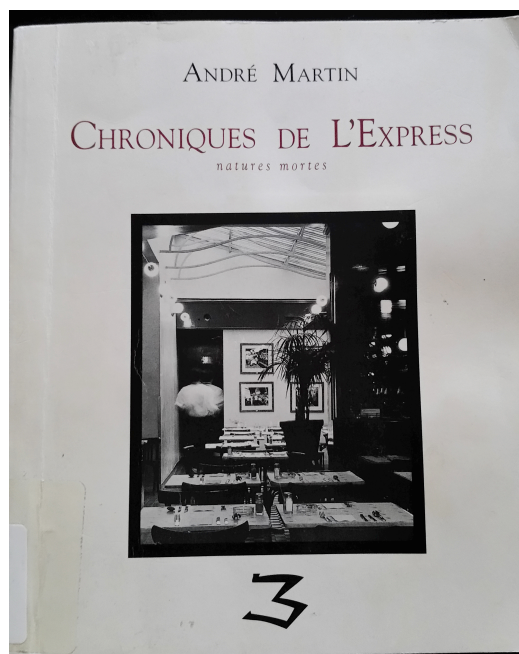
Texte : André Martin

Photographies : André Martin

Notes :

- 6 photographies pleine page n'accompagnant pas systématiquement tous les chapitres
- Chacune d'elle est accompagnée d'une photographie miniature précisant un endroit particulier sur celle-ci.
- Il s'agit majoritairement de photographies prises à l'intérieur d'un restaurant (bar, comptoir, nourriture, vaisselle)

Source ou rédacteur de la fiche : Jean-Frédéric de Lorimier, UdeM



TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION	p. 100
PHOTOGRAPHIE NARRATIVE.....	p. 103
La pièce à conviction et la clé de voûte	p. 104
Figuration de la non-figuration	p. 106
Embrayeur narratif.....	p. 108
Photographie intemporelle	p. 110
RÉCIT PHOTOGRAPHIQUE.....	p. 113
<i>Memento mori</i> ou la photographie et la Mort	p. 114
« L'usage de la photo ».....	p. 116
Quand texte devient photographie	p. 118
Allégorie du rapport texte-photographie.....	p. 120
LA PHOTOGRAPHIE, UNE PARENTHÈSE ?.....	p. 125
Vraisemblance.....	p. 126
Narration obligée	p. 129
Aporie du temps photographique.....	p. 130
CONCLUSION.....	p. 133
BIBLIOGRAPHIE	p. 135
ANNEXE	p. 139